

CAROLINE.

——
TOME PREMIER.
——

1607 | 4613

J. J. March 28th 17

CAROLINE DE LICHTFIELD,

PAR MADAME DE ***,

Publiée par le Traducteur de WERTHER.

Idolè d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom soutienne mon ouvrage;
Règne dans mes écrits, ainsi que dans mon cœur,
Tu m'appris à connaître, à sentir le bonheur.

VOLTAIRE, *Mélanges de Poésies.*

— — — — —
TOME PREMIER.
— — — — —



A L I È G E,

Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire, à
la Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.

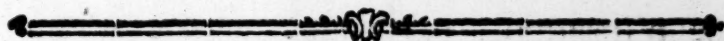
— — — — —
M. DCC. LXXXVI.
— — — — —





CAROLINE

DE LICHTFIELD.



CAROLINE, dit un jour le baron de Lichtfield (grand-chambellan de la cour de Prusse , & l'un des ministres du Roi), à sa fille, âgée de quinze ans, qui déjeûnoit avec lui. — Chère Caroline , ton cœur est-il aussi libre que lorsque tu quittas la retraite où je t'ai fait élever , & depuis deux mois que tu vis à la cour, n'as-tu distingué personne ?

Cette question , faite assez brusquement

Tome I.

A

par un père, embarrassé toujours du plus au moins celle à qui elle est adressée; cependant Caroline auroit pu répondre hardiment; son jeune cœur, aussi pur, aussi tranquille que dans les jours sereins de son enfance, n'avoit encore palpité, que pour des plaisirs innocens comme elle. — A la campagne, une fleur nouvellement éclosé, un oiseau qui chantoit mieux que les autres, un petit chien favori, la lecture d'un conte des Fées, avoient eu seuls le droit de l'intéresser & de l'émouvoir. Depuis qu'elle habitoit la cour, un bal, un concert, une partie de traîneaux, une mode nouvelle, les avoient remplacés; mais Caroline n'imaginoit pas même encore qu'un homme pût influencer sur le bonheur ou le malheur de sa vie. Les meilleurs & les plus infatigables danseurs, étoient certainement ceux qu'elle préféroit; mais le bal fini, Caroline dormoit tranquillement douze heures de suite, se réveilloit en chantant, & se préparoit à une fête nouvelle, sans penser au danseur de la veille; la question de son père la surprit donc plutôt qu'elle ne l'embarrassa, elle garda quelques minutes le silence; enfin, elle lui dit, en hésitant : Mon père, votre

question, ... elle est bien singulière : — Elle est très-naturelle, ma fille, & je vais vous faire sentir combien elle est importante; donnez-moi toute votre attention, chère Caroline, ajouta-t-il, en s'approchant d'elle, & lui serrant la main : — Vous avez le malheur d'être fille unique du premier chambellan du Roi, & l'héritière de 25 mille écus de rente. — Son air à demi ironique, le ton emphatique avec lequel il pesoit sur ces titres & sa fortune, prouvoient assez que ce *malheur* étoit pour lui le bien suprême; mais il lui convenoit, dans ce moment-là, de jouer la philosophie, le sentiment, le désintéressement; il falloit en imposer à sa fille, la toucher, pénétrer dans son jeune cœur, le disposer doucement à l'obéissance; & cela lui fut d'autant plus facile, qu'il joignoit à la souplesse d'un courtisan, une certaine éloquence naturelle, qui, dans l'occasion, lui tenoit lieu d'esprit & de sensibilité; est-ce d'ailleurs à quinze ans, qu'on peut distinguer le vrai du faux, surtout quand c'est un père qui parle? — Ce mot de *malheur* l'étonna cependant; elle crut qu'il s'étoit trompé, & le répéta en souriant. —

Le malheur, mon père. — Oui, le malheur, ma fille, reprit-il alors d'un ton tout à fait sentimental; je vois avec plaisir que vous n'en avez point encore senti les conséquences; c'est me dire que vous êtes telle que je désirerois vous trouver. Mille idées confuses se croisèrent dans la tête de Caroline; elle & le malheur, ne s'étoient jamais présentés ensemble à son imagination; elle baissa les yeux tristement, &, pendant que son père continuoit, elle effeuilloit lentement, & sans s'en appercevoir, une rose qu'elle tenoit à la main. — "Oui, ma fille, reprit le Baron en se levant, & se promenant dans le salon; c'est trop souvent un bien grand malheur de naître dans un rang élevé, & de posséder une grande fortune; nos chaînes dorées sont quelquefois bien pesantes." Mais j'espère, ajouta-t-il, en se rassoyant, que celles qui doivent lier ma Caroline, seront aussi douces, aussi légères qu'elle le mérite: Il s'arrêta quelques instans; elle le regardoit avec surprise; sans comprendre à quoi tendoit ce préambule, il reprit la parole: — Ma chère enfant, mes vœux les plus ardens ont toujours été pour ton bonheur; j'ai prévu de-

puis long-temps qu'il ne dépendroit pas de moi , qu'un Monarque absolu disposeroit de ton sort , & non point un tendre père ; j'ai du moins voulu t'éviter le tourment d'avoir à combattre ce cœur qui ne devoit pas être consulté ; & depuis la mort de ta mère , je t'ai fait élever auprès d'une amie , dans une retraite profonde , où j'étois sûr que ton cœur conserveroit sa liberté ; je sacrifiois au bonheur d'une fille chérie , le plaisir de vivre avec elle , de diriger son éducation , d'être témoin de ses progrès ; mais si mon but a réussi ; si je vois ma Caroline heureuse , je suis trop payé de mon sacrifice. — Ah ! mon père , mon bon père , s'écria Caroline toute interdite , en baissant la main du Baron , & la mouillant de ses larmes ; elle alloit ajouter quelque chose , mais il l'interrompit. — Voici le moment , ma fille , d'assurer le succès de mes soins ; il y a deux mois (tu étois encore à Rindaw) que le Roi me dit qu'il verroit avec plaisir ton union avec le Comte de Walftein , son favori déclaré , & actuellement son ambassadeur à la cour de Pétersbourg. — Quoique ce mariage dût remplir tous

les vœux du père le plus ambitieux , j'atléguai ta grande jeunesse , pour obtenir qu'il fût différé , & mon désir de t'avoir quelque temps auprès de moi. — Vous la verrez autant que vous le voudrez , lorsqu'elle sera mariée , me répondit le Roi ; Caroline doit avoir quinze ans , il est temps qu'elle vienne orner ma cour , & faire le bonheur du comte ; il revient incessamment de son ambassade ; rappelez votre fille , & marions - les tout de suite. Je n'eus rien à opposer à des ordres aussi précis de mon souverain , & je fus , dès le lendemain , te chercher moi - même ; mais , à peine étions - nous arrivés , que j'appris que le comte étoit tombé dangereusement malade en route , ce qui retardoit son retour & nos projets : Je crus inutile alors de te parler d'un engagement , qui peut-être , alloit se rompre pour jamais , & je voulus au moins te laisser jouir tranquillement de tes premiers plaisirs ; mais le comte arriva hier au soir , très-bien remis de sa maladie : à l'instant même , le Roi me fit appeler , & me présenta mon gendre futur , en m'ordonnant de tout préparer pour qu'il le devînt au plutôt. Je ne pouvois

donc plus tarder à t'apprendre ton sort ; tu vois , mon enfant , qu'il est fixé sans retour ; ma seule crainte étoit , que , pendant ces deux mois de séjour à la cour , & de fêtes continuelles , ton cœur n'eût fait un choix parmi nos jeunes Seigneurs , & que je ne fusse dans le cas d'exiger un sacrifice ; mais ton innocence me rassure ; ce cœur est libre , je le vois , & c'est sans peine que ma chère Caroline va m'assurer qu'elle portera dans peu les titres de Comtesse de Walftein & d'ambassadrice à la cour de Russie ; n'est-il pas vrai , mon enfant ? Tu vas me donner ta promesse , & me la donner avec plaisir ?

En effet , ces beaux titres prononcés avec emphase , avoient ébloui la jeune Caroline ; étonnée , confondue ; mais , ne voyant rien de si beau , que de devenir tout d'un coup ambassadrice & comtesse , elle leva sur son père ses charmans yeux bleus , étincelans de joie. — Quoi ! je serai tout cela , dit-elle avec sa naïveté ordinaire : Oh , oui , papa , je vous promets que j'en serai bien aise ; & , tout de suite , sentant qu'elle en avoit trop dit , elle baissa de nouveau les yeux , d'un air confus , sur son tablier , & ses joues devinrent

comme les feuilles de rose dont il étoit couvert. Après un instant de silence, elle ajouta d'un ton bien bas, & les yeux toujours baissés : “ — Cependant, je ne le connois point, ce comte ; si j'allois ne pas l'aimer. ” — Vous l'épouseriez également, ma fille, reprit vivement le Baron, nous ne vous demandons que ce dont vous pouvez disposer, votre main & votre foi ; pour votre cœur, il restera libre. Ni l'autorité royale, ni l'autorité paternelle, n'ont le pouvoir de le gêner.

Cette morale peut paroître étrange, dans la bouche d'un père : Celui-ci, sans doute, avoit des raisons pour être aussi coulant. — Caroline reprit avec surprise : Je ne vous comprends point, mon père, ma main au comte, sans lui donner mon cœur, en vérité, je ne vous comprends point. — Vous n'aurez pas vécu fix mois à la cour, que vous me comprendrez fort bien, dit le Baron en se levant ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit à présent ; c'est votre main, que je vous demande, & non pas votre cœur ; donnez-la-moi, ma fille, & jurez-moi que vous remplirez l'engagement que j'ai pris hier en votre nom ; on m'attend à la cour, où je dois an-

noncer votre consentement ; j'y dînerai , & ce soir , je vous amènerai le comte : Allez vous habiller , & vous préparer à le recevoir comme un homme à qui vous appartiendrez dans quelques jours ; & il sortit , après avoir reçu la promesse solennelle de la docile Caroline , & l'avoir tendrement embrassée.

On s'attend , peut-être , que notre héroïne laissée à elle-même , va réfléchir bien sérieusement sur tout ce qu'on vient de lui dire , sur l'engagement qu'elle a pris , sur le changement prochain de son sort ; à vingt ans , il y auroit eu là de quoi rêver au moins toute la matinée , mais à quinze , on ne peut s'occuper si long-temps du même objet ; cependant , Caroline resta bien dix minutes immobile à la place où son père l'avoit laissée , & c'étoit beaucoup pour elle ; enfin , voyant qu'à force d'avoir à penser , elle ne pensoit à rien , & que ces idées s'embrouilloient dans sa tête , elle se leva brusquement & courut à son piano-forte , où pendant une demi-heure , elle joua des contredanses & des wals ; il lui vint tout à coup à l'esprit , en les jouant , que le comte les répèteroit avec elle , & qu'il seroit assez doux d'avoir toujours un danseur à ses

ordres : — un danseur , — son excellence : Eh ! oui , sans doute , un danseur : le baron avoit eu soin de prévenir sa fille , que , malgré son rang & ses dignités , M. l'ambassadeur n'avoit tout au plus que trente ans , & cette circonstance lui plaisoit peut-être tout autant que les titres ; quoique ce fût le double de l'âge actuel de Caroline , elle avoit fort bien remarqué , depuis qu'elle étoit à la cour , que les hommes de trente , & les femmes de quinze , sont à peu près contemporains. Ce fut donc en formant un projet de danse continuelle dans son nouveau menage , qu'elle courut au jardin , cueillir son bouquet pour la soirée ; tout en le cueillant , elle vit voltiger autour des fleurs quelques beaux papillons , s'échauffa long-temps à les poursuivre , n'en prit pas un seul , & se consola , en pensant que le comte seroit peut-être plus lesté qu'elle , & sauroit mieux les attraper : Quand nous serons deux , dit-elle en sautant , il y a bien du malheur s'ils nous échappent. Elle fut ensuite se mettre à sa toilette , où bientôt l'idée des bijoux qu'elle alloit avoir , des parures de toute espèce , des équipages , &c. , effaça celle des papillons & de

la danse , ou plutôt la promena de plaisirs en plaisirs. Comme madame l'ambassadrice sera brillante , fêtée , enviée ; comme de beaux diamans feront mieux dans mes cheveux que cette fleur ; enfin , le bonheur conjugal de Caroline , fondé sur la danse , les papillons & la parure , lui parut la chose du monde la plus assurée ; elle se trouva d'avance la plus heureuse des femmes , employa tous ses soins pour être belle aux yeux du comte , & l'attendit avec une impatience , mêlée tout au plus d'une sorte de crainte de ne pas lui plaire : Quant à lui , elle étoit sûre qu'il lui plairoit à l'excès. — Caroline réfléchissoit quelquefois , une réflexion profonde l'avoit persuadée que le comte étoit tout ce qu'il y avoit de plus charmant : Il est le *favori* du Roi , lui avoit dit son père ; or , ce mot de *favori* emportoit beaucoup de choses dans l'idée de Caroline ; elle se rappeloit fort bien , qu'à la campagne , elle avoit aussi sa petite cour , & ses petits favoris ; l'oiseau *favori* , le chien *favori* , le mouton *favori* , étoient toujours les plus jolis de leur espèce ; donc le *favori* d'un Roi devoit certainement être le phénix de la

sienné, & le plus beau & le plus aimable des êtres; elle en étoit si convaincue, & se réjouissoit si fort de le voir, que, lorsqu'on vint l'avertir qu'il étoit là, & que son père l'attendoit, elle ne fit qu'un saut jusqu'à la porte du salon; elle y trouva le chambellan, qui lui rappela sa promesse, lui prit la main qui trembloit, peut-être, autant de plaisir que d'émotion, & l'exhortant à être bien raisonnable, la conduisit auprès de ce favori du Roi : Caroline leva les yeux, & fut si frappée de ce qu'elle vit, que les couvrant à l'instant de ses deux mains, elle fit un cri perçant, & disparut comme un éclair. Pendant que son père la suit, & qu'il emploie toute l'éloquence paternelle pour la calmer & la ramener, esquifions le portrait du comte, & justifions l'effroi qu'il inspire à l'innocente & jeune Caroline. Le comte de Walfstein n'avoit en effet guère plus de trente ans, mais une énorme cicatrice qui lui couvroit toute une joue, sa maigreur excessive, son teint jaune & plombé, sa taille voûtée, une perruque au lieu de cheveux, lui donnoient l'air d'en avoir au moins cinquante; son grand œil noir étoit assez beau; mais, hélas !

il n'en avoit qu'un , l'autre étoit entièrement perdu , par un coup de feu qu'il avoit reçu ; il étoit né pour être grand & bien taillé , mais son attitude courbée lui ôtoit cet avantage : Il avoit la jambe belle , mais cet homme , qui devoit danser du matin jusqu'au soir , & courir après des papillons , marchoit avec peine , en boitant excessivement. Tel étoit l'extérieur du comte ; on verra dans la suite , si le moral y répondoit ; en voilà bien assez , sans doute , pour excuser le premier mouvement de notre pauvre fugitive ; peut-être , si elle se fût donné le temps de l'examiner , auroit-elle trouvé dans cette figure , un air de noblesse & de bonté qui le caractérisoit ; mais elle n'avoit vu que la cicatrice , que l'œil qui lui manquoit , que son dos voûté , sa perruque & sa jambe traînante. La première impression étoit donnée , & la pauvre Caroline , presque évanouie dans son appartement , entendoit à peine les sollicitations de son père pour l'engager à revenir ; elle n'y répondoit que par des torrens de larmes ; enfin , elle se trouva si mal , qu'il fallut la délasser : son père voyant qu'il étoit impossible de la ramener , la quitta pour re-

tourner auprès du comte; il réfléchit même qu'il valoit mieux rentrer seul, & qu'un mal subit survenu à sa fille, lui serviroit d'excuse; il trouva son gendre futur très-inquiet de la réception qu'on lui avoit faite, & n'en soupçonnant que trop le motif; mais le grand chambellan avoit une éloquence si persuasive, quand il vouloit parvenir à ses fins, & l'employa avec tant de succès dans cette occasion, que le comte fut convaincu qu'une douleur de tête violente, suite de l'émotion de la journée, avoit seule occasionné le cri & la fuite de Caroline; peut-être aussi feignit-il de le croire; on ne fait trop sur quoi compter avec les courtisans; ils savent dérouter l'historien le plus exact; quoi qu'il en soit, il se sépara du chambellan, avec l'espoir de trouver le lendemain mademoiselle de Lichtfield mieux disposée, & sortit très-affligé dans le fond de ce qui venoit de se passer. Ce n'est pas qu'il fût amoureux de Caroline, qu'à peine il avoit entrevue, mais ce mariage lui convenoit à tant d'égards; qu'il y avoit attaché l'idée du bonheur de sa vie, ensuite le Roi le vouloit: raison qui devoit être aussi décisive pour son

favori que pour son chambellan; elle étoit si forte pour celui-ci, qu'il n'avoit pas même imaginé qu'on pût lui résister. Il auroit mieux fait, sans doute, de prévenir sa fille sur la figure du comte; il le sentoît trop tard, & s'en repentoit mortellement, mais il avoit cru qu'il valoit mieux d'abord extorquer sa promesse, que Caroline intimidée n'oseroit y manquer, & n'avoit point prévu l'effet de son saisissement, rendu plus frappant par l'idée qu'elle s'étoit formée du comte. Dès qu'il fut libre, il revint auprès d'elle, & la trouva dans le même état où il l'avoit laissée; elle eut cependant la force de se jeter à ses pieds, & de le conjurer de ne pas sacrifier sa fille. — Il vit qu'elle étoit trop émue dans ce moment, pour raisonner avec elle : Il fut touché lui-même de l'excès de sa douleur, & , la relevant avec tendresse, il lui dit de se calmer, d'être sûre qu'il ne vouloit que son bonheur, & qu'il lui parleroit le lendemain matin; & la quitta, en l'exhortant à prendre quelque repos. Le malheureux, qui se noye, s'accroche, dit-on, à un brin de paille. Caroline saisit avec ardeur cette lueur d'espérance, & fut presque con-

folée : Mon père est bon, pensa-t-elle, il m'aime, il ne veut, dit-il, que mon bonheur. Ah ! s'il veut le bonheur de Caroline, il ne l'unira pas à ce monstre qui n'a qu'un œil, qu'une jambe, une bosse & une perruque. Elle étoit dans l'âge où l'on porte tout à l'extrême, & la douleur & la joie. D'abord, elle s'étoit cru perdue sans ressource ; à présent, elle se crut pour jamais délivrée du comte, & reprit à peu près sa gaieté du matin ; mais, encore abattue, elle se coucha, & s'endormit, en pensant au singulier goût des Rois dans le choix de leurs favoris, & protestant bien que, si elle étoit Reine, le comte de Walftein ne seroit pas le sien. Son sommeil fut aussi doux, & son réveil aussi tranquille, que si rien ne l'avoit agitée ; à peine lui restoit-il encore le lendemain, cette légère impression d'effroi que laisse un mauvais songe, & lorsque son père entra chez elle, il retrouva le même sourire, les mêmes grâces enfantines, avec lesquels il étoit reçu tous les matins, plus caressante, plus empressée même qu'à l'ordinaire ; elle sembloit le remercier à chaque instant de sa condescendance, dont elle ne doutoit pas, & , sans

oser rien dire qui eût trait à ce qui s'étoit passé la veille, tout en elle exprimoit la joie & la reconnoissance; elle se livroit d'autant plus à l'espoir, que son père, au lieu de lui faire des reproches, l'accabloit d'amitié.

Aimable enfant! jouis de ta douce illusion, tu n'as vécu que deux mois à la cour, tu ne fais pas encore que l'ame d'un courtisan est fermée à tous les sentimens de la nature : Tu crois avoir un père, un tendre père, & tu vas bientôt apprendre combien ce titre lui est moins cher, moins précieux, que ceux de ministre & de grand chambellan.

— Cependant, le baron chérissoit sa fille; après ses emplois & sa fortune, elle étoit certainement ce qu'il aimoit le plus au monde; mais ces deux objets passaient avant tout; d'ailleurs il croyoit de bonne-foi, & d'après sa façon de penser, assurer son parfait bonheur, par un aussi brillant mariage, fait directement sous les auspices du Roi, & par l'ordre du Roi; très-décidé donc à le terminer, de gré ou de force; il voulut d'abord essayer d'y parvenir par la douceur & le sentiment : il prit les deux mains de sa fille dans les siennes, & les serrant tendré-

ment, — Caroline, lui dit-il, aimes-tu ton père ? — Oh ! si je l'aime , répondit-elle , en embrassant ses genoux , qu'il me permette de passer ma vie auprès de lui ; il verra jusqu'où peuvent aller l'amour & le respect de sa reconnoissante fille. — Je n'en doute pas , mais j'exige une autre preuve. — Tout, tout ce que vous voudrez , mon père, excepté.... Elle alloit dire d'épouser le comte ; mais le baron, reprenant un instant la sévérité paternelle , lui ferma la bouche avec la main : — Point d'exception, Caroline, & la première preuve d'amour que je vous demande, est de m'écouter en silence. Qu'est-ce que vous feriez , ma fille , si la vie de votre père étoit entre vos mains ? — Votre vie, je la sauverois aux dépens de la mienne, en pouvez-vous douter ? Mais comment.... Pourquoi ? — Je n'en attendois pas moins de vous, ma chère enfant, & vous venez de décider de votre sort & du mien. Oui, mon existence, ma vie, dépendent de vous seule ; n'espérez pas que je survive un jour à ma disgrâce, & elle est assurée, si votre union avec le comte de Walstein n'a pas lieu. Hier, en vous quittant, effrayé de

vosre répugnance pour ce mariage , je fus me jeter aux pieds du Roi , j'osai le conjurer de nous rendre notre promesse & notre liberté.

— Caroline est un enfant , dit-il en fronçant le sourcil , qui ne fait ce qui lui convient , & dont on doit faire ce qu'on veut : cependant vous êtes bien le maître de disposer d'elle à votre gré ; mais si elle persiste dans son refus , vous pouvez la reconduire dans sa retraite , & y rester avec elle. Un père aussi foible ne peut être un bon ministre. — Il me tourna le dos & ne m'a pas redit un mot de la soirée ; jugez de mon état , je n'ai que trop vu que l'on soupçonnoit ma disgrâce prochaine , & qu'on dispoit déjà de mes emplois. Oh ! ma fille , ma fille , feras-tu donc la cause du malheur , que dis-je , du malheur , de la mort certaine de celui qui t'a donné le jour ! La sensible & tremblante Caroline , plus effrayée cent fois de cette idée , qu'elle ne l'avoit été de l'aspect du comte , se précipita en frémissant , dans les bras de son père : Oh ! j'obéirai , j'obéirai , répétoit-elle en sanglotant , j'épouserai le comte , à l'instant même , s'il le faut. Causer votre mort ! moi , grand Dieu ! Oh , mon père , courez vite , allez dire

au Roi que je ferai tout ce qu'il voudra, pour qu'il vous rende son amitié; je vous promets, je vous jure d'être au comte; mais promettez-moi donc que vous ne mourrez pas. Cette idée de mort l'avoit si fort frappée, qu'elle craignoit qu'un instant de retard ne coûtât la vie à son père, qu'elle auroit voulu aller dire elle-même au comte, qu'elle étoit prête à l'épouser : elle ne laissa aucun repos au baron qu'il n'y fût allé, & s'engagea de nouveau par les promesses les plus fortes & les plus positives. Laisée seule encore cette fois, elle ne pensa ni à danser des wals, ni à courir après des papillons : tristement appuyée sur une main, dont elle se couvroit les yeux, elle étoit agitée de mille sentimens contraires, & sembloit craindre de faire un seul mouvement, comme s'il pouvoit décider de son sort; quelquefois son enthousiasme filial se ranimoit, sa tête s'exaltoit, en pensant au sacrifice qu'elle alloit faire à son père : Il me devra la vie, disoit-elle avec une tendresse mêlée d'admiration pour elle-même, qui produisoit une sensation assez douce : oui, mais à quel prix & avec qui vais-je passer la mienne? Alors, l'image du

comte se présentoit, celle du père s'effaçoit ; Caroline frémissoit , & ne comprenoit pas qu'elle pût avoir la force de tenir ce qu'elle avoit promis ; elle étoit encore , & dans la même attitude , & dans le même trouble , lorsque son père rentra avec précipitation ; la joie peinte sur tous ses traits , il put à peine lui dire , tant il étoit essoufflé , que le Roi lui-même étoit en chemin pour venir chez elle , & lui amenoit le comte. Oui , le Roi , en personne répétoit-il ; cela fera du bruit , & ceux qui se réjouissoient hier de ma disgrâce , pourront s'affliger ce matin : Voyez ce que c'est que d'être obéissante , Caroline , & comme vous en êtes récompensée. La pauvre Caroline , peu sensible à cette récompense , n'y vit qu'une confirmation du cruel engagement qu'elle venoit de prendre , & qu'une raison de plus de s'affliger. Son père la gronda de n'avoir pas employé à sa toilette le temps de son absence ; quelques jours auparavant , elle eût été bien fâchée elle-même , d'être surprise par le Roi dans son déshabillé de matin , mais tout lui devenoit si indifférent , qu'elle attendit cette auguste visite dans le salon , sans avoir même jeté un coup d'œil à

son miroir. Le baron lui répétoit , pour la quatrième fois , comment elle devoit le recevoir , quand le bruit des carrosses l'interrompit ; il courut au devant de son maître ; la tremblante Caroline se leva , se rassit , respira des sels , & rassembla toutes ses forces pour cette pénible entrevue. Le monarque entra , suivi seulement de son favori & de son chambellan , tout gonflé de joie & d'honneur. „ Belle Caroline , dit-il en s'avancant près d'elle , & lui présentant le comte : soyez la récompense des services qu'il m'a rendus ; & vous , mon cher comte , recevez de ma main celle de cette charmante épouse , & sentez bien tout le prix du présent que je vous fais. Le comte alors s'approchant , & prenant cette main , qu'elle retiroit à demi , la pria , d'un ton bas & timide , de vouloir bien confirmer son bonheur. Pour le monde entier , Caroline n'auroit pu articuler une seule parole , si elle eût levé les yeux sur son futur époux , peut-être eût-elle trouvé la force de dire non ; mais elle avoit pris le sage parti de ne point le regarder ; elle se contenta d'une révérence respectueuse , & s'assit en silence par l'ordre du Roi ; il en étoit temps , peu s'en fallut qu'elle

ne réitérât la scène de la veille ; un tremblement général l'avoit saisie , elle fut obligée d'avoir encore recours à son flacon , & peut-être alloit-elle se trahir par un évanouissement , ou par un déluge de larmes ; mais un regard jeté sur son père , prêt à prendre mal lui-même d'inquiétude , lui rendit toute sa fermeté ; elle lui sourit à demi pour le rassurer , eut même la force de dire que ce n'étoit rien , qu'elle étoit bien , & tout fut mis sur le compte de la timidité d'une jeune fille élevée à la campagne. Elle espéroit que la compagnie alloit se retirer , ou , tout au moins , changer de sujet de conversation ; mais elle se trompoit ; ce que les Rois entendent le moins , c'est de ménager la sensibilité de leurs sujets. Celui-ci , charmé du mariage qu'il venoit de conclure , ne pouvoit parler d'autre chose , & , sans s'appercevoir de tout ce qu'il faisoit souffrir à la pauvre petite , il s'appesantissoit cruellement sur tous les détails ; il falloit nommer le jour , l'heure , le lieu de la cérémonie. Enfin , Caroline n'y pouvant plus tenir , retrouva la parole , pour demander la permission de se retirer ; elle lui fut accordée , & Sa Majesté ne

manqua point , lorsqu'elle sortit , de la saluer sous le nom de comtesse de Walfstein ; la malheureuse petite comtesse , seule dans son appartement , s'affligea d'abord à l'excès : Enfin , après avoir beaucoup pleuré , elle comprit que cela ne changeroit rien à son sort , qu'il étoit décidé sans retour , qu'il falloit bien s'y soumettre , & tâcher d'en tirer le meilleur parti possible. Qu'on ne s'étonne point de voir une étourdie de quinze ans raisonner aussi sensément , rien ne forme une jeune fille comme le malheur , & ces trois jours de trouble , d'inquiétude & de chagrins , avoient plus avancé Caroline , & lui avoient plus appris à réfléchir que n'auroient fait dix années d'une vie tranquille. Elle entendit enfin partir le carrosse du Roi , avec moins d'émotion qu'elle ne l'avoit entendu arriver , & son père eut le plaisir de la retrouver assez calme , lorsqu'il vint lui faire part des arrangemens. Le mariage étoit fixé à huit jours de là. Le comte avoit désiré qu'il fût aussi secret que possible , aussi devoit-il être célébré dans sa terre de Walfstein , à six lieues de Berlin ; les fêtes , la présentation à la cour , les visites , les présens

sens, &c. n'auroient lieu qu'après la célébration. Caroline approuva fort ce projet, & demanda à son père de passer dans la retraite les huit jours de liberté qui lui restoient : Il étoit si content d'elle & de sa docilité, qu'à la rupture près de son mariage, elle auroit pu lui demander tout, sans crainte d'être refusée : il le lui promit & lui tint parole ; sa solitude ne fut interrompue que par quelques visites de son futur époux ; le baron se chargeoit de l'entretenir, & pendant qu'ils se perdoient dans la politique, Caroline se confirmoit dans la résolution qu'elle avoit prise. Nous ne la suivrons point dans le détail des tristes idées qui l'occupèrent pendant ces huit jours ; il suffit de savoir qu'elle réfléchit plus qu'elle n'avoit fait dans tout le cours de sa vie, & nous verrons bientôt ce qu'il en résulta.

Le temps passe dans la douleur tout comme dans le plaisir : Voilà bientôt Caroline arrivée à ce jour redouté, qui doit la lier irrévocablement ; elle avoit eu le temps de s'y préparer, & paroissoit tout à fait résignée ; son père étoit au comble de la joie & des honneurs. Le monarque en personne

vouloit accompagner sa fille à l'autel : Il auroit bien désiré , le bon chambellan , que toute la terre en fût le témoin , mais deux ou trois seigneurs & leurs épouses , furent seuls nommés pour y assister ; il s'en consola , dans l'espoir d'avoir beaucoup de choses à raconter au retour. On part pour la terre du comte ; la jeune épouse plus occupée que triste , soutint assez bien le voyage & même la cérémonie , qui se fit en arrivant , & son père s'applaudissant de l'habileté avec laquelle il l'avoit amenée à obéir , eut enfin le bonheur de la présenter au Roi sous le titre de *comtesse de Walstein* ; ce fut le seul moment où la fermeté de Caroline parut l'abandonner : troublée par les caresses du chambellan , qui l'accabloit d'éloges , elle s'en défendoit , le supplioit de l'épargner , & plus le père paroïssoit content , plus la tristesse de sa fille augmentoit. On devoit retourner le soir à Berlin , installer la jeune comtesse dans son nouvel hôtel , & l'on parloit déjà de repartir , lorsque , saisissant le moment où son époux étoit seul dans une embrasure de fenêtre , elle s'approcha de lui , lui présenta un papier , le suppliant de le

lire avec indulgence, & passa dans un cabinet vo sin, où elle lui dit qu'elle attendroit sa réponse & ses ordres. Surpris autant qu'on peut l'être, le comte ouvre promptement le papier, & lut ce qui suit.

„ J'ai obéi, monsieur le comte, aux or-
 „ dres absolus de mon père & de mon Roi ;
 „ ils ont voulu me donner à vous, je vous
 „ appartiens donc, à présent ; je suis à vous,
 „ uniquement à vous ; je ne reconnois plus
 „ d'autre maître ; c'est à vous seul à dis-
 „ poser actuellement de mon sort, & c'est de
 „ vous que j'ose attendre de la bonté, de
 „ l'indulgence, de la générosité. Oui, c'est
 „ à celui qui vient de jurer de me rendre
 „ heureuse, que je veux demander sans
 „ crainte ce qui peut assurer mon bonheur,
 „ & sans doute le sien. Oh, Monsieur le
 „ comte ! vous ne savez, vous ne pouvez
 „ imaginer, combien la petite fille à qui vous
 „ venez de donner votre main & votre
 „ nom, en est peu digne encore ! combien
 „ elle a besoin de passer quelques années
 „ de plus dans la retraite, auprès de l'a-
 „ mie respectable qui lui sert de mère.
 „ Consentez ; oh ! consentez, de grâce, que

„ je retourne ce soir même à Rindaw , &
 „ que j'attende là que ma raison ait fait
 „ assez de progrès , pour me soumettre sans
 „ mourir , aux liens que j'ai formés ; votre
 „ consentement me pénétrera de la plus vive
 „ reconnoissance , il avancera peut-être cette
 „ époque. Un refus , au contraire
 „ Soyez sûr qu'un refus vous priveroit
 „ également , & pour jamais , de la malheu-
 „ reuse Caroline.

„ Je sens fort bien tous les reproches que
 „ vous pouvez me faire , cette lettre au-
 „ roit dû vous parvenir plutôt ; mais , en
 „ vous confiant ma résolution avant notre
 „ union , je risquois la vie de mon père ; à
 „ présent , je ne risque plus que la mienne ; il
 „ m'a juré qu'il n'auroit pas soutenu sa dis-
 „ grace , elle étoit sûre , si je ne devenois
 „ pas votre épouse ; hé bien , je la suis ,
 „ le Roi doit être content ; j'ose encore at-
 „ tendre de vous , qu'il ne rendra pas mon
 „ père responsable de ma résolution , si elle
 „ lui déplait. Ah ! ce n'est pas au Roi à se
 „ plaindre de son zèle & de son dévoue-
 „ ment ; je ne m'en plaindrai pas non plus , si
 „ vous consentez à ce que je vous demande :

Cette lettre , écrite & déchirée plus de trente fois , pendant les huit jours précédens , avoit été finie telle qu'on vient de la lire le matin même avant le départ. Si jamais un homme fut frappé d'étonnement , ce fut le comte de Walstein ; il ne pouvoit en croire ses yeux. Quoi ! cette enfant si timide en apparence , & qui lui a paru si soumise , ose avoir une volonté & l'annoncer avec cette fermeté & ce courage. Il relut ce billet une seconde fois , & la plus tendre pitié succéda bientôt à sa surprise ; il vit alors qu'elle avoit été sacrifiée au despotisme du Roi & à l'ambition de son père , & il se reprocha mortellement d'en avoir été la cause & l'objet. Quoiqu'on se fasse toujours un peu d'illusion sur sa figure , & que le comte n'en fût peut-être pas plus exempt qu'un autre , il se rendit cependant assez de justice pour n'avoir jamais imaginé qu'on pût l'épouser par goût , mais du moins il avoit cru sur les assurances les plus positives du chambellan & sur la résignation apparente de Caroline , que c'étoit sans répugnance , & , surtout , sans contrainte. L'instant où il apprit qu'il s'étoit trompé , ou

plutôt qu'on l'avoit trompé, fut sans doute affreux pour lui, mais il ne balança pas une minute sur le parti qu'il avoit à prendre, &, voulant commencer par rassurer Caroline, il écrivit avec un crayon, dans l'enveloppe de son billet :

„ Intéressante & malheureuse victime de
 „ l'obéissance, vous allez être obéie à votre
 „ tour; je cours obtenir du Roi ce que vous
 „ demandez, & réparer autant qu'il est pos-
 „ sible une tyrannie, dont je suis la cause,
 „ sans en être le complice. Si j'étois refusé,
 „ fiez-vous alors à moi seul du soin de vous
 „ rendre cette liberté qu'on vous a si cruel-
 „ lement ravie; je sens tout le prix de vo-
 „ tre confiance en moi, & je saurai la mé-
 „ riter, en vous sacrifiant tout mon bon-
 „ heur, heureux encore si ce sacrifice me
 „ rend moins odieux à celle qui en est
 „ l'objet.

Il entr'ouvrit la porte du cabinet où Caroline s'étoit retirée, attendant la vie ou la mort; il lui tendit son petit écrit, qu'elle reçut en tremblant, comme l'arrêt de son sort, & disparut à l'instant même. Elle le

lut avec faiffiffement, &, pendant un moment, elle en fut fi touchée & fi reconnoiffante, qu'elle auroit prefque voulu rappeler le comte ; mais, malheureufement pour lui, en jetant les yeux fur la croifée, elle le vit fe promener dans les jardins avec le Roi : la promenade & le grand jour ne lui étoient pas auffi favorables que la lecture de fes billets, les bonnes difpofitions de Caroline s'évanouirent à l'inftant, elle fe fentit un plus vif défir que jamais de retourner dans fa retraite ; elle penfa d'ailleurs qu'il étoit trop tard, qu'elle en avoit trop fait pour ne pas achever, qu'elle pafferoit pour capricieufe, inconféquente : tout en réfléchiffant & regardant le comte, fon petit billet fe rouloit dans fes doigts & s'effaçoit avec l'impreffion qu'il avoit produite. Pendant ce temps-là, fon généreux époux ufoit de tout fon afcendant fur l'efprit du Roi, pour l'engager à consentir aux volontés de Caroline ; il lui montra fa lettre ; au lieu de l'irriter, le ftyle & la fermeté de cette jeune femme l'intéreffèrent. Il y a de l'énergie dans ce caractère, dit-il en la finiffant, & fixant le comte en la lui rendant ; il ne put s'empê-

cher de convenir en lui-même, que son favori n'étoit véritablement pas fait pour être celui d'une beauté de quinze ans. C'étoit s'en aviser un peu tard, mais ce moment fut si favorable à Caroline, qu'il ajouta tout de suite : Allons, mon ami, passons-lui cette fantaisie; c'est un enfant qu'il faut ménager, & que l'ennui nous ramenera bientôt : Sa fortune est à vous, c'est l'essentiel, on vit toujours assez avec sa femme. En conséquence de cet arrêt, le grand chambellan fut appelé, le nouveau projet lui fut communiqué, on lui montra la lettre de sa fille, & le tout le mit fort en colère. Retenu cependant par la présence de son maître, il la renferma avec soin, & se contenta d'hasarder quelques objections. Le Roi, qui l'avoit toujours vu de son avis, ne trouva pas bon qu'il voulût même essayer d'en avoir un autre; il lui témoigna son mécontentement; le chambellan effrayé, &, s'inclinant profondément, le supplia de lui pardonner & de disposer de sa fille à son gré. Il fut donc décidé que, le soir même, Caroline retourneroit à Rindaw, terre de Madame la baronne & chanoinesse de ce nom, qui l'avoit

élevée. On lui permit d'y rester autant qu'elle le voudroit, espérant bien qu'elle ne le voudroit pas long-temps. On ajouta même une condition, qui sembloit rendre impossible une bien longue retraite; c'étoit le secret le plus profond sur le mariage; le Roi ne dit point ses motifs pour l'exiger: on a présumé qu'il avoit craint que cette histoire ne répandît une sorte de ridicule sur son favori, & peut-être sur son autorité. Quoi qu'il en soit, il ordonna que, jusqu'au moment de la réunion des époux, Caroline devoit porter le nom de Lichtfield, & tout le monde ignorer qu'elle fût comtesse de Walstein. Il déclara que, du moment qu'il en transpire-roit la moindre chose, Caroline rentreroit sous la puissance de son mari, & que l'indiscret perdrait sans retour sa confiance: Il le dit en regardant le chambellan, qui se hâta de l'assurer qu'il garderoit un profond silence; le Roi le recommanda lui-même à tous ceux qui avoient été témoins de cette union, tous le promirent, &, en effet, n'en firent confidence, sous le sceau du secret, qu'à une trentaine d'amis; avant la fin de la semaine, personne n'en doutoit à Berlin,

& pendant huit jours au moins, on ne s'abordoit qu'en se disant à l'oreille, ou derrière l'éventail : „ Savez-vous que le comte de Walfstein a épousé la petite de Lichtfield; le Roi y étoit : c'est toute une histoire, je la fais de la première main; n'en parlez pas, ne me nommez pas, &c. &c. Mais, comme rien ne confirma ces bruits, qu'on ne revit point Caroline, que le comte retourna paisiblement à son ambassade, que le chambellan se taisoit, & que bien d'autres secrets de cour succédèrent à celui-là, on finit par ne plus le croire, ou plutôt, par n'y plus penser.

Voilà donc ce jour de nocce terminé bien différemment qu'on ne l'avoit imaginé; le baron fut chargé d'apprendre à sa fille que sa requête étoit obtenue, & qu'on la laissoit en liberté de se confiner à Rindaw: Il devoit aussi la conduire; mais le comte, craignant qu'il ne se vengeât sur elle de la contrainte que le Roi mettoit à sa colère, voulut encore épargner à sa jeune épouse ce désagréable voyage; il persuada facilement à son cher beau-père, qu'il lui étoit essentiel de ne pas s'éloigner de la cour dans ce moment critique;

& comme il n'avoit nulle envie de partager la retraite de sa fille, il se contenta de la confier à des domestiques sûrs, & de la charger d'une lettre, qu'il écrivit à son amie, madame la baronne & chanoinesse de Rindaw. Cette chanoinesse, avec qui nous allons faire connoissance, étoit une excellente personne; elle avoit eu autrefois une forte inclination pour le chambellan; il la partageoit autant qu'il le pouvoit, mais des raisons de convenances, d'ambition & de fortune, toujours décisives pour lui, l'avoient engagé à épouser la mère de Caroline. La tendre & constante baronne avoit alors, dans son dépit amoureux, fait vœu de célibat, étoit entrée dans un chapitre, & se retirant absolument du monde, n'avoit plus quitté son château. Penser à son perfide chambellan, renouveler son vœu de constance éternelle, lire des romans du matin au soir, chercher des rapports de situation entre elle & l'héroïne du livre, rêver dans ses allées & ses bosquets; voilà quelle fut son existence pendant quelques années: Cette passion si vive s'éteignit enfin, faute d'alimens, & lorsque le chambellan, devenu

veuf, voulut récompenser sa fidélité par l'offre de sa main, elle fut assez sage pour la refuser, alléguant pour raison, qu'elle avoit totalement perdu l'habitude du grand monde & de la cour, ce qui étoit assez vrai; mais, satisfaite par son offre, elle lui promit une éternelle amitié, & lui offrit de prendre sa fille avec elle, de l'élever, de la garder jusqu'à son mariage. On a vu les motifs qui décidèrent le baron à l'accepter, d'autant plus, dit-il modestement, qu'il n'entendoit rien à l'éducation d'une fille.

On pourroit présumer que la romanesque chanoinesse y étoit, peut-être, moins propre encore; mais, comme, à quelques petits ridicules près, elle ne manquoit pas d'esprit, elle chercha de bonne-foi à se mettre en état de remplir la tâche qu'elle s'étoit imposée; elle fit des lectures suivies, & même quelques études essentielles, & se rendit très-capable de diriger une première éducation, & de former le cœur & l'esprit de sa jeune élève : il lui resta seulement de son genre de vie précédent une tournure romanesque & sentimentale,

d'autant plus plaisante, qu'elle contraſtoit ſingulièrement avec ſon caractère naturel, qui étoit l'imprudence même : c'étoit, au reſte, une ſuite de la bonté de ſon cœur; on a remarqué ſouvent, que l'imprudence & la bonté marchent enſemble, & la chanoineſſe en étoit la preuve ; elle étoit ſi franche, ſi confiante; elle aimoit tant à parler, qu'elle n'avoit jamais ſu garder un ſecret au delà d'une demi-heure, & que tout ce qui l'approchoit devenoit à l'inſtant ſes amis intimes; ſa réputation de ce côté-là étoit ſi bien faite, elle étoit ſi bien connue, même à la cour, pour être indiſcrète, qu'elle ne fut point exceptée du ſecret exigé; on recommanda fortement, au contraire, au baron & à ſa fille, de le lui cacher avec ſoin. Caroline, qui redoutoit les remonſtrances & les perſécutions journalières, ne demandoit pas mieux, & l'obéiſſant baron, toujours ſoumis aux volontés de ſon maître, écrivit par ſon ordre à ſon amie : “ Que le mariage projeté pour ſa fille, étant renvoyé de quelque temps, il la lui confiât de nouveau, &c. Caroline, munie de cette lettre, prit congé

de son père, en lui demandant à genoux son pardon & sa bénédiction; le grand chambellan, satisfait de l'être toujours, lui accorda l'un & l'autre avec une tendresse encore un peu courroucée; il la vit partir pour Rindaw, qui n'étoit qu'à sept ou huit lieues de là, & lui-même retourna bientôt à Berlin avec le Roi & l'ambassadeur.

Caroline fut d'abord un peu surprise de se trouver seule dans une grande berline. Encore émue des adieux de son père & des événemens de la journée, il lui eût été difficile de rendre raison de ce qui se passoit dans sa tête, où tout étoit désordre & tumulte; elle ne savoit si elle devoit se réjouir ou s'affliger. Certainement tout alloit comme elle l'avoit voulu, comme elle l'avoit demandé; mais, peut-être, sans trop se l'avouer à elle-même, avoit-elle compté sur plus de résistance; trop souvent la grande facilité d'obtenir ce qu'on désire, en diminue bien le prix; d'ailleurs, sa petite vanité eût été du moins satisfaite, si l'on eût eu bien de la peine à se séparer d'elle. Quoi! disoit-elle, avec un mouvement qui tenoit

presque du dépit, je n'ai qu'à dire un mot, un seul mot, & l'on me laisse aller; & mon père, & le Roi, & le comte, les voilà dans l'instant tous d'accord pour m'abandonner. Est-ce indifférence, ou colère, ou générosité? Et elle regardoit son petit billet déchiré, elle cherchoit à s'en rappeler les expressions, il lui paroissoit qu'au moins de la part du comte, c'étoit bonté toute pure; elle s'attendrissoit, & disoit, en soupirant : quel dommage qu'il soit si laid!... Son imagination & ses regrets s'arrêtèrent aussi sur son père, qu'elle quittoit, qu'elle affligeoit; & puis, un peu sur les plaisirs qu'elle abandonnoit, & sur les beaux titres qu'elle auroit pu porter. Madame la comtesse, Madame l'ambassadrice, ne sera donc que la petite Caroline. Il y eut des momens où sa tête fut à moitié hors de la portière, pour dire au cocher de retourner à Berlin; mais ils furent courts, & l'image du comte, encore présente à ses yeux, la faisoit rentrer bien vite au fond du carrosse, en se félicitant d'avoir su l'éviter. Non, non, c'étoit impossible, disoit-elle alors, jamais je n'aurois pu m'accoutumer à lui,

il me faisoit mourir de peur ; & le voir toujours là, le jour, la nuit, continuellement ; non , c'étoit impossible. Alors elle s'applaudissoit de son courage , & d'avoir su concilier ses devoirs & son antipathie , sauver la vie de son père , & conserver sa liberté.

Ces différentes idées l'occupèrent pendant les deux tiers de la route , mais plus elle s'approchoit de Rindaw , & plus tout ce qui tenoit aux regrets s'affoiblissoit ; bientôt elle ne sentit que le plaisir de revoir sa bonne maman ; c'est ainsi qu'elle appeloit la chanoinesse , qui , en effet , lui avoit tenu lieu de mère , & de la mère la plus tendre. Cette dame idolâtroit son élève , & sembloit avoir pour elle tous les tendres sentimens qu'elle avoit eus pour son père. Lorsque celui-ci vint la reprendre , & lui dit que c'étoit pour la marier , le désespoir fut si grand , & l'effort qu'elle fit pour s'en séparer , si violent , que sa santé en fut altérée ; elle n'avoit fait que languir dès lors ; gaieté , plaisir , bonheur , tout avoit disparu de Rindaw avec Caroline. Les fermiers , les payfans , les domestiques , tout ce village , dont elle étoit l'amie & les délices , ne cessoient de parler

d'elle , de la regretter , & de dire qu'ils avoient tout perdu. Qu'on se figure donc la joie de ces bonnes gens, lorsqu'un soir, par un beau clair de lune , un équipage s'arrête devant le château ; c'étoit une chose si rare à Rindaw, qu'ils accoururent tous ; quelle fut leur surprise , lorsqu'ils en virent descendre Caroline, leur chère Caroline, avec ces grâces qui lui gagnoient tous les cœurs. Elle leur dit, en leur faisant à tous quelque amitié : Mes bons amis , je reviens vivre avec vous, n'êtes-vous pas bien aises de me revoir. En un instant, elle fut entourée , pressée , & presque portée dans l'appartement de la chanoinesse , qui venoit au devant de tout le bruit qu'elle entendoit, & qui faillit à mourir de saisissement, quand elle vit sa Caroline, sa fille chérie, s'élancer à ses pieds, dans ses bras, & lui dire, en pleurant de joie : Maman, bonne maman, c'est votre Caroline qui ne veut plus vous quitter, & des voix confuses répétoient autour d'elle : Elle ne veut plus nous quitter.

La sensible chanoinesse , dont la santé étoit foible & les nerfs délicats, fut émue

au point d'alarmer Caroline. Pendant quelques instans, elle put à peine respirer ; mais, comme les émotions de joie ne sont pas nuisibles, elle se remit bientôt ; & put demander à son élève par quel enchantement elle la revoyoit ; Caroline, sans s'expliquer, lui donna la lettre du chambellan, elle la lut & voulut plus d'éclaircissemens sur ce mariage différé au moment de se conclure. Par le dernier courier, disoit-elle, j'ai reçu une lettre de ton père, qui m'apprenoit que le jour étoit fixé à . . . à aujourd'hui, je crois ; revoyons... oui, c'étoit bien aujourd'hui, & qui m'auroit dit que ce soir même. — C'est l'aventure la plus singulière, & je les aime à la folie, les aventures singulières ; conte-moi tout, bien en détail ; s'il n'en faut pas parler, tu fais bien que je n'en parlerai pas. Caroline, qui savoit positivement le contraire, eut cependant bien de la peine à cacher son secret à cette tendre amie, qui, jusqu'alors, avoit partagé tous ses petits chagrins & tous ses petits plaisirs. C'étoit le premier mystère qu'elle lui faisoit de sa vie ; il coûta beaucoup à son cœur, &, sans la

terrible condition qu'on lui avoit imposée, la bonne maman savoit tout : Pour approcher au moins de la vérité autant qu'il lui fut possible, elle avoua que les obstacles venoient d'elle seule, qu'elle n'avoit jamais pu s'accoutumer à l'excessive laideur du comte : On a bien voulu, dit-elle, m'accorder un peu de temps, mais je sens bien que je ne m'y ferai jamais. Alors, en forme d'excuse, elle fit à son amie le portrait du comte, & ne l'embellit pas. Celle-ci put à peine la laisser achever, tant elle fut courroucée, qu'on eût jamais eu l'idée d'unir sa Caroline à un tel monstre : Il faut que le chambellan ait perdu la tête, répétoit-elle; mais console-toi, mon enfant, j'ai, comme tu fais, quelque ascendant sur son esprit; ou je l'aurai perdu tout à fait, ou cet absurde mariage ne se fera de la vie, je te le promets, compte sur moi; tu ne feras jamais comtesse de Walstein, & la femme d'un borgne & d'un boiteux; nous te trouverons quelqu'un qui le vaudra bien, & qui aura deux bons & beaux yeux, & marchera droit : le bel assortiment que ce comte & ma charmante Caroline; je t'ap-

prouve fort d'avoir résisté. A ton âge, on voulut aussi me marier sans me consulter, mais je m'aperçus à temps que mon futur louchoit horriblement, & je n'en voulus plus entendre parler ; il est vrai que j'aimois déjà ton père à la folie, & qu'il n'y a rien de tel que l'amour pour donner du courage. Mon grand système à moi, c'est qu'il faut s'aimer à la passion quand on se marie ; il n'y a que cela qui puisse faire supporter les peines de cet état ; les mariages de passion, voilà les seuls qui soient heureux ; aussi n'en ai-je point voulu faire d'autre, & si j'ai refusé d'épouser le chambellan après la mort de ta mère, c'est que je n'avois plus pour lui qu'une tranquille amitié qui ne suffit point au bonheur ; l'amour ! l'amour mutuel, voilà ce qu'il faut en ménage. Caroline embarrassée de son secret, écoutoit en silence, & les yeux baissés, ce flux de paroles ; & la chanoinesse, qui, depuis trois mois, n'avoit pas eu l'occasion de parler à son aise, s'en dédommageoit & n'exigeoit pas de réponse. Après une courte pause pour respirer, elle reprit d'un air fin : Mais, à présent que j'y pense, mon

enfant , ne feroit - ce point l'amour qui t'auroit donné la force d'y résister. Prends-moi pour ta confidente ; conviens que tu connois quelqu'un qui te plairoit mieux que ce comte. — Oh , tous ceux que j'ai vus me plairoient plus que lui , dit ingénument Caroline. — Tous , c'est beaucoup , & tu n'as distingué personne en particulier ? tu n'as pas vu celui avec qui tu voudrois passer ta vie ? ton cœur n'est point occupé ? — Non , maman , dit Caroline en soupirant , je n'ai d'amour pour personne & personne n'en a pour moi. — Non , c'est bien singulier , il faut qu'on ne voye plus à la cour des hommes comme ton père ; mais , prends patience , mon enfant , cela viendra , il s'en trouvera , & surtout qu'on ne me parle plus de ce comte , je te promets que tu ne l'épouieras de ta vie. La pauvre petite comtesse répondit encore par un profond soupir , embrassa sa bonne maman , lui dit que son amitié suffisoit à son bonheur , & alla dans son ancien appartement se reposer d'une journée bien fatigante.

Le lendemain , en se réveillant , elle ne savoit trop où elle étoit , ni ce qu'elle

étoit. Grand Dieu ! dit-elle, en rassemblant ses idées, est-il bien vrai que je suis mariée ? engagée, enchaînée pour toute ma vie, je ne jouirai donc plus que d'une ombre de liberté, qu'on peut m'enlever d'un instant à l'autre, & que je ne dois à ce moment qu'à la générosité de celui à qui j'appartiens ; j'appartiens donc à quelqu'un, & j'ai perdu pour jamais le droit de disposer de moi-même. Malgré la légèreté naturelle à son âge, cette pensée pesa quelques jours sur son cœur avec assez de force pour détruire presque toute sa gaieté ; l'indulgente chanoinesse attribuant sa tristesse à la privation des plaisirs, feignoit de ne pas s'en appercevoir, & redoubloit de soins & de caresses pour lui faire supporter sa retraite ; depuis elle inclusivement, jusqu'aux petits animaux que Caroline avoit élevés, tous les individus du château lui témoignoit à leur manière, leur joie de son retour, & l'attachement qu'ils avoient pour elle. Le tendre cœur de Caroline n'y pouvoit être insensible, & le charme attaché aux lieux où l'on a passé son enfance, à la douceur d'être chérie de tout ce qui nous

entoure, eut son effet ordinaire; peu à peu elle reprit ses anciennes habitudes, & ses occupations journalières redevinrent des plaisirs aussi vifs qu'avant son séjour à Berlin; son parterre négligé depuis son absence, reprit par ses soins un nouvel éclat, & fut bientôt émaillé de mille couleurs; sa volière se peupla d'oiseaux nouveaux; la récolte des blés & des foin, les nombreux troupeaux qui couvroient la prairie, les danses sous l'ormeau, les flageolets rustiques, l'intéressèrent, l'amusèrent tout autant qu'avant d'avoir vu les spectacles & les fêtes de la cour; elle n'avoit qu'effleuré tous ces plaisirs factices, ils l'avoient plutôt éblouie qu'enivrée; les plaisirs simples & vrais de la nature, toujours préférés par ceux dont l'habitude du grand monde n'a point corrompu le cœur & le goût, les eurent bientôt effacés, & l'été s'écoula sans qu'elle eût éprouvé ni vide, ni regrets. Elle avoit rarement des nouvelles de Berlin; son père encore irrité contre elle & tout occupé de ses dignités, lui écrivoit peu, & son époux jamais : Le chambellan avoit encore un autre motif pour garder le silence; il espéroit la ramener par

l'ennui, & le comte ne voyoit que l'embaras qu'elle auroit à lui répondre, & ne pensoit qu'à le lui épargner; d'ailleurs il ne savoit trop que dire lui-même à un enfant qu'il ne connoissoit point, dont il n'étoit point connu & qui ne voyoit, sans doute, en lui qu'un tyran odieux; Espérant tout du temps & des progrès de la raison, il prit patience, & repartit pour Pétersbourg bientôt après son mariage. Chargé dans la suite d'affaires très-importantes qui l'occupèrent entièrement; peut-être alors regarda-t-il comme un bonheur la fantaisie de sa jeune épouse, qui la plaçoit tout naturellement pendant son absence, comme il l'auroit désiré sans oser l'exiger. Il en résulta, que Caroline n'eut pas passé trois mois à Rindaw, que tout ce qui lui étoit arrivé lui parut un songe, dont elle se souvenoit à peine, ou plutôt auquel elle ne pensoit jamais; elle éloignoit elle-même de son esprit toute idée relative au comte, & personne ne cherchoit à le lui rappeler : Son amie s'étant apperçue qu'à ce nom seul, un nuage obscurcissoit ses traits, ne le prononçoit plus, son engagement s'effaça

faça donc si bien de son esprit, que, si quelqu'un lui avoit dit qu'elle étoit mariée, elle eût assuré de bonne-foi, dans le premier moment, que cela ne se pouvoit pas; il ne lui resta de son séjour à la cour, que la passion de perfectionner ses talens; l'hiver fut employé à cet usage; de bons maîtres de musique & de dessein, venoient de temps en temps cultiver ses dispositions naturelles; elle y joignit l'étude de l'anglois & de l'italien; elle savoit déjà le françois; n'étant distraite par rien, ayant une mémoire de quinze ans, le plus grand désir de s'instruire & beaucoup de temps à elle, elle fit des progrès rapides, son esprit s'ornoit en même temps, par des lectures suivies, qu'elle faisoit chaque soir à sa bonne maman : sa figure aussi, gagnoit autant que le reste à ce genre de vie paisible & réglé; elle étoit d'ailleurs dans cet âge heureux où l'on embellit chaque jour, où chaque année qui s'écoule développe une grâce nouvelle, & ajoute aux attraits de l'innocence tous ceux de la jeunesse. Elle grandit, sa taille se forma, s'élança, & prit toutes les proportions & tous les contours de la beauté, son

teint devint comme la rose naissante, elle en avoit la fraîcheur & l'éclat, une expression nouvelle anima sa physionomie & ses traits; ce n'est plus cette petite fille, dont les regards vagues n'annonçoient que l'étourderie ou la timidité; ses grands yeux bleus foncés, brilloient quelquefois de tout le feu de l'intelligence & du génie, &, lorsqu'ils étoient baissés & voilés à demi par de longues paupières, ils étoient l'image parlante de sa modestie & de sa sensibilité; sa voix même devint plus douce, plus agréable, elle apprit à la ménager; sans être bien étendue, elle avoit cette justesse, cette flexibilité qui plait bien davantage, & lorsqu'elle chantoit des romances, lorsqu'elle s'accompagnoit de la harpe ou de la guitare, on ne pouvoit résister à la douce émotion qu'elle inspiroit & qu'elle partageoit elle-même. A tous ces talens elle joignoit celui, plus rare peut-être qu'on ne le pense, d'être toujours mise avec une élégance noble & simple, qui ajoutoit encore à tous ses charmes : Une robe de mousseline ou de toile, ferrée par une ceinture de couleur brune & tranchante, marquoit,

fans la gêner, sa taille souple & déliée ; un
 chapeau de paille ombragé de plumes , ras-
 sembloit une forêt de cheveux blonds cendrés ;
 les boucles qui s'échappoient retomboient
 avec grâce sur un cou d'albâtre , dont un
 mouchoir noir faisoit ressortir la blancheur ,
 & son joli pied n'auroit pas eu besoin du
 petit foulard noir qui l'enfermoit pour pa-
 roître avec avantage. Telle étoit Caroline
 à seize ans , & tant d'attraits n'étoient vus ,
 tant de talens n'étoient admirés que de la
 bonne chanoinesse , qui en étoit , il est vrai ,
 toute extasiée , & qui ne cessoit de regretter
 les temps heureux de la chevalerie , où sa
 Caroline auroit été , sans doute , le but de
 tous les exploits , l'objet de tous les tournois ,
 & la récompense de la valeur. Oh , combien
 de fois , en la regardant , jura-t-elle ses
 grands dieux , que le comte de Walsstein ne
 posséderoit jamais tant de charmes ; comme
 elle auroit été furieuse , si elle avoit su qu'ils
 lui appartenissent déjà , & que c'étoit pour
 lui seul que Caroline embellissoit ; elle trou-
 voit qu'elle méritoit pour le moins un prince ,
 mais elle lui désiroit plus encore , un mari
 tel qu'elle en avoit vu dans les romans ,

beau comme Esplandian, fidelle comme Amadis, tendre comme Céladon, & s'étonnoit beaucoup qu'ils n'accourussent pas en foule à Rindaw, se disputer la main de la charmante Caroline, qui ne s'étonnoit de rien, & ne désiroit rien, que de rester comme elle étoit alors : sa vie paisible & toujours occupée lui paroissoit le comble du bonheur ; quelquefois seulement, lorsqu'elle étoit seule & même au milieu de ses occupations les plus chères, elle éprouvoit une sorte de mélancolie douce, ou plutôt de rêverie vague & sans objet dont elle ne pouvoit se rendre raison ; cette espèce de tristesse étoit bien différente de celle que lui avoit occasionné son mariage : celle-là étoit un état très-pénible ; celle-ci, au contraire, avoit un attrait incroyable. Si elle ne l'avoit pas surmonté avec effort, elle seroit restée des heures entières à rêver doucement, sans pouvoir dire à quoi. Tout en rêvant & en s'occupant, l'hiver s'écoula assez vite ; tous les momens de Caroline étoient remplis, & il n'y a rien de tel pour les abréger ; elle fut charmée cependant du retour du printemps ; mais à peine avoit-elle commencé

d'en jouir, que son tranquille bonheur fut cruellement troublé. Sa bonne maman, qui depuis quelque temps étoit languissante, tomba dangereusement malade. Il faudroit avoir le cœur de Caroline, savoir à quel point elle lui étoit attachée, pour exprimer l'excès de son inquiétude & des soins qu'elle lui rendit; pendant près d'un mois que dura le danger, elle ne quitta pas son chevet, & c'étoit avec peine qu'on pouvoit obtenir d'elle de prendre quelques instans de repos. On croira peut-être, que la crainte de retomber par la mort de son amie au pouvoir de son père & de son mari, caufoit cette douleur si vive? Non, cette pensée, toute naturelle qu'elle étoit, ne se présenta pas une fois à son esprit; absorbée dans le chagrin, uniquement occupée à soigner son amie, à adoucir ses souffrances, Caroline ne pensoit pas à elle-même.

Si, pour la rendre à la vie, il eût fallu consacrer la sienne au comte, elle y eût consenti sans balancer un instant; mais elle ne fut point mise à cette cruelle épreuve, & le ciel, touché de ses larmes, lui en conserva l'objet; la bonne chanoinesse se réta-

blit peu à peu ; les tendres soins de son élève y contribuèrent plus peut-être que les secours de la médecine , du moins elle le disoit ainsi , & redoubla , s'il étoit possible , d'attachement pour cette aimable enfant qui venoit de lui prouver si bien tout le sien. Elles eurent , à cette époque , la visite du grand chambellan ; alarmé , disoit-il , du danger de son ancienne amie , il accourut à Rindaw , avec l'espoir secret de ne plus la retrouver , & de pouvoir ramener sa fille ; mais , toujours contrarié dans ses projets , il trouva la malade presque convalescente & Caroline transportée de joie , qui ne pouvoit se lasser de la regarder , & ne la perdoit pas de vue un instant. Ce n'étoit assurément pas le moment de parler de retour , aussi n'en fut-il pas question , non plus que du comte , qui étoit encore à son ambassade. La chanoinesse auroit voulu parler de lui , pour témoigner son indignation de ce mariage ; mais , trop faible encore pour disputer , elle se contenta de répéter au chambellan , que sa fille étoit un ange , qu'elle lui devoit la vie , & qu'elle vouloit la consacrer à son bonheur. Il re-

partit bientôt , en annonçant une seconde visite pour l'automne , époque du retour de son gendre , & disant à sa fille qu'il espéroit la trouver alors tout à fait raisonnable. Dans tout autre moment , la visite de son père auroit vivement rappelé à Caroline ce qu'elle s'efforçoit d'oublier ; mais elle étoit alors trop occupée de cette amie ; elle avoit été dernièrement trop agitée , pour penser beaucoup à autre chose ; un danger présent efface , ou du moins , affoiblit la crainte d'un danger à venir , & Caroline se trouvoit si heureuse d'avoir encore son amie , qu'il lui paroissoit qu'elle n'avoit plus de malheurs à redouter. Cependant , au moment du départ de son père , cette visite annoncée pour l'automne avec une sorte de solennité , lui causa un saisissement dont elle ne fut pas la maîtresse ; sans penser à l'émotion qu'elle alloit causer à sa chère convalescente , elle courut se jeter dans ses bras , & , lui baisant les mains , qu'elle mouilloit de ses larmes , elle lui disoit : Maman , bonne maman , à présent que vous m'êtes rendue , je voudrois ne plus vous quitter , passer avec vous ma vie entière.

Son amie attendrie à l'excès , lui rendit ses caresses & lui promit que , s'il étoit possible , elles ne se sépareroient jamais. Cet instant passé , le calme se rétablit dans l'ame de Caroline ; elle oublia bientôt cette visite d'automne ; le terme étoit éloigné. Est - ce à seize ans qu'on s'effraye six mois à l'avance ; d'ailleurs , elle avoit bien autre chose à faire alors qu'à s'effrayer. Elle étoit dans l'enchantement , parcouroit du matin au soir ses jardins , ses bosquets , & ne pouvoit se lasser d'admirer les progrès qu'avoit fait la nature pendant ce mois de retraite & de douleur , où elle n'avoit vu que son amie souffrante. Jamais le retour du printemps ne lui avoit fait une impression aussi vive , ou plutôt c'étoit la première fois de sa vie qu'elle remarquoit & sentoit tout le charme de cette belle saison , où l'on voit tout renaitre , où l'on respire un air si pur , où chaque jour offre un spectacle nouveau & toujours plus intéressant. La nature étoit alors dans sa plus grande beauté , & dut paroître plus belle encore à Caroline : Quel contraste frappant , en effet de cette chambre fermée avec soin , dont elle n'étoit point for-

tie, de ce lit de douleurs sans cesse inondé
 de ses larmes, des plaintes déchirantes
 de son amie, à tout ce qu'elle voyoit au-
 tour d'elle; les champs & les prairies éta-
 loient au loin le vert naissant le plus agréa-
 ble; la rose de Mai commençoit à s'épanouir;
 tous les arbres étoient en fleurs, le lila, le
 chevrefeuille & la violette, embaumoient
 l'air; la jacinthe, la renoncule, l'anémone &
 la tulipe émailloient son parterre de leurs
 brillantes couleurs. Dès le point du jour, on
 entendoit de tous les côtés les chants variés de
 mille oiseaux différens, & le soir, après le
 coucher du soleil, le rossignol & la fauvette
 faisoient entendre seuls leurs doux ramages,
 &, se répondant d'un arbre à l'autre,
 formoient les concerts les plus délicieux.
 Rien n'étoit perdu pour Caroline, elle
 sentoît tout, elle jouissoit de tout avec
 délice, croyoit habiter un monde enchanté,
 & son bonheur n'étoit plus troublé par au-
 cune inquiétude; cette saison charmante
 qui redonne la vie à la nature, qui ranime
 tous les êtres, influoit aussi sur la santé
 de son amie; elle se rétablissoit à vue d'œil.
 Une grande foiblesse dans les jambes & une

fluxion sur les yeux, la rétenoient encore dans son appartement, mais elle peut respirer sur son balcon l'air pur du printemps, elle peut voir sa Caroline, courir dans les jardins, cueillir des fleurs, rattacher celles qui tombent; elle entend sa douce voix se mêler aux chants des oiseaux, & jouit, comme elle, de ses innocens plaisirs. Une autre occupation intéressante, vint ajouter encore au bonheur champêtre de la jeune comtesse; elle eut l'idée d'élever un petit monument, qui consacra l'époque du rétablissement de son amie, & voulant lui causer une surprise agréable, elle profita du temps que celle-ci étoit encore récluse dans sa chambre, pour le faire construire à son insu; elle choisit pour cet effet un endroit écarté, tout à fait au bout du jardin & qui le terminoit de ce côté-là. C'étoit un petit bosquet irrégulier & assez touffu, de hêtres, de coudriers, de lilas, d'accacias, coupé par des sentiers, & des cabinets, & traversé par un petit ruisseau d'eau courante, qui venoit des grands jets-d'eau du parterre, & faisoit là un effet bien plus agréable. La chanoinesse avoit

fait planter ce bosquet dans le temps de sa belle passion malheureuse : le chiffre du perfide chambellan étoit tracé de sa main sur l'écorce des jeunes arbres ; toujours elle avoit conservé de la prédilection pour cet endroit, témoin de sa tendresse. Caroline l'aimoit aussi, parce que l'ombre & la fraîcheur y attiroient les oiseaux, & l'été précédent, elle y avoit passé de délicieux momens avec sa bonne amie. Ce fut donc au fond de ce petit asyle qu'elle voulut élever le monument de sa tendre amitié. Elle mit son père dans sa confidence, il s'y prêta volontiers, & lui envoya tous les ouvriers nécessaires à son projet ; une porte qui s'ouvroit précisément là sur la route, lui donna la facilité de les faire entrer, sans qu'ils fussent apperçus du château, elle étoit trop aimée des gens de la maison pour craindre leur indiscretion, & la chanoinesse toujours dans son appartement, ne se douta de rien ; peut-être Caroline elle-même se seroit-elle trahie ; mais elle commençoit à savoir garder un secret, & celui-là lui coûta moins que le précédent. Ni ses soins, ni l'argent, ne furent épar-

gnés, elle y mettoit un zèle, une activité, qui en inspiroit à tous les ouvriers; elle leur donnoit des idées, elle travailloit elle-même aux desseins, & toujours elle étoit le matin la première à l'ouvrage; le tout fut exécuté avec une promptitude étonnante, & dans moins d'un mois, absolument achevé. Dès que l'ouvrage fut prêt à recevoir son amie, elle la pressa de s'y rendre. „ Maman, l'air de votre bosquet vous fera du bien; il est si joli cette année „. — Je le crois, mon enfant, mais je ne puis aller jusque - là. — Maman, je vous y porterai plutôt. Enfin, elle la pressa tant, que la chanoinesse, qui ne savoit pas lui résister, céda, s'y fit transporter dans son fauteuil, & fut bien récompensée de sa complaisance, lorsqu'elle vit ce nouveau témoignage de la tendresse de sa fille adoptive.

C'étoit une espèce de petit temple ou pavillon octogone, de l'architecture la plus simple & la plus agréable, soutenu par huit colonnes de stuc blanc, qui formoient dans le bas un petit salon ouvert, pavé de marbre blanc & noir en mosaïque; au milieu s'élevoit un petit autel de marbre blanc, orné de

feisons de fleurs très-élégamment sculptés. Sur cet autel étoit le buste de la chanoinesse, modelé d'après un très-bon portrait que Caroline avoit d'elle; elle avoit été belle dans sa jeunesse, & lorsque le chambellan l'aimoit, il avoit eu plus d'un rival. Elle disoit souvent avec complaisance, qu'on trouvoit qu'elle ressembloit beaucoup aux statues de la belle Cléopâtre. Quoique les chagrins & les années eussent altéré sa fraîcheur & sa ressemblance, ses traits étoient encore assez bien conservés pour faire un buste fort agréable.

Caroline auroit bien désiré de graver quatre vers sur une des façades de l'autel, pour indiquer l'objet auquel il étoit consacré; mais elle ne vouloit rien d'emprunt; il falloit les faire elle-même, & comme on ne peut pas avoir tous les talens réunis, elle n'avoit pas celui de la poésie; elle essaya cependant : Lorsqu'on sent vivement, on croit qu'il n'y a rien de plus aisé que de s'exprimer, les idées se présentent en foule, mais quatre vers n'en rendoient pas la moitié; il falloit en sacrifier à la rime, à la mesure. Enfin après avoir bien

écrit, effacé, déchiré, recommencé, elle parvint à faire des vers qui pouvoient être entendus une fois avec plaisir, mais non pas gravés sur le marbre. D'abord elle en fut enchantée, bientôt elle frémit de l'idée qu'ils seroient toujours là, que tout le monde les liroit : renonçant donc à la gloire d'être poète, elle fit écrire tout simplement en lettres d'or, au dessous du buste : „ Tel „ jour, tel mois, telle année, elle fut rendue „ due à la vie, sa Caroline au bonheur, & „ ce temple dévoué à l'amitié.

Un double escalier de marbre blanc conduisoit dans le pavillon, construit au dessus des colonnes ; c'étoit un second petit salon de la même forme que celui du bas, c'est-à-dire, octogone ; mais fermé, éclairé par quatre grandes croisées, terminé par un dôme élevé, & peint avec tant d'art, qu'il imitoit parfaitement le ciel le plus pur. Dans les panneaux qui séparoient les croisées, des peintures emblématiques rappeloient l'objet pour lequel ce pavillon étoit élevé. Dans l'une, on voyoit Caroline à genoux devant une statue d'Esculape, l'invoquant avec ardeur, en lui montrant son

amie expirante ; dans le second , elle lui aidoit à se soulever , pendant que de petits génies dansoient autour d'elle , écartoient les coussins , renversoient une petite table chargée de remèdes , & brisoient la faux de la mort , qui s'enfuyoit dans le lointain. Dans le troisieme , on élevoit le pavillon ; Caroline posoit le buste sur l'autel ; le génie de l'amitié & celui de la reconnoissance , écrivoient l'inscription. Enfin , dans le dernier , on la voyoit soutenir d'une main la chanoinesse , dont l'attitude exprimoit la surprise & la joie , & lui montrer de l'autre le petit édifice dont elle lui faisoit hommage. Derrière ces panneaux , on avoit pratiqué des armoires pour des livres ; une petite cheminée dans une des croisées , une table ronde dans le milieu , des sièges commodes & portatifs : enfin , rien n'étoit oublié , & tout avoit été conduit par un enfant de seize ans ; mais cette enfant étoit guidée elle-même par un sentiment vif & tendre , qui remplissoit actuellement son cœur ; son ignorance totale de toute autre espèce de sentiment , tournoit au profit de l'amitié , & cette ame aimante , ne connois-

sant encore d'autre objet d'attachement que cette unique amie, avoit concentré sur elle seule toute sa sensibilité, que la crainte de la perdre avoit encore animée; elle étoit d'ailleurs dans l'âge où le génie se développe & où l'esprit & l'imagination ont un feu, une activité qui demande de l'aliment. Indépendamment du plaisir qu'elle préparoit à son amie, elle en eut beaucoup pour son propre compte, à faire construire ce petit édifice. C'étoit en quelque sorte créer; chaque idée nouvelle étoit une vraie jouissance; & l'exécution & l'effet, lui caufoient des transports de joie incroyables; jamais, peut-être, Caroline ne fut plus heureuse que pendant cette douce occupation; elle l'a dit souvent depuis, & n'a jamais revu ce monument sans émotion. Que le lecteur se représente, s'il le peut, l'extase de la sentimentale chanoinesse. C'étoit vraiment une surprise de roman faite exprès pour elle... Ce pavillon, qui se trouvoit là comme par enchantement... On la voit serrer dans ses bras l'intéressante petite fée à qui elle doit ce prodige. On voit celle-ci tomber à ses pieds, baiser ses

mains , exprimer tout ce qu'elle sentoît
 par son touchant silence , & toutes les
 deux ensemble verser les douces larmes du
 sentiment & de la reconnoissance. Caroline
 goûta dans cet instant-là le bonheur le
 plus pur , sans aucun mélange de peines ,
 sans qu'il fût troublé par aucune idée fâ-
 cheuse. Quel âge heureux , que celui où le
 moment présent est tout , où l'on en jouit
 avec transport , sans souvenir du passé &
 sans crainte pour l'avenir. Le séjour de
 Rindaw étoit alors l'univers entier pour
 Caroline , & son petit pavillon le temple
 du bonheur ; elle en étoit engouée au
 point d'y passer exactement tout le temps
 qu'elle n'étoit pas auprès de son amie ; dès
 qu'elle la quittoit , c'étoit pour voler au pa-
 villon , dont elle avoit toujours de la peine
 à fortir. Sa construction , élevée & terminée
 par un dôme , rendoit merveilleusement
 bien pour la musique ; tous les instrumens
 y furent portés , & bientôt il ne fut plus
 possible d'en jouer , ni de chanter autre
 part que dans le pavillon ; le jour étoit ex-
 cellent pour le dessein au moyen des qua-
 tre croisées & des jaloufies ; on pouvoit , à

toutes les heures, avoir celui qu'on vouloit, & tout l'attirail de peinture y fut établi. On y lisoit si tranquillement, sans bruit, sans distraction, & la bibliothèque de Caroline y fut toute transportée; enfin elle n'eut presque plus d'autre appartement, elle n'entroit dans le sien que pour faire sa toilette à la hâte, & souvent, dans celui de sa bonne maman, elle se surprit avec l'impatience d'en sortir, tant il est vrai qu'une passion nouvelle peut anéantir toutes les autres. Il faut cependant rendre justice à Caroline, elle s'impatientoit plus encore que son amie pût venir habiter avec elle le pavillon; celle-ci, charmée du plaisir qu'elle y trouvoit, rioit de son engouement & lui facilitoit les moyens de s'y livrer : voyons s'il durera, & si, longtemps encore, elle aimera son pavillon pour lui seul; jusqu'à présent, sa vie tranquille s'est écoulée entre l'étude & l'amitié, sans qu'aucun sentiment plus vif en ait troublé le cours, sans qu'elle ait connu ni l'amour, ni la haine; car sa repugnance pour le comte, sa crainte de vivre avec lui, n'étoient pas de la haine, & si par hasard elle

pensoit à lui, c'étoit plutôt avec un sentiment de reconnoissance, de la liberté qu'il lui laissoit. Mais, disons vrai, avouons que cet hasard arrivoit bien rarement, que le comte ne se présentoit presque jamais à son idée, & que son engagement s'effaçoit tous les jours plus de son esprit; elle jouissoit de sa liberté comme si elle eût été réelle, & ne ressembloit pas mal à ces oiseaux attachés par un fil; ils planent dans l'air, ils chantent, ils se croient aussi libres que leurs camarades qu'ils voyent voler autour d'eux; ils oublient leur lien, & ne s'en apperçoivent que lorsque la main qui les retient, les attire & les remet doucement dans leur cage.

Caroline avoit reçu, depuis peu, de Berlin, beaucoup de musique nouvelle, entre'autres un recueil de romances dont elle étoit passionnée; une surtout, lui plaisoit excessivement; l'air convenoit à sa voix, & les paroles à son cœur; elle la chantoit du matin au soir, l'accompagnoit alternativement sur la harpe, le clavecin & la guitare, & trouvoit toujours un nouveau plaisir à la répéter. Nous allons la donner

à nos jeunes lecteurs; il s'en trouvera, sans doute, à qui elle pourra plaire aussi, & l'on fera bien aisé peut-être de connoître ce qui plaisoit à Caroline.

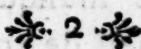
ROMANCE,

accompagnée de guitare & de clavecin.

I. couplet.

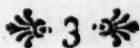
La jeune Hortense, au fond d'un vert bocage,
Rêvoit un jour, seule sur le gazon;
La jeune Hortense, au printemps de son âge,
Ne connoissoit de l'amour que le nom.

A ce nom souvent elle pense,
Craint & désire un doux lien;
Oh, ma paisible indifférence,
Est-elle un mal, est-elle un bien?

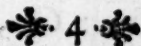


Je vois l'amour dans tout ce qui respire,
Il est par-tout, excepté dans mon cœur,
Autour de moi, tout aime, tout soupire,
Seroit-ce donc le souverain bonheur?

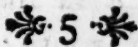
Tout s'anime par sa présence,
Moi seule, hélas! je ne sens rien;
Oh, ma paisible indifférence
Est donc un mal, plutôt qu'un bien?



Oui, mais je vois errer dans la prairie
 De fleurs en fleurs, le papillon léger,
 Abandonnant celle qu'il a chérie,
 Ainsi que lui, tout amant peut changer.
 Vif emblème de l'inconstance,
 Tu me dis qu'il faut n'aimer rien;
 Oh, ma paisible indifférence,
 Loin d'être un mal, est donc un bien ?



J'ai vu souvent, pour un berger volage,
 J'ai vu gémir d'innocentes beautés;
 Elles fuyoient tous les jeux du village;
 Pour des ingrats toujours trop regrettés.
 Moi, je ris, je chante & je danse,
 Tous les ingrats ne me font rien;
 Oh, ma paisible indifférence,
 Vous êtes mon unique bien.



Ainsi chantoit cette jeune bergère,
 Amour l'entend, amour se vengera;
 Il tient déjà dans sa main meurtrière,
 Le trait fatal dont il la percera.
 Bientôt, jeune & sensible Hortense,
 En formant un tendre lien,

En perdant ton indifférence,
Tu vas connoître le vrai bien.

Elle la chantoit un jour dans le pavillon, & , cette fois-là , c'étoit avec sa guitare ; elle répétoit avec expression : *Oh, ma paisible indifférence, vous êtes mon unique bien.* Lorsqu'elle entendit une autre voix , aussi douce , aussi mélodieuse que la sienne , mais plus forte & plus sonore , qui chantoit en second dessus : *Oh, perdez cette indifférence, & vous connoîtrez le vrai bien.* Ces accens , bien différens des chants rustiques auxquels elle étoit accoutumée , la surprirent beaucoup. Elle se tut , écouta , & , n'entendant plus rien , elle recommença à chanter plus doucement , à s'accompagner plus légèrement , & à entendre plus distinctement la voix qui la suivoit : Alors elle courut , sa guitare à la main , à la croisée qui donnoit sur la route ; elle entrevit à quelques pas d'elle , un beau grand jeune homme en habit de chasse , appuyé sur un fusil , dont les regards étoient attachés sur le pavillon. C'étoit , sans doute , le chanteur en question , & je dis qu'elle ne fit que l'entrevoir , parce qu'au même instant

où elle l'aperçut, interdite & confuse d'avoir été entendue & d'être vue, elle recula bien vite au fond du pavillon, & là s'élevant sur la pointe des pieds, & tendant le cou, elle regarda de toutes ses forces, du côté qu'elle venoit de quitter; mais elle étoit trop éloignée, elle n'aperçut rien : elle auroit bien voulu chanter sa romance, seulement pour voir si on l'accompagneroit encore, mais la voix lui manqua; elle n'osa jamais, & put à peine toucher légèrement quelques cordes de sa guitare. Enfin pressée par la curiosité, après avoir fait quatre pas en avant & autant en arrière, elle reprit courage & se retrouva devant la croisée. Le beau chasseur n'étoit plus là, elle le vit à vingt pas dans le chemin, s'éloignant lentement & tournant la tête à chaque instant du côté du pavillon.

Cette petite aventure n'étoit rien, moins que rien assurément; un homme passe par hasard en chassant, devant un pavillon neuf & très-orné, il le remarque, il entend sortir une musique délicieuse, il l'écoute, & cède à l'envie d'en faire aussi de son côté : il voit à une croisée une femme charman-

te, il la regarde; il n'y a rien dans tout cela que de naturel, & cependant Caroline en fut occupée toute la journée, comme d'un évènement fort extraordinaire. Il est vrai que tout devoit faire évènement pour elle, & tout être qui interrompt une solitude aussi profonde que l'étoit la sienne, devient un être très-singulier. Elle pensa donc souvent à celui-ci; elle se demanda cent fois qui ce pouvoit être & ce qu'il faisoit là sur cette route écartée; mais elle n'en parla point, parce qu'elle eut une idée vague, qu'on pourroit lui interdire son cher pavillon, & que c'eût été lui ôter la vie. Elle y vola le lendemain plus vite encore qu'à l'ordinaire, & après avoir passé près d'un quart-d'heure à la croisée qui donnoit sur le chemin & s'être assurée, en regardant beaucoup de tous côtés, qu'on ne pouvoit ni la voir ni l'entendre, elle prit sa guitare, s'assit dans l'embrasure de la croisée, & chanta sa romance favorite depuis le premier couplet jusqu'au dernier; & ce dernier, qu'elle avoit toujours aimé moins que les autres, lui plut assez ce jour-là; elle le répéta deux fois, puis elle recommença.

commença toute la romance d'un bout jusqu'à l'autre ; elle l'accompagna sur la harpe , mais non pas sur le piano-forte ; il étoit à l'autre bout du pavillon , & Caroline se trouvoit si bien auprès de cette croisée. Elle nota le second-dessus qu'elle avoit entendu la veille ; elle répéta sur tous les tons , *que sa paisible indifférence étoit son unique bien* , & personne ne vint lui dire le contraire ; enfin , ennuyée & peut-être un peu dépitée de chanter si long-temps toute seule , elle jeta là sa musique , posa ses instrumens , courut au jardin , cueillit des fleurs , en remplit confusément une petite corbeille qui se trouvoit là , & ne sachant à quoi s'amuser , elle se mit à la peindre : d'abord elle eut un peu de peine à se fixer , elle regardoit plus souvent la croisée que son velin , mais peu à peu son ouvrage l'attacha & l'occupa toute entière ; elle y travailloit avec application , & les fleurs naissoient sous son pinceau , lorsqu'elle entendit tout à coup dans le lointain le galop d'un cheval : Ce bruit la surprit autant que le second-dessus de la veille. Il ne ressembloit point au pas lent & pesant

des chevaux du village. Le pinceau fut bien vite jeté, peut-être au milieu du tableau, & voilà Caroline à la croisée regardant de tous côtés. Elle vit à cinquante pas un très-bel homme, monté sur un cheval gris, fringant & fougueux, qu'il manioit avec grâce. Voyez comme les femmes ont le coup d'œil juste & perçant, elle avoit à peine entrevu l'étranger de la veille; il étoit en habit de chasse vert, celui-ci en uniforme des gardes; il étoit à pied, celui-ci à cheval; il chantoit, celui-ci galopoit. Jusque-là, il n'y a nul rapport, & cependant Caroline le reconnut à l'instant pour être exactement le même, & véritablement l'homme au second-dessus. Comment résister à l'envie de le voir passer & de savoir s'il montoit aussi bien à cheval, qu'il accompagnoit les romances. Il avançoit, cet homme, ou plutôt son cheval, qu'il avoit peine à dompter & à conduire, & qu'il oublia dès qu'il aperçut Caroline : Il voulut la saluer, mais l'animal profitant de la liberté qu'on lui laissoit, peut-être effrayé du mouvement, fit un écart prodigieux, qui auroit désarçonné un cavalier

moins ferme, & partit au grand galop comme un éclair, emportant son homme, malgré tous ses efforts pour le retenir. Caroline très-effrayée fit un cri perçant & les suivit des yeux aussi loin qu'elle le put; ils furent bientôt hors de sa vue; mais elle ne fut ni plus rassurée, ni plus tranquille, & regarda bien long-temps encore depuis qu'elle ne le voyoit plus. Elle se le représentoit jeté de son cheval, foulé, blessé, écrasé.... Si du moins ce maudit cheval s'étoit emporté dans le village, on auroit pu l'arrêter, donner des secours à son maître, le recevoir au château. Elle eut bien l'idée de faire courir un domestique après lui; mais après qui? elle l'ignoroit elle-même, & sur quelle route; il y en avoit plusieurs qui aboutissoient là: D'ailleurs, il n'est pas aisé de courir après un cheval emporté, & puis, comment en donner l'ordre? elle ne l'oseroit jamais, & il fallut bien rester avec son inquiétude: elle chercha à la calmer, en se rappelant comme cet officier montoit bien, comme il avoit l'air ferme & sûr de son fait avant ce malheureux salut, qu'elle se reprochoit. Elle espéra que n'ayant plus

personne à sauver, le cheval se feroit calmé; elle eut même l'idée qu'il pourroit bien passer encore le lendemain. En vérité, il le devoit, dit-elle, pour me rassurer. L'émotion lui ayant ôté l'envie de chanter & de destiner, elle fit quelques tours dans le jardin, toujours pensant au cavalier, & revint auprès de sa bonne maman, à qui elle n'en parla point, sans doute, pour ne pas lui faire partager son effroi. Elle se coucha avec l'impatience d'être au lendemain, & l'espérance que le jour ne passeroit pas sans qu'elle fût rassurée sur la vie de l'inconnu. Hier, c'étoit simple curiosité qui l'agitoit en pensant à lui, aujourd'hui l'humanité s'y joint, pour un pauvre homme en danger. Après s'en être beaucoup occupée, par bonté d'âme, elle s'endormit, bien en colère contre les chevaux fougueux, qui ne permettent pas d'être honnête impunément.

Le lendemain. . . . Le lendemain, il tomba des torrens de pluie toute la journée. Il fut aussi impossible d'aller au pavillon que d'imaginer qu'on pût monter à cheval. Caroline fort contrariée, trouva la journée d'une

longueur affommante, s'ennuya à la mort, & ne fut à quoi s'occuper ; tout étoit au pavillon, & ses livres, & sa musique, & ses crayons. Elle auroit bien voulu y être aussi, mais c'étoit impossible. On causa, comme on put, à la bonne amie, on parla même avec assez d'intérêt, de la pluie & du beau temps ; on fit des vœux très-sincères pour le retour de ce dernier ; on chanta quelquefois le refrain de la romance, en pensant au second-dessus, & au cheval qui galoppe, & la journée s'écoula dans l'espérance du lendemain. Ce lendemain... Hélas ! il pleuvoit encore plus que la veille ; tous les nuages sembloient s'être donné rendez-vous à Rindaw. Pour le coup, Caroline prit tout de bon de l'humeur, & la témoigna de bonne-foi : voyez que c'est affreux, disoit-elle à la baronne, ma corbeille qui est là commencée, & mes fleurs, que je retrouverai toutes fanées, & celles du jardin que cette malheureuse pluie abyme ; je suis sûre que toutes les roses vont s'effeuiller, & qu'il ne me restera que les épines. — Pauvre petite, elles sont déjà dans ton cœur ; tu n'as plus cette gaieté soutenue, cette

insouciance qui te faisoit supporter tous les
 temps , & rire , & chanter les jours plu-
 vieux tout comme ceux où le soleil le plus
 brillant éclairoit l'horizon. Elle s'impaticn-
 toit si fort de le revoir , ce soleil , que cette
 journée se passa à consulter tous les baro-
 mètres & tous les gens de la maison , & à re-
 garder à chaque instant si le ciel s'éclaircissoit ;
 il fondoit toujours en eau. Enfin , sur le soir ,
 un léger nuage de pourpre donna quelques
 espérances ; un vent frais les confirma , &
 le lendemain , en ouvrant les yeux , Caroline
 eut le plaisir de voir les rayons du so-
 leil percer à travers ses rideaux , & le jour
 le plus pur éclairer son appartement. La
 contrariété qu'elle avoit éprouvée en au-
 gmenta le prix ; à peine put - elle atten-
 dre que les chemins fussent essuyés pour cou-
 rir au pavillon. Mais ses fleurs , tant re-
 grettées , n'eurent ni ses premiers regards ,
 ni ses premiers soins. Elle est à la croisée ,
 les yeux attachés sur la route , tantôt d'un
 côté , tantôt d'un autre : elle regarde , elle
 écoute , & ne voyant , n'entendant rien ,
 elle cherche à remarquer sur le terrain hu-
 mecté , si elle n'apercevra point les traces

fraîches des pas d'un cheval. Oh ! si je pouvois seulement savoir qu'il est passé , & qu'il n'a point eu d'accident , je serois tranquille & contente ; car , dans le vrai , si je n'étois pas restée , s'il ne m'avoit pas saluée , son cheval ne l'auroit point emporté ; mais que je l'apperçoive seulement , & je me retirerai , pour qu'il ne soit plus tenté de me saluer. Au même instant , elle fit plus que de l'appercevoir , elle le vit distinctement , portant le même uniforme , montant le même cheval gris , & s'avancant au grand trot du côté du pavillon , dont il étoit encore assez éloigné. Eh bien , il se porte à merveille , & voilà sans doute Caroline tranquille , elle va se retirer , comme elle se l'est promis , & n'y plus penser. Mais , pourquoi ce léger tremblement dont elle est saisie ? d'où vient cette émotion qui colore ses joues & précipite les battemens de son cœur ? Je n'en fais rien ; mais je fais bien qu'elle l'éprouve , & que tous ses mouvemens s'en ressentent. Elle veut s'éloigner de cette croisée ; son mouchoir , qu'elle avoit posé sur la tablette , & sur lequel elle étoit appuyée , n'étant plus retenu , s'échappe &

tombe dans le chemin. Elle en fut au désespoir ; cet accident étoit bien involontaire , & pouvoit ne pas en avoir l'air ; elle sentit aussi que c'étoit bien pis que le salut qu'elle vouloit éviter , & qu'il est encore plus difficile , lorsqu'on est à cheval , de ramasser un mouchoir que d'ôter son chapeau. Ce calcul étoit juste , mais celui qu'elle fit sur les distances l'étoit moins : elle jugea que le cavalier étoit encore assez éloigné du pavillon pour qu'elle eût le temps d'aller ramasser bien vite son mouchoir , & d'être rentrée avant qu'il passât sous la croisée ; cette idée lui parut excellente , elle paroît à tout , c'étoit même le seul moyen de prouver bien clairement que le mouchoir n'avoit pas été jeté tout exprès pour qu'on le lui rapportât ; mais elle n'avoit pas de temps à perdre en réflexions. Elle courut aussi vite qu'elle le put à la petite porte qui donnoit sur la route , & l'ouvrit précisément au moment où l'officier , déjà descendu de cheval , ramassoit le mouchoir ; il s'approche d'elle avec grâce & noblesse , & le lui présente en lui adressant un compliment flatteur ; elle reçut l'un & l'autre avec un air

très-déconcerté, & ne fut que lui répondre, lorsqu'il lui demanda la permission de voir de plus près ce jardin & ce pavillon, qui lui paroissoient charmans. Prenant le silence de la tremblante Caroline pour un consentement, il attacha promptement son cheval à la porte même, & la suivit. Elle avoit bien le sentiment secret qu'elle auroit dû l'en empêcher, mais comment ? Voilà ce dont elle n'avoit pas même l'idée ; peut-être aussi n'y vit-elle pas grand mal ; son innocence, sa parfaite ignorance du monde, lui cacheoient le danger de recevoir un inconnu, d'ailleurs l'uniformité, & plus encore les manières nobles & aisées de cet inconnu, annonçoient un homme d'une naissance distinguée : il avoit cette politesse naturelle, ces grâces, ce ton de la bonne compagnie, qui ne permettent pas de douter qu'on en fait partie. Je ne parle point d'une figure charmante ; Caroline oseroit à peine la regarder ; cependant elle pourroit déjà nous dire, que ses grands yeux noirs sont remplis de feu & d'expressions, que le sourire le plus agréable laisse voir de très-belles dents, que son nez est aquilin, son visage ovale, ses sour-

cils très-marqués, sa taille haute, mince & proportionnée; que son teint brun est animé des couleurs de la jeunesse & de la santé, que sa physionomie, ouverte & franche, inspiroit la confiance & l'amitié au premier abord. Voilà ce que les regards furtifs de la jeune comtesse avoient très-bien su remarquer, & ce qui pourroit peut-être excuser la facilité avec laquelle elle l'introduisoit dans le pavillon; à moins qu'on aime mieux la rejeter uniquement sur l'innocence. Quoi qu'il en soit, il y est, il regarde, il admire, il loue avec esprit & sans fadeur, le goût & les talens de celle qui l'a décoré; l'autel & les peintures le frappèrent; il en demande l'explication, on la lui donne, & il saisit cette occasion d'apprendre adroitement où il est, & avec qui il est, sans avoir l'air de s'en informer; mais les noms de baronne de Rindaw & de Lichfield, ne le rendirent ni plus honnête, ni plus respectueux, parce que c'étoit impossible. La guitare & la romance encore posées sur le clavecin, l'engagèrent à dire un mot en souriant, du second dessus, & à demander pardon d'avoir osé mêler sa voix

aux accens flatteurs qu'il entendoit , & qu'il voudroit bien entendre encore ; mais , voyant l'embarras de Caroline augmenter , il n'insista pas , parla de musique en homme qui s'y connoissoit , & fut le premier à proposer de quitter le pavillon & de se promener dans les jardins. Caroline commençoit à se rassurer , la conversation de l'inconnu , simple , agréable , animée , devoit la remettre à son aise , & produisit cet effet ; au bout de quelques instans de promenade , elle lui parloit aussi naturellement que si elle l'eût connu toute sa vie. Elle lui raconta naïvement tout l'effroi qu'elle avoit eu du cheval emporté , & son inquiétude pendant ces deux jours de pluie ; mais quelque envie qu'elle eût de savoir son nom , elle n'osa jamais le lui demander , elle apprit seulement qu'il étoit capitaine aux gardes , & son voisin de campagne ; tous les deux lui firent grand plaisir ; l'un l'assuroit qu'il étoit un homme à voir , & l'autre qu'elle le reverroit. Enfin , au bout d'un quart-d'heure , qui leur parut bien court à tous les deux , le fougueux cheval gris attaché à la porte , s'impatientsa si fort , que son maître fut

obligé, bien malgré lui, de remonter dessus. En vérité, lui dit Caroline, pendant qu'il le détachoit, à votre place, je n'aimerois point un cheval, qui ne veut ni qu'on salue, ni qu'on se promène; l'inconnu, en fouriant, l'assura qu'il seroit certainement réformé, qu'il lui jouoit de trop mauvais tours pour ne pas s'en défaire; & sautant légèrement dessus, après avoir remercié mille fois Caroline de sa complaisance, il s'éloigna d'elle le plus lentement qu'il lui fut possible; obligeant cette fois son cheval de n'aller que le pas; & Caroline aussi revint lentement au pavillon, lorsqu'elle l'eut perdu de vue: sa tête & même son cœur, étoient uniquement occupés de celui qu'elle venoit de quitter. Qu'il est aimable, pensoit-elle, & pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas accordé un frère comme lui? Oh, combien je l'aurais aimé! Mais, pourquoi ne l'aimerois-je pas comme un frère, comme un ami, que le ciel m'envoie dans ma solitude? Eh, qui m'a dit que je le reverrois, peut-être de ma vie.... Je ne fais quelle triste pensée vint se joindre à celle-là? Caroline sentit son cœur oppressé, & ses yeux humectés de larmes;

elle en fut elle-même effrayée, & voulant se distraire, elle eut recours à sa musique, mais ces deux jours de pluie avoient détendu les cordes de sa harpe & de sa guitare; elle fut obligée de les laisser, & après avoir joué quelques adagio sur le piano-forte, qui ne firent qu'augmenter sa tristesse, elle essaya le dessein, qui ne lui réussit pas mieux, & la lecture encore moins; trois ou quatre livres, qu'elle ouvrit, lui parurent ennuyeux, mal écrits, quoiqu'elle en lût à peine une phrase : enfin, tout lui déplaisoit ce jour-là, elle laissa tout, revint au jardin, & fit exactement le même tour qu'elle venoit de faire avec l'inconnu; s'arrêtant aux mêmes endroits & se rappelant jusqu'à la moindre de ses expressions. Il fallut ensuite décider elle-même la grande question, si elle en parleroit ou non à sa bonne maman. Elle souffroit de lui faire encore ce mystère; mais il étoit bien moins essentiel que celui qu'on exigeoit d'elle. L'habitude de cacher un tel secret avoit dû nécessairement la rendre moins confiante : d'ailleurs, pourquoi le lui dire? à quel propos lui parler d'un

homme que je ne reverrai peut-être jamais, dont j'ignore le nom? S'il revient, ce sera toujours assez tôt; & si elle alloit me blâmer de l'avoir reçu, m'interdire mon pavillon, me défendre de regarder ceux qui passent : elle en frémit, & se promet bien d'être discrète; mais, de retour auprès de la baronne, elle ne put s'empêcher de lui faire mille questions sur le voisinage à deux lieues à la ronde. Comme madame de Rindaw ne voyoit jamais aucun de ses voisins, Caroline les ignoroit, & jusqu'alors ne s'en étoit pas embarrassée; pour son amie, elle se piquoit de connaître à fond leurs familles, & tous leurs alentours. C'étoit la prendre par son foible, que de la questionner sur les affaires de ses voisins. La pauvre Caroline eut bien des histoires à entendre, & la seule qui l'intéressoit n'arrivoit point; il n'y avoit rien qui eût le moindre rapport à son inconnu. Là c'étoit un vieux baron retiré du service, & sa femme aussi vieille que lui, qui vivoient tête à tête dans leur château : ici, un autre couple avec beaucoup d'enfans; mais ce n'étoient que des filles. Là,

tout près de Rindaw, un ancien commandeur de l'ordre Teutonique, très-infirmes & très-avare, avec sa gouvernante : un peu plus loin, une vieille douairière vit avec un fils unique de vingt-cinq ans. Ici, Caroline qui bâilloit, se réveille, elle écoute avec attention ; mais ce fils est affreux & presque imbécille, il n'a d'autre vocation que de chasser & de boire, & malgré ses grands biens, il n'a trouvé personne qui voulût l'épouser. Ah ! ce n'est pas là mon inconnu, pensa Caroline. Cependant la baronne alloit son train, & racontoit toujours : enfin, Caroline excédée, n'apprenant que ce qu'elle ne se soucioit point de savoir, & désirant d'être seule, prétexta un mal de tête & se retira plutôt qu'à l'ordinaire. Il n'est donc point mon voisin de campagne, dit-elle en soupirant ; il m'a donc trompée, & sans doute je ne le reverrai plus ; allons, il faut l'oublier, n'y plus penser du tout ; mais, comme dit Montcrif : *en songeant qu'il faut qu'on l'oublie, on s'en souvient.* Tout en se confirmant dans sa belle résolution, elle s'endormit en se rappelant chaque trait & chaque parole de

celui qu'elle vouloit oublier. Sans doute le projet de n'y plus penser, fut la première idée qu'elle eut à son réveil : elle se leva, bien décidée à ne point aller au pavillon de toute la matinée ; l'habitude étoit si forte qu'elle eut de la peine à la surmonter ; cependant elle en vint à bout : elle s'occupa de son parterre, de sa volière, de sa broderie, se répétant toujours à chaque instant : il n'y faut plus penser ; & regardant souvent du côté du pavillon : oh, ce cher pavillon, disoit-elle en soupirant, je ne suis heureuse que là ; je ne résisterai jamais à l'envie d'y aller, mais j'irai bien tard, bien tard, lorsqu'il sera bien sûr qu'on ne se promène plus, environ les quatre heures de l'après-midi. La journée lui avoit paru si longue, qu'elle se persuada qu'il étoit bien tard, & qu'elle alloit s'acheminer du côté du pavillon, lorsqu'elle entendit dans la cour même du château, le pas d'un cheval qu'elle commençoit à connoître & qui fit palpiter son cœur ; un instant après, un laquais entre, annonce M. le baron de Lindorf, la chanoinesse s'étonne, se rappelle ce pendant d'avoir connu ce nom-là, ordonne

qu'on fasse entrer , & bientôt le charmant inconnu du pavillon paroît avec toutes ses grâces. Oh , pauvre Caroline , comme elle est émue , comme elle se reproche mortellement de n'avoir pas parlé de lui à son amie. Combien elle alloit avoir à rougir de sa dissimulation , vis à vis de l'un & de l'autre ; soit qu'il parle , ou soit qu'il se taise , elle redoutoit également son indiscretion & son silence ; ce fut ce dernier parti que prit M. de Lindorf ; un regard jeté sur Caroline qui , tremblante , interdite , alternativement rouge & pâle , le saluoit en baissant les yeux d'un air confus ; le mit au fait à l'instant ; il lui rendit son salut comme s'il la voyoit pour la première fois de sa vie , & , s'adressant à madame de Rindaw , il se félicita d'avoir le bonheur d'être son voisin , en se reprochant d'avoir autant tardé à profiter de cet avantage. La chanoinesse , qui ne connoissoit point ce charmant voisin , demanda des explications. Le vieux commandeur de l'ordre Teutonique avoit été malade aussi ; mais , moins heureux qu'elle , il étoit mort depuis peu , & M. le baron de Lindorf , son neveu &

son héritier , étoit venu prendre possession de la terre & du château de Risberg , qui touchoit à la baronie de Rindaw. Il avoit compté d'abord n'y rester que peu de temps , mais ce pays lui plaisoit infiniment , & depuis deux jours seulement , il avoit pris la résolution d'y passer au moins toute la belle saison : alors son premier désir avoit été de connoître ses aimables voisines , de leur présenter ses hommages , & de solliciter la permission de les renouveler quelquefois. Tout cela fut dit en regardant souvent Caroline , qui , les yeux attachés sur son métier , travailloit ou gâtoit son ouvrage , & gardoit le plus profond silence. Mais , grâce à la bonne chanoinesse , la conversation ne tarissoit pas. Ce fut d'abord des détails sur sa propre maladie ; ensuite des lamentations sur celle du commandeur , & sur sa mort , qu'elle avoit ignorée : „ Tenez , hier au soir encore , je le nommois à Caroline , qui s'informoit de mes voisins. ” Ici le baron ne put s'empêcher de sourire à demi , & Caroline fut prête à s'évanouir de dépit & de honte ; puis vinrent des félicitations sur l'héritage , qui devoit être con-

fidérable, & puis les questions sur le degré de parenté qu'il y avoit entr'eux. „ Attendez, je dois savoir cela à merveille : vous êtes Lindorf, n'est-ce pas " ? Eh, oui, sans doute, c'est du côté de madame votre mère. N'étoit-ce pas une baronne de Risberg, propre sœur du défunt, je crois; je ne connois que cela : c'est-à-dire, pas elle précisément, mais une de mesdames vos tantes a été élevée dans le même chapitre que moi : elle me contoit le mariage de sa sœur avec M. votre père. Oui, le baron de Lindorf, je m'en souviens comme d'hier; c'étoit une inclination mutuelle : il n'y avoit rien de si touchant. Je lui faisois mes confidences aussi... Il me semble qu'il n'y a que quatre jours, & voilà déjà un grand garçon... L'aîné de la famille, je suppose?... est-elle nombreuse? avez-vous encore M. votre père, madame votre mère? Ils s'adorent toujours, sans doute?... Il n'y a que cela pour être heureux... Et votre tante, cette chère amie, dont je vous parlois tout à l'heure, est-elle morte, est-elle mariée? Depuis bien des années, j'ai perdu tout cela de vue. Toutes ces questions se succé-

doient si rapidement , que le baron , surpris de cette volubilité , pouvoit à peine placer de temps en temps un oui , un non. J'étois fils unique ; j'ai eu le malheur de les perdre , &c. " Mais ses yeux toujours fixés sur Caroline , lui auroient dit bien des choses , si elle avoit voulu les entendre. Elle n'avoit pas encore levé les siens , ni prononcé un seul mot , lorsque la chanoinesse , voulant lui faire honneur de l'idée de son pavillon , lui dit d'y mener M. le comte , & ne prévoyant pas la moindre difficulté , commença , sans attendre la réponse , à lui raconter à quelle occasion il avoit été élevé ; & l'autel , & le buste , & l'inscription , & les peintures , & la surprise , & tout ce qu'il savoit aussi bien qu'elle , mais qu'il eut tout l'air d'apprendre. C'en étoit trop , beaucoup trop pour Caroline ; elle ne pouvoit plus soutenir un état aussi pénible ; & quand son amie , surprise de son peu d'empressement à se rendre au pavillon , lui en réitéra l'ordre , elle put à peine articuler , qu'une migraine affreuse , inouïe , l'empêcheroit de faire un seul pas ; & vraiment elle étoit si changée , sa voix même étoit si altérée , que la ba-

ronne n'eut pas de peine à la croire , & s'en inquiéta beaucoup. „ Bon Dieu ! qu'est-ce donc que cela , lui dit-elle , en lui touchant le front ? déjà hier au soir , vous m'avez frappée , lorsque vous êtes rentrée : vous aviez l'air rêveur , occupé ; vous m'avez quittée plutôt qu'à l'ordinaire , & les jours précédens vous avez été d'une tristesse & d'une agitation singulière ; vous aviez de la fièvre assurément : c'est ce pavillon qui vous tue. ”

— M. le baron , c'est une rage que ce pavillon , & surtout depuis quelques jours ; & d'abord après la pluie , le soleil & l'humidité : voilà ce que c'est. D'après tout ce qu'on lui disoit , M. le baron pouvoit , sans fatuité , se flatter d'y avoir aussi quelque petite part ; mais , souffrant véritablement pour Caroline , & voulant la tirer de peine , il abrégea sa visite , & prit congé de ces dames ; espérant , dit-il , que la migraine n'auroit pas de suite. Caroline ne répondit que par un salut , & la baronne , répéta à M. de Lindorf , qu'elle le prioit de profiter beaucoup du voisinage , & de venir souvent partager leur solitude.... Il n'y a qu'un pas d'ici chez vous. Ce pauvre commandeur

étoit goutteux les trois quarts de l'année, & ne sortoit point de chez lui : pour vous, monsieur, vous êtes jeune, ingambe, & ce ne sera qu'une promenade; mademoiselle de Lichtfield n'aura pas toujours la migraine, vous verrez un autre jour son pavillon. Elle dit qu'il rend à merveille pour la musique. Vous êtes musicien, sans doute, & vous en ferez ensemble. Ce dernier trait manquoit à Caroline pour augmenter son embarras; rien ne lui fut épargné. Enfin, le baron partit, & la chanoinesse se tut; mais, Caroline ne fut pas beaucoup plus soulagée : Penchée sur son fauteuil, la tête cachée dans ses deux mains, elle retenoit avec peine les larmes & les sanglots qui l'oppressoient. Son amie, attribuant tout à la violente migraine dont elle s'étoit plainte, l'engagea à se retirer, & Caroline profita bien vite de la permission. Son chagrin la suivit dans son appartement, mais du moins elle put s'abandonner à toute sa douleur, & répéter mille fois : grand Dieu! que doit-il penser de moi? La chanoinesse, seule aussi de son côté, avoit des idées moins tristes : le beau, l'aimable Lindorf,

avoit tout à fait gagné son cœur. C'étoit
 précisément l'époux qu'il falloit à sa chère
 Caroline : Quel bonheur de pouvoir la fixer
 auprès d'elle , au moins une partie de l'an-
 née , & , par un établissement aussi brillant
 à tous égards , il réunissoit tout , jeunesse ,
 figure , esprit , naissance , fortune ; car ,
 sans parler de la sienne propre , dont il
 jouissoit déjà , puisqu'il étoit fils unique ,
 & qu'il avoit perdu ses parens ; l'héritage
 de l'avare commandeur devoit être im-
 mense. Déjà très-avancé au service , il pa-
 roît fait pour prétendre & parvenir à tout :
Malgré tant d'avantages , la fortune de Ca-
 roline jointe à tout son bien , qu'elle lui
 destinoit , & Caroline elle-même , n'étoient
 pas à dédaigner ; enfin ils paroissoient se
 convenir à merveille ; elle protesta qu'elle
 seroit *baronne de Lindorf* , ou qu'elle y per-
 droit ses peines ; elle fixa même l'époque de
 son mariage à l'automne suivante , & à la
 visite promise par le chambellan. Jusqu'alors ,
 elle résolut de cacher avec soin , même à
 Caroline , son idée & ses projets. Sans
 doute , il lui seroit bien difficile de ca-
 cher quelque chose ; mais sa passion pour

tout ce qui tenoit du romanesque , l'empor-
 toit encore sur son indiscretion naturelle.
 Elle se fit un singulier plaisir de laisser agir
 la sympathie , d'en suivre pas à pas les progrès
 dans le cœur de ces jeunes gens , de voir
 chaque jour leur passion s'augmenter par
 la crainte & l'espérance , & de couronner en-
 fin tous leurs vœux , au moment où ils s'y
 attendoient le moins : ce plaisir délicieux
 pour elle , elle ne pouvoit se l'assurer qu'en
 gardant le plus profond secret : l'union pro-
 jectée avec le comte de Walstein , ne l'inquié-
 toit guère ; il étoit impossible qu'elle ne fît pas
 entendre raison au chambellan ; il devoit fa-
 voir par lui-même , ce que c'est qu'une passion
 mutuelle : je n'aurai qu'à lui rappeler ce
 que nous avons éprouvé l'un pour l'autre ,
 & il cédera ; d'autant plus que mon héri-
 tage sera à cette condition ; d'ailleurs il
 verra ce charmant Lindorf , & pourra - t-il
 balancer entre lui & un monstre. Laissons
 agir la sympathie , l'amour , la tendresse pa-
 ternelle , & le bonheur de ma chère Caro-
 line est assuré pour la vie. Pendant que la
 bonne chanoinesse arrangeoit son petit ro-
 man , & jouissoit à l'avance des tendres
 scènes

scènes dont elle seroit le témoin , & du plaisir de faire deux heureux , Caroline continuoit à se désespérer de l'idée que M. de Lindorf devoit avoir prise d'elle , la plus mauvaise opinion possible : elle repassoit dans son esprit tout ce que la baronne lui avoit dit très-innocemment , & n'y voyoit que de nouveaux sujets de honte & de confusion Oh , je veux partir d'ici , disoit-elle , ne plus le revoir de ma vie ; mais , cette fuite si soudaine étoit presque un aveu de plus ; & le laisser avec l'idée , la cruelle idée , que je suis fautive , dissimulée , intrigante : ah ! c'est impossible. Alors elle cherchoit , elle imaginait tous les moyens de se justifier dans son esprit , & n'en trouvoit point qui ne la compromît mille fois davantage ; toute la nuit se passa dans cet embarras & dans ce trouble ; pour la première fois de sa vie , le sommeil n'approcha pas de ses paupières : Qu'elle lui parut longue & cruelle , cette nuit ! & combien son agitation augmenta le lendemain matin , lorsqu'on lui remit un paquet à son adresse , que le coureur de M. Lindorf venoit d'apporter , & dont il attendoit la réponse. Caroline indignée , faillit à le

renvoyer à l'instant : Eh, quoi, dit-elle, il ose déjà m'écrire? N'est-ce pas me dire à quel point il me méprise? Ah! l'opinion affreuse que je lui donnai hier de moi, peut seule autoriser cette hardiesse; mais ne doit-elle pas l'excuser aussi, & ne suis-je pas la seule coupable? Avant cette malheureuse visite, comme il étoit honnête, respectueux. Ah! c'est moi seule qui me suis perdue. Mais qu'est-ce qu'elle fera de ce paquet? l'ouvrir, c'est impossible, le renvoyer, c'est bien dur? & d'ailleurs ce n'est pas le moyen de savoir ce qu'il pense. Elle le tenoit, le retournoit en tout sens, & le regardoit, comme si ses yeux avoient pu percer au travers de l'enveloppe : Enfin, frappée tout à coup comme d'un trait de lumière, elle prend le parti de courir à l'appartement de la bonne maman, d'ouvrir ses rideaux, de se précipiter à genoux à côté de son lit, & là, de lui faire, en fondant en larmes, un aveu complet de tout ce qui s'étoit passé entre elle & M. de Lindorf; rien ne fut oublié, & le second-dessus, & le cheval emporté, & le mouchoir tombé, & la promenade au jardin;

elle avoua tout, jusqu'aux motifs secrets de son silence, dont elle avoit été si cruellement punie : jugez de tout ce que j'ai souffert pendant sa visite, disoit-elle. Grand Dieu ! j'ai cru d'en mourir, & lui, qui ne disoit rien non plus, comme si nous avions été d'accord ; & vous, maman, qui, sans le savoir, me perciez le cœur à chaque instant. Ah ! pourrez-vous me pardonner ? Accablez-moi de vos reproches, je les mérite tous ; ils seront moins vifs que ceux que je me fais à moi-même. Hélas ! la bonne chanoinesse, toute émue, toute attendrie de ses pleurs & de son récit, ne songeoit pas à lui faire aucun reproche : Elle s'étoit occupée toute la nuit de son projet de mariage, qui l'enchantoit toujours plus. La seule crainte étoit, que M. de Lindorf, depuis long-temps au service, & très-répondant, sans doute, dans le grand monde, n'eût déjà d'autres engagements ; mais la petite histoire de Caroline, & la manière dont ils avoient fait connoissance, la rassurèrent parfaitement : Elle crut y voir une tournure romanesque, une sympathie secrète, qui lui donna les plus grandes espérances

pour la réussite de ses projets : Elle releva donc Caroline, en l'embrassant tendrement, & en lui disant, qu'elle n'avoit rien entendu d'aussi intéressant que tout ce qu'elle venoit de lui raconter. Seulement, si j'avois su cela.... Il est vrai que je n'aurois pas dit bien des choses : les hommes sont déjà si avantageux, si portés à croire qu'on les distingue.... Au reste, celui-ci me paroît bien différent des autres ; il a l'air si modeste, si honnête. — Ah ! maman, dit Caroline, en secouant la tête, je crois qu'ils se ressemblent tous : celui-ci n'ose-t-il pas déjà m'écrire ce matin. — T'écrire, mon enfant ; montre-moi donc vite comment & de quel style. — Hélas ! je l'ignore, dit Caroline en sortant le paquet de sa poche, voilà la lettre, je ne l'ai pas ouverte : Tenez, maman, vous en ferez tout ce que vous voudrez ; & ce qu'elle voulut, ce fut de rompre le cachet avec un empressement plus vif que celui de Caroline, dont la crainte diminuoit beaucoup la curiosité. On trouva d'abord, à l'ouverture du paquet, une carte simple & honnête, par laquelle " M. le baron de Lindorf

„présentoit ses honneurs à ses voisines; se
 „faisoit informer de leurs fantés & de la
 „migraine de mademoiselle de Lichtfield,,
 Ce n'étoit là que le prétexte , & cette
 carte ne méritoit assurément pas le grand
 cachet qu'on avoit rompu : On passa donc
 bien vite à un papier plié en quatre , qui
 se trouvoit sous la carte ; Caroline l'ouvrit
 en tremblant , le parcourut légèrement des
 yeux , & lut à haute voix ce qui suit.

Du château de Risberg, 9 Juin 17.

“ Je vais , mademoiselle , mettre le comble à mes torts & à votre colère , en osant vous écrire , je le fais ; je vois déjà votre indignation , j'en sens déjà tout le poids , & cependant je persiste dans ma témérité. Si vous daignez seulement parcourir cette lettre , surmonter le premier mouvement qui vous portera , sans doute , à la déchirer , à la renvoyer sans la lire , vous comprendrez peut-être mes motifs , & vous conviendrez du moins que je ne pouvois m'adresser qu'à vous seule.”

„ Vous ne connoissez pas tous mes

torts : Non , mademoiselle , vous ne les connoissiez pas , & cependant vous me traitez avec autant de sévérité que si vous saviez combien je suis coupable. Je vais donc vous l'avouer , puisque je ne gagne rien à votre ignorance. Ma franchise m'obtiendra , peut-être , un généreux pardon."

„ Je passai , hier , quatre fois dans la matinée , à différentes heures , sous votre pavillon , avec l'espoir de vous y trouver & de vous demander la permission de me présenter chez vous ; il fut toujours trompé , cet espoir , vous ne parûtes point dans ce pavillon chéri , que vous habitiez sans cesse auparavant ; & moi , loin d'imaginer la vérité , loin de vous accuser de cette absence , j'osai la rejeter entièrement sur madame de Rindaw ; instruite de ma témérité , ne connoissant point celui qui s'étoit introduit dans votre asyle , sans doute elle exigeoit de vous d'y renoncer. Insensé... J'osai même croire que vous obéissiez peut-être à regret. J'étois certain , en me nommant , de la rassurer , de faire lever cette défense cruelle , & je ne balançai plus à me présenter l'après-midi chez elle. Oh ,

mademoiselle ! combien vous avez puni ma folle présomption. Votre accueil , si différent du sien , me prouva bientôt combien je m'étois abusé , & que c'étoit votre volonté seule qui vous éloignoit du malheureux inconnu. Vous n'avez pas voulu me laisser à cet égard la moindre illusion , le moindre doute ; je vis , au premier instant , que cette madame de Rindaw , que j'avois jugée si sévère , ignoroit mon existence , & que la jeune & charmante Caroline , que je croyois soumise aux ordres , aux conseils d'une amie trop sévère , n'avoit eu besoin que de ceux qu'elle reçoit d'une prudence bien rare à son âge : Trop heureux encore , si cette prudence n'avoit pour objet que l'inconnu , mais je me suis nommé , & je n'ai pas obtenu un regard. Votre silence obstiné , votre refus de me conduire au pavillon , ne m'ont que trop confirmé que c'est moi personnellement qui me suis attiré votre colère. Ah ! quels que soient mes torts , je n'aurai pas celui de me présenter encore à Rindaw sans votre aveu ; mais , j'ose le demander , cet aveu , que je saurai mériter. Vous avez été le témoin de la

manière obligeante dont madame de Rindaw m'a reçu. " Regardez ma maison comme la vôtre , me dit-elle en la quittant." Oh, mademoiselle, que pouvois-je lui répondre, & que dois-je faire? Parlez, décidez absolument de ma conduite & de mon sort: Dois-je me refuser aux civilités de madame de Rindaw, & me soumettre à l'arrêt tacite que vous avez prononcé contre moi? Dois-je vous supplier de le révoquer? J'attendrai vos ordres, &, je vous le jure, ils me seront sacrés. Mais ferez-vous inexorable? & celui que votre respectable amie daigne honorer de sa protection, n'obtiendra-t-il pas, à ce titre, un pardon, devenu nécessaire au bonheur de sa vie?"

Caroline, en lisant cette lettre, éprouvoit un mélange de sentimens confus, opposés les uns aux autres, & presque indéfinissables. D'abord, la plus grande surprise de se trouver, sans s'en être doutée, une prudence aussi consommée. Ensuite, cette espèce de honte d'un cœur honnête & vrai, qui reçoit une louange peu méritée; puis la joie la plus pure de se voir encore esti-

mée & respectée, troublée cependant par le chagrin de ce pauvre baron, & l'embarras de le faire cesser, sans démentir l'opinion qu'il avoit d'elle : tout cela se peignoit alternativement sur sa physionomie ; cependant le plaisir dominoit, il lui sembloit qu'on avoit déchargé son cœur d'un poids énorme ; lorsqu'elle eut fini, elle auroit voulu presser le consolant écrit contre ses lèvres, mais elle le posa sur le lit de sa maman, & saisissant une de ses mains, elle la couvroit de baisers & de larmes ; la baronne reprit la lettre, la parcourut encore, elle en étoit toute enchantée. “ Eh bien, quand je vous disois que ce jeune homme ne ressembloit point aux autres, avois-je tort ? J'ai vu cela tout de suite ; quelle tournure délicate il a donnée à votre silence, & votre embarras, qu'il prend pour de la colère : est-ce qu'il y a rien de plus modeste & de plus honnête ? un de vos fats de la cour auroit bien su interpréter votre conduite à son avantage ; mais ce Lindorf... En vérité, il est charmant, il faut le rassurer : prenez une écritoire, mon enfant ; mettez-vous là, & écrivez. — Moi, ma-

man , dit Caroline en rougissant , je croyois que ce seroit vous. — Vous savez bien que j'ai beaucoup de peine à écrire (elle avoit en effet mal aux yeux depuis sa maladie , & sa vue s'affoiblissoit tous les jours) ; mais c'est égal , vous écrirez en mon nom , & je vous dicterai. Caroline obéit , mais l'encre étoit épaissie , la plume alloit mal , le papier ne valoit rien ; enfin , tout étant prêt avec assez de peine , & la chanoinesse ayant rêvé un moment , elle lui dicta.

Monsieur le Baron ,

„ Votre lettre est venue fort à propos ,
 „ pour consoler Caroline ; elle avoit été
 „ toute la nuit dans le plus violent défes-
 „ poir. ” — En vérité , maman , dit Caroli-
 ne , en s'arrêtant , je ne mettrai point cela ;
 c'est contredire absolument ce qu'il pense
 de moi. La baronne en convint après
 avoir un peu contesté. Ce commencement
 fut déchiré : on prit un autre papier , elle
 rêva encore , & dicta.

Monsieur le Baron,

„ Mademoiselle de Lichtfield est dans la
 „ joie la plus vive de voir que. . . — Eh,
 „ maman, dit Caroline, en jetant sa plume,
 „ je vous en conjure, ne parlez ni de mon
 „ désespoir, ni de ma joie. Pour cette fois,
 „ la chanoinesse se fâcha sérieusement, lui
 „ dit qu'elle ne se mêleroit plus de sa réponse,
 „ & qu'elle n'avoit qu'à la faire elle-même.
 „ Caroline commençoit à croire en effet
 „ qu'elle n'en iroit que mieux; &, après
 „ avoir un peu rêvé à son tour, & déchiré
 „ encore trois ou quatre commencemens, elle
 „ eut le bon esprit de penser que la tournure
 „ la plus simple est toujours la meilleure;
 „ elle écrivit.

„ Nous vous remercions, monsieur, de
 „ l'intérêt que vous prenez à la santé de
 „ vos voisines; ma migraine est entièrement
 „ dissipée; madame la baronne a toujours
 „ mal aux yeux, ce qui la prive du
 „ plaisir de répondre à votre lettre, que
 „ je viens de lui communiquer. Elle me
 „ charge de le faire pour elle, & de vous

E vj

„prier, monsieur, de sa part & de la
 „mienne, de venir ce soir à Rindaw.
 „M. le baron de Lindorf, doit être bien
 „sûr, dès qu'il est connu, de la manière
 „dont il fera reçu.

C. D. L.

La chanoinesse trouva le style de ce billet bien commun & bien trivial ; il y avoit , selon elle , mille autres choses à dire ; mais Caroline tint bon , n'y voulut rien changer , appaisa son amie par quelques caresses , & renvoya le coureur chargé de sa réponse. On assure que la lettre de Lindorf fut relue plus d'une fois dans la journée , & que lorsqu'il arriva le soir , on auroit pu la lui réciter sans manquer un mot ; ce qu'il y a de sûr , au moins , c'est que cette lecture répétée , acheva de dissiper jusqu'à la moindre trace de son chagrin de la veille ; à force de lire qu'elle étoit d'une prudence rare , elle finit par le croire elle-même , tout en s'avouant qu'elle n'avoit jamais pensé au bon effet que produiroit son absence du pavillon , & le mystère qu'elle avoit fait à son amie. Il est certain , du moins , que c'étoit

elle qui avoit eu l'idée de n'y point aller & de se taire : ainsi , relevée à ses propres yeux , n'ayant plus à rougir , ni avec sa maman , ni avec elle-même , ni avec cet aimable Lindorf , elle l'attendit avec impatience & le vit arriver avec joie , mais non pas sans émotion ; lui-même étoit déconcerté , un doux sourire le rassura bientôt , ils furent tous les deux à leur aise , & la baronne leur fut d'un grand secours ; elle plaisanta joliment sur l'inconnu , sur le mystère , sur la lettre , & sauva à Caroline une explication qu'elle ne demandoit pas mieux que d'éviter. Le pénétrant Lindorf s'en aperçut sans doute , ils allèrent au pavillon , & il ne dit pas un seul mot qui eût rapport à ce qui s'étoit passé , seulement il la pria de lui chanter la romance de la jeune Hortense ; elle y consentit , ce fut lui qui l'accompagna sur le clavecin ; il savoit très-bien la musique , cependant il manqua la mesure au refrain , & Caroline embrouilla les paroles ; malgré cela cette romance lui plut tellement qu'il la demanda , elle lui fut accordée , & tout de suite ployée en rouleau ; il osa baiser la main qui la lui présentait , &

dire à demi-voix : Comme vous êtes bonne aujourd'hui , & quelle différence de mon sort à celui d'hier : l'ingénue Caroline fut sur le point de lui dire , qu'elle se trouvoit aussi beaucoup plus heureuse , mais elle se retint ; ils rentrèrent auprès de la chanoinesse ; bientôt après , M. de Lindorf les quitta avec la promesse de revenir le lendemain. Ce lendemain & tous ceux qui le suivirent se ressemblèrent exactement , & voici l'histoire de leur vie. Caroline reprit le matin l'habitude de son pavillon , & Lindorf celle de ses promenades ; ce cheval si fougueux étoit devenu si sage , qu'il s'arrêtoit quelquefois une demi-heure entière sous cette croisée , qu'il apprit enfin à connoître , & devant laquelle il ne passa plus sans s'arrêter ; tous les après-dîners , le baron arrivoit de très-bonne-heure à Rindaw , où souvent il étoit retenu à souper , & toutes les soirées , lorsqu'il étoit parti , la chanoinesse toujours plus enchantée de lui , en parloit avec enthousiasme ; Caroline approuvoit modestement ; toutes les deux se séparoient , en disant qu'il étoit le plus aimable des hommes. Caroline s'endormoit en le répétant sans des-

sein, & sa bonne maman, en se confirmant dans ses projets d'une union que tout sembloit favoriser, ... & Lindorf. ... Lindorf aimoit avec une passion qu'il ne cherchoit plus à combattre, & que chaque jour augmentoit ; né avec la sensibilité la plus active, & les passions les plus vives, il n'étoit pas parvenu jusqu'à vingt-cinq ans sans connoître l'amour, ou sans croire le connoître, mais quelle différence de l'ardeur tumultueuse qu'il avoit éprouvée à ce sentiment tendre & profond, dont il étoit pénétré pour Caroline : Heureux de la voir, de l'entendre, de vivre avec elle, dans cette douce familiarité, que le séjour de la campagne autorise, il ne désiroit pas pour le moment d'autre bonheur : Si quelquefois, dans leur tête à tête, que la promenade, la musique & les infirmités de la baronne rendoient assez fréquens, il avoit été sur le point de se trahir & de risquer l'aveu de ses sentimens, une sorte de timidité & de respect, suite ordinaire du véritable amour, l'avoit toujours retenu ; Caroline se confioit à lui avec tant d'innocence & de sécurité ; il voyoit si bien qu'elle ne lisoit ni dans son cœur,

ni dans le sien propre, qu'il auroit regardé comme un crime de troubler cette heureuse ignorance, avant l'instant où lui-même feroit libre de décider de son fort : d'ailleurs, à quoi lui auroit servi cet aveu ? A savoir qu'il étoit aimé autant qu'il aimoit ; il n'en doutoit pas un instant, & quand les hommes n'auroient pas là-dessus le tact tout aussi sûr que les femmes, Caroline étoit trop franche, elle connoissoit trop peu l'art de dissimuler, pour savoir cacher ses sentimens, elle seule ne s'en doutoit pas encore ; ils étoient voilés dans son cœur sous le nom de l'amitié ; elle croyoit aimer Lindorf comme on aimeroit un frère ; s'applaudissoit de trouver chaque jour de nouvelles raisons de l'aimer davantage, & n'imaginoit pas qu'un attachement aussi pur pût porter la moindre atteinte à des liens qu'elle respectoit, mais qu'elle éloignoit toujours plus de sa pensée : Eh, dans quel moment auroit-elle pu s'en occuper, tant que Lindorf étoit là, & il y étoit beaucoup, on ne pensoit qu'à lui seul au monde ; dès qu'il n'y étoit plus, on ne pensoit encore qu'au plaisir de l'avoir vu & à l'impatience de le revoir ;

aucun autre objet ne se présentoit à son esprit ; absent ou présent , il étoit toujours avec elle ; & Lindorf , & son amie , étoient alors pour Caroline les seuls êtres de l'univers. Cette imprudente amie ajoutoit encore , par son enthousiasme , au charme dont Caroline étoit environnée ; accoutumée , dès son enfance , à ne penser que d'après elle , à ne voir que par ses yeux , cela seul auroit suffi , peut-être , pour attacher Caroline à l'objet de la prédilection de la baronne , & cette prédilection augmentoit chaque jour. Plusieurs fois , lorsqu'ils se trouvèrent seuls , son secret lui échappa à demi , elle lui fit entendre , même en termes assez clairs , qu'il ne tiendrait qu'à lui d'obtenir Caroline , & qu'elle le regardoit déjà comme un fils ; ainsi , l'heureux Lindorf , chéri d'une de ces femmes , adoré de l'autre , jouissant peut-être plus délicieusement que s'il eût été amant déclaré , se croyant sûr de son fait dès qu'il parleroit , attendoit sans trop d'impatience le moment , où , dégagé des liens qui l'avoient retenu jusqu'alors , il seroit libre d'avouer ses sentimens à Caroline , & de lui offrir son cœur & sa main ; il travailloit ce-

pendant à l'accélérer, ce moment, & depuis quelque temps, un peu plus d'agitation, quelques instans de tristesse, déceloient son inquiétude & ses craintes.

Un soir, en quittant Rindaw, il avertit ces dames, qu'il craignoit de ne pas les revoir le lendemain; il vouloit aller lui-même à la ville prochaine, chercher des lettres importantes, qu'il attendoit avec impatience. ... Mais, ajouta-il, d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, on voudra bien me permettre de venir, après-demain matin, me dédommager de cette journée perdue. La chanoinesse l'invita pour le déjeuner, Caroline l'accompagna jusqu'au jardin, & ils se séparèrent avec l'impatience d'être au surlendemain. Cette journée du lendemain, la première depuis plus de deux mois, qu'on avoit passée sans voir Lindorf, leur parut longue à toutes les deux. La bonne chanoinesse l'aimoit au point, que, sans son amitié pour Caroline, qui dominoit cependant toujours, il n'auroit, je pense, tenu qu'à lui de remplacer entièrement le chambellan dans son cœur, elle assuroit du moins qu'il le lui rappeloit à chaque

instant, tel qu'il étoit dans le temps de leurs amours. — Mon père a donc bien changé, disoit Caroline. — Hélas, oui ! mon enfant, tel que tu le vois, il étoit charmant, & il aimoit à l'idolâtrie... Si ta mère n'avoit pas été aussi riche... Mais ce cher chambellan étoit un peu trop ambitieux. — Ah ! pensa Caroline avec douleur, il n'a donc pas changé, & sa pauvre fille aussi est la victime de cette cruelle ambition à laquelle il a toujours sacrifié. Cette conversation, ce triste retour sur elle-même, l'amènèrent tout naturellement à penser au comte & à son union avec lui : l'absence de Lindorf, la certitude de ne pas le voir de toute la journée, avoient disposé, dès le matin, son ame à l'abattement & à la langueur ; elle fut promener le soir son ennui & sa mélancolie dans les jardins, où ses sombres idées la suivirent & l'accompagnèrent ; celle du comte surtout la tourmentoit ; malgré tous ses efforts pour l'éloigner & s'occuper d'autre chose, elle y revenoit toujours. Quelques feuilles des arbres déjà jaunes & tombées, lui rappelèrent que l'automne approchoit,

& son cœur se ferra douloureusement, un poids énorme sembloit l'accabler. Quoi ! le voilà déjà passé, cet été, le plus beau, le plus heureux de ma vie ? Il s'est écoulé comme un instant, & il ne reviendra plus ; non, il n'y aura plus de bonheur pour Caroline : voilà déjà l'automne, & si mon père alloit revenir & m'arracher de ces lieux chéris, me séparer de ma bonne maman, & si ce comte vouloit.... Et toi, cher Lindorf, mon frère, mon ami, mon unique ami, il faudroit donc ne plus te revoir.... Ah ! pauvre Caroline, pourquoi l'as-tu connu, puisqu'il falloit t'en séparer ? — C'étoit la première fois qu'elle faisoit cette réflexion, elle lui parut bien cruelle, & l'affecta au point, qu'insensiblement elle absorba toutes les autres. Tout en rêvant profondément à cette séparation, qu'elle redoutoit si fort, elle se trouva devant la petite porte à côté du pavillon ; elle étoit ouverte, & Caroline fut tentée de profiter de ce jour de solitude, pour aller se promener dans un bois, qu'elle voyoit en face de l'autre côté du chemin ; depuis long-temps elle en avoit

l'envie , mais il ne convenoit pas de s'éloigner trop du château avec le baron , elle étoit seule ce jour-là ; il n'y avoit rien à dire ; c'étoit le vrai moment de satisfaire sa fantaisie , & d'aller rêver dans un bois ; elle y parvint bientôt , & , en y entrant , elle se sentit véritablement émue du spectacle qui s'offroit à ses yeux étonnés ; la soirée étoit superbe , les derniers rayons du soleil couchant étincelans d'or & de pourpre , coloroient l'horison & répandoient des flots de lumière , qui perçoient à travers l'épais feuillage , des chênes antiques , élancés jusqu'aux nues : Les oiseaux faisoient entendre de tous côtés leurs chants du soir , & la cigale son petit gazouillement doux & monotone. Oh , si jamais un être vraiment sensible n'est entré dans un bois avec indifférence , quelle impression dut-il produire sur un jeune cœur exalté par un sentiment vif & tendre ? Caroline d'ailleurs , n'étoit presque point sortie de l'enceinte du château ; accoutumée aux petits arbres de ses petits bosquets , elle se voyoit seule pour la première fois de sa vie , sous ces dômes sombres & majestueux élevés par la na-

ture, & sa disposition actuelle à la mélancolie ajoutoit encore à l'émotion qu'elle éprouvoit. Elle prit au hasard la première route qui s'offroit à elle, & qui paroissoit traverser le bois dans sa longueur, elle la suivit long-temps sans s'en appercevoir : enfin quelque bruit la tirant tout à coup de la profonde rêverie où elle étoit plongée, elle lève les yeux & se voit avec surprise en face & presque dans l'avenue d'un grand & beau château. Elle n'eut pas le temps de faire beaucoup de réflexions sur ceux à qui il pouvoit appartenir..... Lindorf lui-même paroît dans cette avenue, il a déjà vu Caroline ; il a déjà franchi d'un saut, le petit mur qui les séparoit, il est déjà près d'elle, & lui témoigne, plus par ses regards, que par ses paroles, & son étonnement, & sa joie de la trouver presque dans sa demeure. Caroline confuse, interdite, rougissoit jusqu'au blanc des yeux, n'osoit les lever sur Lindorf, & disoit en balbutiant, qu'elle s'étoit égarée, qu'elle ignoroit absolument.... qu'elle croyoit Risberg d'un tout autre côté. Lindorf eut tout à fait l'air de la croire, & loin de la pres-

ser de s'arrêter plus long-temps; loin de lui offrir de se reposer dans ses jardins, il eut la délicatesse de lui dire, qu'il alloit tout de suite la reconduire à Rindaw, & que, pour varier sa promenade, ils prendroient un autre chemin encore plus agréable. Sans doute qu'il entendoit, par ce mot, le chemin le plus long. Celui-ci l'étoit au double, Caroline ne put s'empêcher de le remarquer, en s'appuyant sur un bras qu'elle avoit d'abord refusé, & que la fatigue l'obligea de prendre. „ Ce chemin, dit-elle, est bien plus long que celui du bois. ” — Il est vrai, c'est un détour; pardon, j'ai voulu vous faire faire une fois ce que je fais tous les jours. — Comment? — Oui, quand je vais à Rindaw, je passe toujours par le chemin du bois, & quand je reviens chez moi, je prends toujours celui-ci. Caroline rougit & ne répondit rien; soit que ce fût une suite de ses réflexions de la journée, ou de l'embarras qu'elle avoit éprouvé en se trouvant chez lui, la présence de Lindorf n'avoit point eu cette fois son effet accoutumé; loin de dissiper sa tristesse, elle l'avoit augmentée, des larmes rouloient

dans ses yeux, elle sentoit que si elle eût dit un seul mot, elles auroient inondé ses joues. Lindorf, au contraire, avoit d'abord paru plus content qu'à l'ordinaire, la joie la plus pure étoit répandue sur sa physionomie, elle animoit tous ses traits, toutes ses expressions; il lui parloit avec feu de la beauté de la campagne, du délice d'y vivre auprès de l'objet qui nous intéresse, &c. Elle répondoit à peine par quelques monosyllabes, & son cœur étoit toujours plus oppressé; son abattement frappa Lindorf, il se tut & l'observoit avec des regards où se peignoient alternativement le doute, la crainte, la tendresse & l'espérance. Il sembloit avoir à dire quelque chose qu'il n'osoit prononcer. La lune s'étoit levée, sa douce lumière éclairoit leur marche silencieuse, & ajoutoit encore à leur émotion mutuelle. Enfin, Caroline ayant pris sur elle de prononcer quelques mots, lui demanda s'il avoit reçu les lettres qu'il attendoit avec tant d'impatience? — Ces lettres, répondit Lindorf avec un ton passionné... Qui, je les ai reçues... Oh! Caroline, vous ne savez pas, vous n'imagi-
nez

nez pas à quel point elles pouvoient influer sur mon bonheur.... Demain matin , j'irai , je vous les communiquerai , chère Caroline , tendre amie de mon cœur ; vous lirez enfin dans ce cœur qui brûle de s'ouvrir entièrement à vous ... Vous saurez tout ce que je pense , tout ce que je sens ; & cet entretien que je vous demande , décidera du sort de toute ma vie. Ces mots , & plus encore le ton dont ils étoient prononcés , effrayèrent Caroline , & sans doute achevèrent de déchirer le voile , qui déjà commençoit à s'entr'ouvrir : sans avoir la force de répondre un seul mot , elle eut celle de dégager son bras , qu'il pressoit avec ardeur , & se trouvant précisément alors devant la petite porte de son bosquet , elle y entra avec précipitation , en lui disant , d'une voix étouffée : Adieu , Lindorf , à demain , & moi aussi , je vous parlerai , je vous apprendrai.... Vous saurez.... Alors elle n'y put tenir plus long-temps , sa tête se pencha sur son sein , ses larmes trop long-temps retenues , coulèrent en abondance , un tremblement universel la força de s'asseoir sur un banc qui se trouvoit derrière elle & Lindorf....

Lindorf l'a suivie; il est à ses pieds, il presse avec transport ses deux mains, qu'il couvre de baisers, & qu'elle ne songe point à retirer; il ose même la serrer dans ses bras, & la tête de Caroline se penche sur son épaule. Oh, ma bien-aimée, lui disoit-il, laisse-moi les essuyer, ces précieuses larmes, qui sont le gage de mon bonheur.... Fille adorée, calme-toi, rassure-toi, c'est ton ami, ton amant, & bientôt ton époux, qui t'en conjure. Ce mot terrible rappela Caroline à elle-même & à ses devoirs; elle se leva avec effroi, le repoussa loin d'elle, voulut parler, ne put articuler un seul mot; & frémissant du danger qu'elle avoit couru, elle sentit que, dans ce moment, la fuite étoit le seul parti qu'elle eût à prendre. Se dégageant donc avec effort des bras de Lindorf, qui vouloit la retenir, elle s'échappa, & courut se renfermer dans son appartement; elle se jeta sur le premier siège qu'elle trouva, & fut assez mal pendant quelques instans, pour perdre toutes ses idées. Cet état ne dura pas long-temps, & ceux qui le suivirent furent bien plus affreux. Heureusement pour elle,

son amie s'étoit mise au lit avant le souper, ce qui lui arrivoit quelquefois, & dormoit profondément. Elle fut donc dispensée de paroître ; &, pour être plus libre encore de se livrer à la douleur, sans témoins, elle prit le parti de se coucher aussi & de renvoyer sa femme-de-chambre. Dès qu'elle put réfléchir, non pas de sang-froid, mais avec un peu plus de calme, à sa situation actuelle, elle sentit qu'il falloit au plutôt instruire Lindorf qu'elle n'étoit plus libre, & se condamner à ne plus le revoir. L'arrêt étoit bien dur, la vertu le prononça, mais le cœur en gémit ; il n'étoit plus possible à Caroline de se faire la moindre illusion sur la nature de ses sentimens. C'étoit l'amour dans toute sa force, & d'autant plus violent, qu'il se faisoit connoître par les traits les plus aigus de la douleur. Si son désespoir en augmenta, elle n'en fut que plus confirmée dans la résolution qu'elle venoit de prendre ; le danger étoit trop pressant pour balancer un instant. . . . Mais, comment lui faire cette terrible confidence, la scène de la veille étoit trop présente à son esprit pour risquer de la renouveler ;

elle sentoît qu'il lui seroit impossible de le voir, de lui parler, de lui dire elle-même : Séparons-nous pour toujours. Une lettre étoit donc le seul moyen ; elle s'en occupa toute la nuit ; elle n'étoit pas facile à composer, cette lettre ; chaque expression, chaque phrase, lui paroissoit ou trop froide, ou trop tendre ; enfin, quand elle eut trouvé à peu près le tour qu'elle vouloit lui donner, elle s'impatienta que le jour parût pour l'écrire ; elle ouvroit à chaque instant ses rideaux, & dès qu'elle apperçut les premiers rayons de l'aurore, elle sortit de son lit, passa une robe, & voulut commencer sa pénible tâche : mais on fait que tous ses meubles avoient insensiblement pris le chemin du pavillon, son secrétaire y avoit passé comme tout le reste. Elle ne trouva pas dans sa chambre de quoi tracer un seul mot ; il fallut prendre patience, attendre que les gens du château fussent levés, & eussent ouvert les portes. Comme aucun d'eux n'avoit d'amant à congédier, ils dormirent encore une bonne heure, Caroline la passa à sa fenêtre ; il n'auroit tenu qu'à elle d'y jouir du plus beau des specta-

cles, &, sans doute pour la première fois de sa vie, le développement insensible du jour, les gradations de la lumière, enfin le lever du soleil paroissant dans toute sa gloire, animant toute la nature, ne firent aucune impression sur son cœur déchiré. Lindorf, qu'elle alloit éloigner d'elle, & rendre malheureux; Lindorf, dont elle n'avoit connu l'amour & senti combien il lui étoit cher, qu'au moment de s'en séparer pour toujours, obscurcissoit tout à ses yeux, elle ne pensa qu'à lui, elle ne vit que lui; & les brillantes couleurs de l'aurore, & les rayons du soleil, & le réveil de la nature, tout fut perdu pour elle. Dès qu'elle put sortir, elle courut au pavillon: il étoit essentiel que Lindorf reçût sa lettre avant que d'arriver à Rindaw, & Caroline ne doutoit pas qu'il n'y vînt aussi-tôt qu'il lui seroit possible: Elle s'achemina donc tristement; mais que devint-elle, lorsqu'en entrant dans le pavillon, dont la porte étoit ouverte, elle vit, ou crut voir Lindorf lui-même, assis dans le fond, pâle, abattu, les cheveux en désordre, & qui, la tête appuyée sur une main, paroissoit plongé dans une

profonde rêverie. Je dis qu'elle crut le voir, parce qu'elle eut un instant l'idée que c'étoit une illusion de son imagination égarée & trop occupée de lui. Elle fit un cri perçant, mais elle ne put douter que ce ne fût bien lui-même, lorsqu'à ce cri, elle le voit s'élancer de sa place, courir à elle, tomber à ses pieds, & lui dire avec une impétuosité qu'elle ne put arrêter : Oh, Caroline, pardonnez.... celui qui vous adore ne vous a point compromise. Hier, en vous quittant, je fus chez moi, j'y ai passé la nuit, mais pensez-vous que le sommeil ait approché de mes paupières; au point du jour je me suis levé, je suis sorti, cette porte étoit restée ouverte.... Je ne sais comment je me suis trouvé ici. Mais, Caroline, je le jure, je n'en sortirai pas que vous n'ayez décidé de mon sort, ou plutôt, laissez interpréter ton silence & ton trouble à ton heureux amant; un sourire me suffit, &, sûr de ton aveu, sûr de l'aveu de notre amie, je cours obtenir celui de ton père.... Demain, peut-être, demain, c'est à ton époux que tu pourras avouer sans rougir que tu l'aimes. C'étoit

sans doute le moment de parler, de détruire d'un seul mot les douces illusions de l'amant; mais qu'il étoit pénible à prononcer, ce mot cruel; il s'arrêtoit sur les lèvres de Caroline; elle vouloit & ne pouvoit l'articuler. Lindorf prévenu, continuoit à interpréter ce silence en sa faveur, à l'attribuer à la modestie, à l'embarras, à la timidité, &, voulant enfin le vaincre, & la forcer à parler, il se leva précipitamment, courut à son chapeau, qu'il avoit posé sur le clavecin. Chère Caroline, dit-il en le prenant, je n'ai pas un instant à perdre, quand il s'agit d'assurer mon bonheur; je n'exige plus un aveu, qui paroît trop vous coûter; mais, si vous ne me défendez pas de partir, je vole à l'instant à Berlin, & j'en reviens bientôt, je l'espère, avec le droit de le demander. Alors, Caroline effrayée, rassemblant toutes ses forces, court à lui: Qu'allez-vous faire, Lindorf? vous ne savez pas.... Apprenez.... Quoi donc? — Un secret. — Quel secret? parlez, Caroline, vous me faites mourir. — Eh bien, je suis.... — Vous êtes? — Mariée.... La foudre tombée aux pieds de Lindorf l'auroit sans doute moins frappé. — Mariée!

répéta-t-il avec l'accent de la terreur, & le plus profond silence succéda à ce mot, ou plutôt à ce cri. Caroline tremblante s'étoit affise, & couvroit son visage de son mouchoir.... Lindorf se promenoit à grands pas... Mariée, répéta-t-il encore en se frappant le front. — Et, après un autre moment de silence.... Non, non, c'est impossible, absolument impossible. Vous m'abusez, Caroline, vous vous jouez d'un malheureux dont vous égarez la raison : Cessez ce jeu cruel ; dites.... dites - moi, que vous n'êtes point mariée — Il n'est que trop vrai que je le suis, répondit Caroline d'une voix altérée. — Mais votre amie ? --- Elle l'ignore, je vous l'ai dit, c'est un secret. --- Oh, Caroline, Caroline ! Où m'avez - vous conduit, fatal secret, malheureux pour toute ma vie... Pendant quelques momens, il fut dans une agitation qui tenoit du délire : il s'asséyoit, se relevoit, appuyoit sa tête contre le mur ; tous ses mouvemens tenoient de la fureur. Lindorf, cher Lindorf, disoit Caroline, au nom du ciel, calmez-vous. Eh, ne suis-je pas bien plus malheureuse encore ?... Vous, malheureuse : oh, Caroline.... Alors

l'attendrissement prenant le dessus, des larmes.... oui, des larmes, toutes amères qu'elles étoient, le soulagèrent un peu : Au bout de quelques momens, il put se rapprocher d'elle. Caroline, lui dit-il, d'un ton plus doux, expliquez-le-moi donc, ce mystère, dont la découverte me tue : Quel est-il, cet inconcevable époux, qui peut ainsi vous laisser à vous-même, négliger à cet excès le plus grand des bonheurs ? Caroline, qui pouvoit à peine parler, consolée cependant de le voir un peu plus tranquille, lui fit succinctement l'histoire de son mariage avec un seigneur de la cour, qu'elle ne nomma point, voulant respecter le secret du comte, & sans parler même de ce qui pouvoit le désigner; elle dit seulement qu'une répugnance invincible pour un lien auquel elle s'étoit soumise par obéissance, l'avoit obligée à demander cette séparation, au moins pour quelque temps, qu'on la lui avoit accordée sous la condition de garder le secret; je manque peut-être, dit-elle, à un de mes devoirs, en le révélant, mais du moins, je saurai remplir tous les autres, quelques pénibles qu'ils

soient à mon cœur : Adieu , Lindorf , séparons-nous , fuyez-moi pour toujours ; oubliez , s'il est possible , l'infortunée Caroline. — Que je vous fuye ! que je vous oublie ! reprit Lindorf , dont la physionomie s'étoit éclaircie pendant le court récit de Caroline. Ah ! jamais , jamais Mes espérances se raniment , & j'ose encore entrevoir le bonheur. — Qu'est-ce que vous dites , Lindorf , la douleur vous égare ? — Non , je puis encore être heureux , si vous daignez y consentir Oh , ma Caroline , écoute-moi : ton cœur m'a nommé , tu t'en défendrais en vain ; il m'appartient , ce cœur , que j'ai mérité par l'excès de mon amour , & mes droits sont bien plus sacrés que ceux d'un tyrannique époux , qui a abusé de l'autorité paternelle ; dites un seul mot , & ces liens abhorrés seront brisés ; ils le seront , j'ose vous l'assurer ; le Roi est juste , il m'aime , il m'entendra ; & d'ailleurs , j'ai un moyen sûr , un appui. — Malheureux Lindorf , interrompit Caroline , perdez un espoir chimérique ; le Roi lui-même les a formés , ces nœuds , que rien ne peut rompre : Eh ! quel appui

peut balancer un instant la faveur du comte de Walstein? — du comte de Walstein, reprit Lindorf! — Son nom m'est échappé, dit Caroline, mais je compte sur votre discrétion. Jugez donc s'il vous reste le moindre espoir; c'est lui qui. . . . Oui, le comte de Walstein est mon époux. Lindorf les yeux fixés en terre, les bras croisés, ne répondit pas un mot, & paroïssoit absolument absorbé dans ses pensées : Enfin, sortant tout à coup de cet état de stupeur. — Caroline, dit-il à demi-voix, & sans presque la regarder, je vais vous quitter; mais je reviendrai demain matin; il est essentiel que je vous parle encore; demain, à la même heure, soyez ici dans ce pavillon, je l'exige de votre amitié : Dites, puis-je y compter, y ferez-vous, demain matin à huit heures, vous trouverai-je ici? — J'y serai, dit Caroline, sans trop savoir ce qu'elle répondoit. — A demain donc, reprit Lindorf, en faisant un pas pour se rapprocher d'elle; mais se reculant tout à coup, il prit son chapeau, & disparut. Qu'on juge de l'état où il laissa Caroline, de la confusion d'idées qui remplissoient sa tête &

son cœur : Celle qu'elle le reverroit encore fut la première. Mais qu'est-ce qu'il pouvoit avoir à lui dire, qu'il n'eût pu dire dans ce moment ? Pourquoi ce rendez-vous demandé avec tant d'instances & même avec une sorte de solennité ? Elle se repentoit presque d'y avoir consenti : cependant auroit-elle pu le refuser ; d'ailleurs, il étoit possible qu'il n'eût pas perdu l'idée de faire rompre son mariage, il n'avoit point dit qu'il y eût renoncé ; il étoit donc essentiel de le revoir, pour le dissuader de faire des démarches inutiles, qui n'aboutiroient qu'à découvrir leur liaison, & à rendre Caroline plus malheureuse. Cela la détermina à être exacte au rendez-vous : elle pensa ensuite à l'embarras de cacher plus long-temps sa position à la chanoinesse. Qu'alloit-elle penser de l'absence de son cher Lindorf ? & Caroline elle-même, sentoît que ce seroit une consolation pour elle de pouvoir épancher sa douleur, & verser des larmes dans le sein de cette indulgente & tendre amie. Mais on avoit exigé d'elle une promesse si forte, si positive, & la punition dont elle étoit menacée lui paroissoit si terrible, qu'elle

n'osoit pas confier son secret sans permission ; c'étoit assez ; c'étoit trop même , d'en avoir instruit Lindorf , & son motif pouvoit seul la justifier. Elle prit donc le parti d'écrire tout de suite à son père , pour lui demander cette permission.

„ Il ne lui étoit plus possible , lui disoit-
 „ elle , de dissimuler avec sa bonne maman ,
 „ & de lui cacher plus long-temps son ma-
 „ riage ; son ignorance à cet égard l'exposoit
 „ à des conversations pénibles & souvent ré-
 „ pétées , prête à se trahir à chaque instant :
 „ Elle demandoit en grâce la permission d'a-
 „ vouer un secret qui coûtoit trop à son
 „ cœur , & bleffoit la reconnoissance & l'ami-
 „ tié qu'elle devoit à madame de Rindaw.
 „ Qu'est-ce qu'on avoit à craindre ; la mau-
 „ vaise santé de la baronne , son goût pour la
 „ retraite , assuroient de sa discrétion : à qui
 „ le diroit-elle , puisqu'elle ne voyoit jamais
 „ personne. D'ailleurs , ajouta Caroline (qui
 „ voulut prévenir , & la visite , & les persé-
 „ cutions qu'elle redoutoit), décidée comme
 „ je le suis , à ne point la quitter , à rester
 „ auprès d'elle autant qu'elle vivra , il m'est
 „ affreux de n'oser ouvrir mon cœur à celle

„ qui m'a tenu lieu de mère. . . . Oui , mon
 „ père, il m'en coûte, sans doute, de vous
 „ affliger, de vous priver d'une fille qui, si
 „ vous l'eussiez voulu, ne vous auroit ja-
 „ mais quitté, dont la vie auroit été consa-
 „ crée à vous prouver sa tendresse; mais,
 „ vous en avez ordonné autrement : Permet-
 „ tez donc à mon tour, que j'use de la liberté
 „ que mon époux & mon roi m'ont donnée,
 „ *je puis demeurer à Rindaw autant que je*
 „ *le voudrai*; tel est l'arrêt qu'ils ont pronon-
 „ cé, & que je n'ai point oublié. Je déclare
 „ donc que je le voudrai, aussi long - temps
 „ que mon unique amie existera, que mes
 „ soins lui pourront être utiles, & que mon
 „ cœur & ma raison se refuseront aux liens
 „ que j'ai formés, &c.

Quand cette lettre fut écrite & envoyée,
 Caroline se sentit un peu soulagée; son secret
 lui pesa moins dès qu'elle pensa qu'elle auroit,
 dans quelques jours, la liberté de l'avouer, &
 l'idée qu'elle ne seroit point obligée de re-
 voir le comte, peut-être de bien des an-
 nées, la consola un peu de ne plus revoir
 Lindorf. C'est trop d'avoir le double tour-
 ment de renoncer à ce qu'on aime, & la

crainte de vivre avec ce qu'on hait ; persuadée que sa fermeté la dispenseroit de ce dernier malheur , elle se sentit la force de supporter l'autre. Je ne le reverrai plus , dit-elle , mais au moins je ne verrai personne , & je pourrai penser sans cesse à lui , dans ces lieux , qu'il m'a rendu si chers. Elle eut la force , malgré son agitation intérieure , de supporter la conversation de la chanoinesse , qui lui demandoit à chaque instant , si elle ne croyoit pas que M. de Lindorf viendrait ce jour-là , & qui s'étonnoit beaucoup qu'il ne fût point arrivé de bonne-heure , comme il l'avoit dit. Sans son mal d'yeux qui empirait tous les jours , elle se feroit apperçue , sans doute , de la pâleur , de la rougeur , du trouble de Caroline ; mais elle ne vit rien , ne parla que de son cher baron , s'inquiéta de son absence , & se promit bien d'envoyer , le lendemain , savoir de ses nouvelles , s'il ne paroîssoit point ce jour-là. Enfin , elle se retira dans son appartement & Caroline dans le sien , où elle passa cette nuit comme la précédente. Dès qu'elle fut levée , elle courut au pavillon : L'heure du rendez-vous étoit passée , & Lin-

dorf n'arrivoit point ; elle attendit une demi-heure , qui lui parut un siècle , & pendant laquelle elle ouvrit & referma dix fois la petite porte , & la croisée qui donnoit sur le chemin : elle alloit sans cesse de l'une à l'autre , regardoit du côté par où Lindorf devoit venir , aussi loin que sa vue pouvoit aller : enfin elle l'apperçut , & son émotion fut si vive , qu'elle l'obligea de s'asseoir , & qu'elle ne put le saluer lorsqu'il entra , que par une inclination de tête ; sa pâleur extrême , son abattement , la frappèrent ; il s'avançoit en tremblant , & sans prononcer un seul mot ; quand il fut près d'elle , il mit un genou en terre , & lui présentant un gros paquet cacheté & une boîte à portrait : Recevez ceci , dit-il d'une voix basse & altérée , de la part d'un ami. Adieu , Caroline , adieu , soyez heureuse ; & lui ayant baisé la main deux fois , avec passion & respect , il se releva , mit son mouchoir sur ses yeux , & ressortit du pavillon.

Sans le paquet & la boîte , qui étoient là , sur ses genoux , Caroline auroit cru que cette apparition subite étoit un songe , une illusion. Elle suivit Lindorf des yeux avec

un étonnement stupide ; dès qu'elle ne le vit plus , ses bras s'étendirent d'eux-mêmes vers la porte. Oh ! Lindorf, Lindorf, s'écria-t-elle ! Mais , Lindorf n'y étoit plus ; il ne l'entendoit plus. Elle se lève avec transport , laisse tomber ce qu'il lui a remis , court à la croisée , & le voit encore qui s'en alloit avec rapidité : Bientôt elle l'a perdu de vue. Alors ses larmes coulent en abondance , & préviennent peut-être un évanouissement ; pendant long-temps elle se livra au plus violent désespoir. C'en est fait , je ne le reverrai plus , s'écrioit-elle , il est perdu pour moi... & les sanglots coupoient sa voix , arrêtoient sa respiration , & ses larmes recommençoient avec plus de violence. Enfin ses yeux se portèrent sur le paquet & la boîte , qu'il lui avoit laissés , & qui étoient à terre devant elle. Sans doute elle y trouveroit quelques éclaircissémens sur cet adieu si singulier : elle relève d'abord la boîte. C'est son image que je vais voir , pensoit-elle , en cherchant à l'ouvrir : cher Lindorf, en ai-je besoin pour me rappeler tes traits. C'étoit cependant une consolation dont elle sentoit tout le prix ; elle ouvre.

Quelle est sa surprise ! C'est bien l'uniforme de Lindorf ; c'est bien un capitaine aux gardes , mais ce n'est point celui qu'elle aime ; c'est bien un très-bel homme , mais entièrement différent de Lindorf , & qui lui est inconnu. Elle referme promptement la boîte , la jette sur la table avec colère , & court au papier : Voyons , dit-elle , si cet homme inconcevable m'expliquera ce mystère. De qui donc est ce portrait , & qu'est-ce qu'il veut que j'en fasse ? Elle décachète le paquet , il renfermoit un gros cahier de l'écriture de Lindorf ; Caroline étoit si saisie qu'elle ne comprenoit rien d'abord à ce qu'elle lisoit , cependant elle rassembla toutes ses idées , s'assit auprès d'une fenêtre , prit le cahier & commença sa lecture.



CAHIER DE LINDORF.**DU CHATEAU DE RISBERG.***Il étoit daté de la veille, après l'avoir quitté.*

Neuf heures du matin.

LE général de Walstein, père de l'ambassadeur, ayant, dans sa jeunesse, fait un voyage en Angleterre, vit lady Mathilde Seymour, il l'aima, lui plut, demanda sa main, l'obtint, la ramena dans sa patrie, & la rendit la plus heureuse des femmes; deux enfans seulement furent le fruit de cette union. Ils eurent d'abord un fils qui remplit tous leurs vœux (c'est le comte actuel, unique soutien de cette illustre famille, qui s'éteindroit avec lui), &, douze ans après, une fille, dont la naissance tardive, inattendue coûta la vie à sa mère; le général fut au désespoir; il avoit adoré son épouse, il demeura fidelle à sa mémoire : Quoique jeune encore, il déclara qu'il ne reprendroit point de nouveaux liens, & qu'il consacrerait le reste de ses jours au service de son prince, de sa patrie & à l'éducation de

ses enfans. La fille , à laquelle il donna le nom de Mathilde , fut remise aux soins des sœurs du général , dont l'une avoit épousé le baron de Zastrow , gentilhomme Saxon , mais établi pour lors à Berlin , en sorte qu'elle fut également sous les yeux de son père ; son fils , conduit par lui-même dans le chemin de l'honneur & de la vertu , annonçoit dès son enfance tout ce qu'il devoit être un jour , donnoit à ce tendre père les espérances les plus flatteuses , & lui promettoit la plus douce récompense de ses soins. Hélas ! il n'en jouit pas longtemps : la guerre étoit allumée entre l'Autriche & la Prusse. Le général commandant une partie de notre armée victorieuse , s'étoit signalé dans plusieurs occasions ; le Roi le distinguoit déjà comme un de ses meilleurs officiers , lorsqu'il eut le bonheur de pouvoir prouver à son maître son zèle & son dévouement , en lui sacrifiant sa vie à la bataille de Molvitz. Le Roi ne comptant que sur son courage , oubliant sa sûreté , se trouva dans le plus grand danger ; poursuivi par quelques hussards Autrichiens , son cheval ayant reçu une blessure , qui l'empê-

choit d'avancer, il risquoit d'être pris ou tué, lorsque le général de Walstein s'en aperçut : Suivi seulement de son fils âgé de seize ans, qui faisoit sa première campagne à ses côtés, comme simple volontaire, il se précipite entre les hussards & le Roi; le jeune comte se hâte de lui donner son cheval, pendant que son père blesse ou met en fuite ceux qui le poursuivoient, & reçoit lui-même le coup mortel, destiné sans doute au monarque. Son fils & quelques officiers, du nombre desquels étoit mon père, son plus intime ami, le transportèrent dans sa tente; le Roi consterné les suivit : les chirurgiens ayant examiné sa blessure, prononcèrent qu'il n'avoit plus que quelques instans à vivre; son fils, à genoux devant son lit, se livroit au plus vif désespoir, & ne cessoit de répéter : Oh, mon père! & pourquoi n'est-ce pas moi qu'ils ont tué! Le général rassembla le peu de forces qui lui restoient pour le consoler, & le recommanda au Roi : " Sire, lui dit-il, je vous le remets, il a partagé mes périls & ma gloire, il faudra, comme moi, vivre & mourir pour vous; vous lui servirez de

père, ainsi je serai remplacé & pour vous & pour lui : „ Et vous, jeune homme, montrez plus de fermeté, enviez ma mort glorieuse au lieu de la pleurer, & méritez, par votre courage, l'auguste père auquel je vous confie... Oui, je serai son père, dit le Roi, véritablement ému & touché, en serrant dans ses bras le jeune comte, je n'oublierai jamais que c'est pour moi qu'il a perdu le sien, & je lui dois aussi la vie; il sera désormais mon fils & mon ami; &, pour vous le prouver, je lui donne dès ce moment une compagnie aux gardes, qui le fixera près de moi pendant sa jeunesse, & ne fera que le prélude des bienfaits que je répandrai sur lui. Le jeune comte, absorbé dans sa douleur, ne répondit rien, & n'entendit peut-être pas ce que le Roi disoit. Une expression de reconnoissance & de joie se peignit encore sur le visage expirant du général, & ranima ses yeux déjà couverts des ombres de la mort; il tendit une main à son Roi, l'autre à son fils, & faisant encore un effort, il dit à ce dernier... „ Mon fils.... Votre sœur..... Ma chère petite Mathilde.... C'est à vous que je confie le

soin de son bonheur... Pauvre enfant... Mais, vous lui restez.... Vous remplacerez — Il ne put achever ; le comte voulut lui répondre, les sanglots étouffoient sa voix, mais l'ardeur, avec laquelle il baïsa la main du général, valoit bien tout ce qu'il auroit pu lui dire ; cette main étoit déjà glacée, & l'instant après, il rendit le dernier soupir dans les bras de mon père, qui le soutenoit, en lui disant : & vous aussi, Lindorf, vous aimerez mes enfans.... Oh, mon Roi, mon fils, mon ami, ne me regrettez pas ! je meurs le plus heureux des sujets & des pères.

Peut-être, madame, que ces intéressans détails ne vous sont point inconnus ; mais, dans ce cas-là, j'ai cru pouvoir au moins vous les retracer : cependant j'ai lieu de présumer que vous les avez ignorés ; ils auroient, sans doute, fait sur votre ame la même impression qu'ils faisoient sur la mienne, quand mon père, témoin de cette scène touchante, se plaisoit à me la raconter. Oh ! comme elle enflammoit mon cœur ! comme elle excitoit en moi la plus vive admiration, pour ce jeune héros, qui, dans

un âge aussi tendre, avoit déjà sauvé la vie à son Roi, & su montrer à la fois tant de courage & de sensibilité ! Avec quelle ardeur je désirois de le connoître, de m'attacher à lui, de l'imiter, s'il m'étoit possible ; combien je sollicitai mon père, ou de me mener à Berlin, ou d'obtenir du Roi que le comte de Walftein vînt passer quelque temps avec nous. La mauvaise santé de son père l'avoit obligé de quitter le service peu d'années après la mort du général, & depuis lors il s'étoit absolument fixé dans une terre au fond de la Silésie. Plusieurs années s'écoulèrent, sans que la passion que j'avois de voir le comte pût être satisfaite ; j'étois trop jeune encore pour paroître à la cour ; ensuite mes études commencèrent, on ne voulut pas les interrompre, & mon père, malgré ses sollicitations fréquentes, ne pouvoit obtenir du Roi de se séparer de son fils adoptif, auquel il s'attachoit tous les jours davantage : jamais peut-être, on n'avoit joui d'un tel degré de faveur, mais jamais aussi il n'en fut de plus méritées ; loin de s'en prévaloir, il ne se servoit de son ascendant sur l'esprit de son maître, que

Pour

pour faire des heureux : aussi, loin d'être envié, il étoit adoré ; le nom du jeune comte de Walfstein ne se prononçoit pas sans attendrissement & sans éloges, tous les pères le propofoient pour modèle à leur fils, toutes les mères faisoient des vœux pour qu'il devînt l'époux de leurs filles, mais peu osoient s'en flatter ; le monarque annonçoit qu'il vouloit le marier lui-même, & sans doute la plus aimable des femmes lui étoit déjà destinée... Oh, Caroline.... Caroline!.... Mais ai-je le droit de murmurer ? Non, vous deviez appartenir au meilleur des hommes, être la récompense de ses vertus, & le comte de Walfstein pouvoit seul vous mériter. Enfin le moment tant désiré de le voir & de le connoître arriva. Au retour d'une campagne fatigante, le jeune comte ayant besoin de repos, se joignit à mon père, pour supplier le Roi de lui permettre de passer une partie de l'été à Ronebourg (c'est la terre que mon père habitoit). Il n'étoit pas au pouvoir de Sa Majesté de lui rien refuser ; il l'obtint, quoiqu'avec peine : j'appris cette nouvelle avec transport ; il arrive, & je vis que la renom-

mée , loin d'avoir exagéré , étoit bien au dessous de la réalité. Le comte , dans la fleur de l'âge (il avoit alors vingt-quatre ans) , joignoit à la figure la plus noble , les traits les plus réguliers , & la physionomie la plus expressive : ses yeux surtout , étoient le miroir de son ame ; ils peignoient à la fois , sa bonté , sa sensibilité ; & au seul récit d'un trait de vertu ou de courage , ils s'animoient , & brilloient comme l'éclair : il étoit fort grand , très-bien proportionné , assez d'embonpoint , la jambe remarquablement belle. Je vois votre surprise , Caroline... Oui , tel étoit alors votre époux , tel il seroit encore , si.... Oh , Caroline , j'implore votre pitié !... Dans quel affreux détail je vais entrer , quel terrible aveu je dois vous faire ; peut-être dans quelques momens serai-je odieux à celle.... Mais , non , non , l'ame sensible de Caroline s'attendrira sur mon sort ; elle saura me pardonner & me plaindre.... Ah ! quels que soient mes torts , je suis assez puni.

En cet endroit les larmes qui offusquoient les yeux de Caroline , l'obligèrent à discon-

tinuer ; le cahier s'échappa de ses mains , ses regards se portèrent d'eux-mêmes sur la boîte à portrait , elle comprit de qui il pouvoit être , étendit le bras pour la prendre , & le retira promptement sans avoir osé la toucher ; son cœur palpitait avec force , toutes ses idées étoient confuses , elle eut besoin de les rappeler , & de se recueillir un moment avant que de recommencer sa lecture ; elle soupira profondément , essuya ses yeux , les porta encore sur cette boîte , les détourna tout de suite , reléva son cahier , & continua avec une émotion qui s'augmentoît à chaque ligne.

J'étois dans ma dix-neuvième année , quand le comte vint à Ronebourg : malgré la différence de nos âges & de nos positions , il me prévint par les offres & l'assurance d'une amitié , dont je fus d'autant plus flatté , que j'avois précisément alors le plus grand besoin d'un ami ; mon cœur brûloit de s'épancher avec quelqu'un qui pût me comprendre , & partager ce que j'éprouvois. J'aimois avec fureur.... Mais, non , non , je n'aimois pas , ce seroit profaner ce mot , & j'ai trop appris depuis à connoître l'amour ,

pour confondre à présent ces deux sentimens... Je désirois avec passion, avec égarément, une jeune fille, née dans la condition la plus obscure, mais dont les attraits auroient mérité un trône. Oui, Caroline, Louise étoit belle; elle l'étoit, sans doute, puisque, dans ce moment encore, je puis le penser & vous le dire.

Ici Caroline eut une espèce d'étouffement, ou de serrement de cœur, qui l'empêchoit de respirer; elle se pencha sur son siège, eut recours à son flacon, &, quand elle fut un peu ranimée, elle continua sa lecture.

Louise étoit fille d'un ancien sergent de mon père, qui, depuis long-temps, avoit les invalides, & d'une femme-de-chambre de ma mère; ils vivoient à un quart de lieue de Ronebourg, dans une petite ferme que mes parens leur avoient donnée pour récompense de leurs services. Pendant mon enfance j'étois continuellement chez eux, & dans les bras de la bonne Christine, qui m'avoit nourri, & qui m'aimoit comme son propre fils. Fritz, mon frère de lait, étoit mon intime ami; Louise, plus jeune de quelques années, étoit bien plus encore pour

moi ; je ne pouvois me séparer d'elle un instant , ni quitter la ferme du bon Johanes ; il fallut m'éloigner cependant de cette famille qui m'étoit si chère , & lorsqu'on m'envoya dans une université , je versai bien autant de larmes , en me séparant de Christine , de Johanes , & surtout de ma chère petite Louise , qu'en quittant la maison paternelle. J'obtins la permission d'emmener Fritz avec moi , & de me l'attacher pour toujours ; j'ignorois alors que ce garçon avoit l'ame aussi vile , aussi basse que ses parens l'avoient honnête , ou plutôt , le germe de ses vices ne s'étoit point encore développé ; je le voyois actif , fidèle , intelligent , zélé pour mon service & pour mes intérêts ; il étoit fils de ma nourrice , frère de Louise , que de titres pour l'aimer & lui accorder toute ma confiance ; aussi fut-il plutôt , avec moi , sur le pied d'un ami , que sur celui d'un domestique. Quelques années de séjour à Erlang affoiblirent beaucoup le souvenir de la petite ferme de Johanes & des plaisirs de mon enfance ; ils se renouveloient cependant quelquefois par les lettres que Fritz

recevoit de sa sœur, & qu'il me montrait ; il y avoit toujours un petit article si tendre pour son jeune maître , elle lui recommandoit si fort de l'aimer , de le bien servir ; elle lui demandoit avec tant d'empressement de mes nouvelles , que j'étois attendri en les lisant , que j'éprouvois une véritable impatience de revoir celle qui les écrivoit ; il en reçut une , qui lui apprenoit la mort de leur mère , ma bonne & chère Christine. Louise étoit désespérée , elle peignoit sa douleur avec une énergie si forte & si naïve , que le cœur le plus dur en auroit été touché ; je pleurai sincèrement celle qui , depuis ma naissance , m'avoit prodigué les soins les plus tendres ; je la pleurai plus que Fritz , & je fus moins vite consolé. Je me suis rappelé depuis , qu'un jour , que je lui parlois de mes regrets sur la mort de sa mère , il lui échappa de me dire : Vous pourrez voir Louise bien plus librement. Si j'avois eu plus d'âge & d'expérience , ce seul mot m'auroit dévoilé son odieux caractère , mais j'avois encore cette précieuse innocence qui ne laissa pas même soupçonner le mal , & je

n'y fis alors aucune attention. Peu de temps après, je fus rappelé dans ma famille, je revins à Ronebourg quelques mois avant l'arrivée du comte, &, dès le lendemain je courus à la ferme de Johanes, accompagné de Fritz : Grand Dieu ! que devins-je, en revoyant Louise, & quel changement inouï quelques années avoient apporté à sa figure, & à l'impression qu'elle me fit ; jamais je n'avois rien vu d'aussi beau ; elle étoit en deuil ; son corset noir marquoit sa taille charmante, & faisoit ressortir sa blancheur ; l'émotion & le plaisir animoient son teint des plus belles couleurs, & ses grands yeux bruns, de l'expression la plus vive & la plus touchante ; ses cheveux noirs, comme le ruban qui les nouoit, rattachés en grosses tresses autour de sa tête, toute la fraîcheur, tout l'éclat de la jeunesse. . . . Pardon, Caroline, si je m'appesantis sur des détails qui doivent peu vous intéresser, & qui me sont depuis devenus bien indifférens à moi-même ; mais j'ai besoin d'excuses pour les excès où va m'entraîner une passion effrénée, & je n'en puis trouver que dans les charmes de celle qui l'inspiroit ; ils eurent l'effet le plus prompt

& le plus terrible. En allant à la ferme, j'avois résolu, pour m'amuser, de laisser deviner à Louise lequel des deux étoit son frère, &, pour cet effet, je m'étois mis à peu près comme lui; mais, mon extase, mon trouble, mon saisissement, me décelèrent bientôt. Fritz rioit & voyoit avec joie l'impression que sa sœur faisoit sur moi. Elle étoit accourue, les bras ouverts & le plaisir dans les yeux, mais tout à coup elle s'arrêta devant moi, me fit une révérence gauche, que je trouvai remplie de grâces, & se jetant au cou de son frère, elle fondit en larmes; j'étois tout aussi ému qu'elle; le vieux Johanes vint ajouter encore à mon émotion; il me reçut avec tendresse & respect, nous entrâmes dans la ferme, il me parla de Christine, de sa mort, de ses regrets, de tout ce qu'elle avoit dit sur Fritz & sur moi; je voulois répondre & je ne pouvois que regarder Louise & pleurer avec elle : Johanes me parla ensuite de ses enfans, il me demanda si j'étois content de son fils.... Louise est une bonne fille, me dit-il, elle a soin de moi & de mon ménage, elle remplace sa mère aussi bien qu'elle le

peut ; tant qu'elle sera sage , & que son frère ira le bon chemin , je serai tranquille & heureux , jusqu'à ce que j'aïlle , à mon tour , rejoindre ma chère Christine ; après cela , je me fie à Dieu & à M^r le baron , pour avoir soin de ma petite famille : n'est-ce pas , mes enfans , vous consolerez votre vieux père ? Louise se précipite à ses pieds , dans ses bras , Fritz s'approche aussi , mais il me parut foiblement touché , ou plutôt , je ne voyois que Louise , la belle & sensible Louise ; j'aurois voulu me jeter avec elle aux genoux du vieillard , le nommer aussi mon père ; je pris ses mains , je les pressai contre mes lèvres ; le père de Louise étoit alors pour moi l'être le plus respectable ; il étoit temps que cette scène touchante finît , mon cœur ne pouvoit plus suffire à tout ce qu'il éprouvoit ; je sortis de là ferme , emportant dans ce cœur éperdu d'amour , l'image de Louise ; Fritz s'en aperçut facilement , c'étoit tout ce qu'il désiroit ; une liaison entre sa sœur & moi , l'assuroit de ma faveur & de sa fortune , peut-être même alloit-il plus loin encore , & se flattoit-il de devenir un jour le frère de son maître. Cette

ame vile , intéressée , comptoit pour rien
 le déshonneur de sa famille , ou de la
 mienne , pourvu qu'il y trouvât son compte ;
 il fit donc son possible pour attiser le feu
 dont j'étois dévoré , & n'y réussit que trop
 aisément. N'est-il pas vrai , Monsieur , me
 disoit-il , que Louise est devenue bien jolie ?
 Quel dommage , si quelque malheureux ma-
 nant possédoit tant de charmes : Tenez ,
 je crois que j'aimerois mieux la voir maî-
 tresse d'un brave seigneur comme vous ,
 que la femme d'un rustre , qui ne senti-
 roit pas ce qu'elle vaut. Ce propos &
 d'autres semblables , ne me révoltèrent
 pas comme ils l'auroient fait , sans dou-
 te , avant que j'eusse vu Louise ; la seule
 idée de posséder , n'importe à quel titre ,
 me transportoit ; j'avalais chaque jour à
 longs traits , le poison qui corrompoit mon
 foible cœur ; il ne s'en passoit point que je
 n'allasse à la ferme , sous le prétexte de la
 chasse , & toujours j'y étois bien reçu , & par
 Johannes , & par sa fille , lorsqu'ils étoient
 ensemble. Dès que j'arrivois , Louise cou-
 roit à la laiterie , elle m'apportoit elle-
 même un baquet rempli de lait , elle y cou-

poit du pain bis , elle en mangeoit quelquefois avec moi ; le bon Johanes me racontoit ses anciennes campagnes , en vidant sa bouteille de bière ; je feignois de l'écouter , tandis que je dévorais sa fille des yeux , & j'en sortois toujours plus passionné. Si je la trouvois seule , ces attentions si touchantes , cet air de plaisir & d'amitié , faisoient place à l'embarras le plus marqué ; elle commençoit des phrases qu'elle n'achévoit pas ; elle avoit quelquefois l'air émue , attendrie ; alors je ne me possédois plus ; je m'approchois d'elle avec transport ; j'hazardois de petites libertés ; je lui rappelois les jeux de notre enfance , mais elle me repoussoit avec un ton si ferme , si sérieux , si décidé , qu'elle m'en imposoit malgré moi , & que je n'osois aller plus loin. De retour chez moi , je me plaignois à Fritz de la réserve de sa sœur ; je le conjurois de la voir , de lui parler en ma faveur , de l'engager à me montrer plus d'amitié & de confiance ; il rioit , il m'assuroit que j'étois aimé , passionnément aimé , qu'il le savoit bien , & que l'embarras même de Louise dans nos tête-à-tête en étoit la preuve ;

mais ces jeunes filles , disoit-il , qui , dans le fond ne demandent pas mieux que de céder, veulent au moins avoir une excuse. Enhardi par cette espérance , je revolois à la ferme ; si Johanes y étoit , on me recevoit avec toutes les grâces ; s'il n'y étoit pas , je retrouvois le même embarras , & si je devenois pressant , la même résistance ; cette conduite me désespéroit & mon amour en augmentoit , au point qu'il ne connoissoit plus de bornes. J'étois dans cet état de trouble & d'effervescence , quand le comte vint à Ronebourg ; je ne voyois plus que Louise , je n'existois plus que pour elle ; la posséder ou mourir étoit le cri continuél de mon cœur : il ne fallut pas moins que la réputation de sagesse que le comte s'étoit acquise , pour m'empêcher de lui faire , dès les premiers jours , l'aveu de ma passion ; je redoutois d'abord son excessive raison , mais il savoit si bien cacher une supériorité qu'il avoit l'air d'ignorer lui-même ; son ame , en même temps qu'elle étoit grande & forte , étoit si douce & si sensible ; il joignoit avec tant de grâce , la vivacité de la jeunesse à la solidité de l'âge mûr , que

celle-ci paroïssoit à peine , & finit par ne plus m'effrayer. J'osai compter sur son indulgence , & un jour , qu'en me promenant avec lui , il me railloit sur mon air absorbé & rêveur , j'osai lui en dévoiler la cause , & lui ouvrir mon cœur ; je lui fis le récit que vous venez de lire , je n'omis aucun détail , j'y mis sans doute la chaleur & le feu dont j'étois pénétré ; il me parut qu'il m'écoutoit avec beaucoup d'émotion & d'intérêt ; quand j'eus fini il me serra dans ses bras. Oh , mon jeune & sensible ami , me dit-il , que de chagrins vous vous préparez ; il alloit ajouter quelques conseils , je l'interrompis. Cher comte , ce n'est pas des conseils que je vous demande , c'est de la pitié , c'est de l'indulgence , c'est de consentir à voir ma Louise , & d'attendre à me juger que vous l'avez vue , & en disant cela je l'entraînai du côté de la ferme. Louise étoit seule & fort triste , il me parut même qu'elle avoit pleuré , mais elle n'en étoit que plus intéressante ; à notre arrivée , la surprise de voir un étranger , couvrit son beau visage d'une rougeur modeste , sa timidité , son embarras ajoutaient à ses charmes ; cependant elle

se remit, & nous reçut aussi bien qu'il lui fut possible ; j'observois qu'elle regardoit souvent le comte & qu'il lui échappoit des soupirs, qu'elle s'efforçoit d'étouffer ; pour lui, il la fixoit avec étonnement, & jetoit ensuite les yeux sur moi avec une expression de douleur. Nous fîmes le tour du petit jardin potager, que Louise cultivoit ; il y avoit aussi quelques fleurs ; elle nous cueillit à chacun un œillet : je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle donna le plus beau à mon ami ; mais ce n'étoit, sans doute, qu'une politesse, & je ne pouvois pas être jaloux du comte, qu'elle voyoit pour la première fois ; j'étois plutôt charmé qu'elle se conduisît avec lui de manière à le prévenir en sa faveur ; je voyois que rien ne lui échappoit, l'arrangement du petit jardin, la propreté du ménage ; il eut l'air de tout voir & de tout sentir ; nous sortîmes, & nous rencontrâmes à quelques pas Johannes qui revenoit des champs : sa figure vénérable, sa longue barbe blanche, frappa le comte. C'est le père de Louise, lui dis-je : Il vint à nous, nous parla quelque temps avec son bon sens accoutu-

mé, & nous laissa continuer notre chemin ;
 je marchois à côté du comte, sans lui dire
 un mot ; mes regards ardens cherchoient à
 pénétrer sa pensée ; il gardoit aussi le silen-
 ce ; enfin, je le rompis le premier.... Eh
 bien, mon cher comte, suis-je donc si
 coupable d'adorer Louise ? — Non, non,
 me répondit-il, vous n'êtes encore que mal-
 heureux, je le vois, vous deviez l'aimer,
 l'idolâtrer.... Et, m'embrassant avec ten-
 dresse, non, vous n'êtes pas coupable, mais
 un jour de plus, & peut-être, vous le devien-
 drez ; fuyez, mon cher Lindorf, fuyez cette
 fille dangereuse, il ne vous reste d'autre res-
 source, si l'amitié la plus tendre, la plus fin-
 cère, peut adoucir vos peines, toute la
 mienne est à vous, je ne vous quitterai pas,
 je vous menerai à Berlin, à ma terre, enfin,
 où vous voudrez, pourvu que ce soit loin
 d'ici. — La fuir, m'éloigner d'elle, vivre
 sans Louise, non, jamais, jamais.... Eh,
 grand Dieu ! que prétendez-vous, me dit-il
 vivement, quel peut être votre espoir, en
 vous livrant à cette passion ; l'épouser ? pen-
 sez à vos parens, que vous plongeriez dans
 le tombeau ; la séduire, je m'imagine pas

que vous en ayez la détestable idée. Louise est l'image de la vertu, de l'honnêteté, & ce respectable vieillard qui vous estime, qui vous aime, qui vous reçoit chez lui, trahiriez-vous sa confiance pour lui ravir ce qu'il a de plus cher au monde ? Non, Lindorf ne sera jamais coupable de cette atrocité ; il écouterà la voix de l'honneur, de la raison, de la véritable amitié, & s'il verse des larmes, ce ne sera pas du moins le remords déchirant qui les fera couler. . . . Les regards, la voix du comte, avoient une expression que je ne puis vous rendre, & qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur ; il me sembloit que c'étoit un Dieu, une intelligence suprême descendue du ciel pour m'éclairer ; tout ce que je venois d'entendre, étoit si différent de ce que me disoit Fritz tous les jours ; je m'étois si peu accoutumé à envisager ma passion sous un point de vue aussi criminel, que je fus absolument atterré ; je n'eus pas la force de répondre un mot : le comte, qui m'observoit, voyant ce qui se passoit dans mon ame, prit ma main, & la serrant dans ses flancs, Je vois, me dit-il, que ce que j'ai

vous dis fait impression sur vous , & que la vertu va reprendre son empire : venez , mon ami , allons demander à votre père la permission de faire un petit voyage , nous partirons dès demain. — Demain , m'écriai-je avec transport , partir demain ! m'éloigner d'elle , ne pas la revoir , ignorer si je suis aimé , si je la retrouverai ; non , Walstein , non , ne l'espérez pas , je ne le puis , je ne le puis , ce seroit m'ôter la vie ; alors appuyant ma tête contre un arbre , & versant quelques larmes , j'ajoutai : Oui , sans doute , vos discours m'ont frappé , & j'en ai senti toute la force : que n'avois-je un ami comme vous , dans les commencemens de cette fatale passion : à présent , il est trop tard , c'est un feu qui me brûle , qui me dévore : je le sens trop , il n'y a plus pour moi que Louise ou la mort ; cependant vous le voulez , j'essaierai de suivre en partie vos conseils , d'être quelques jours sans la revoir , sans aller à la ferme ; mais , au moins , que je sente que je suis près d'elle : oh , mon cher comte , je suis un malade à qui il faut des menagemens , & qu'un remède trop violent tueroit sur le champ ; le comte en convint ; il chercha doucement

à me calmer , à me consoler ; il se contenta de la promesse que je lui renouvelai , de ne point aller de quelques jours à la ferme , espérant sans doute m'amener par degrés à consentir à une plus longue absence. Dès le soir , je dis que je n'étois pas bien ; je voulois m'imposer l'obligation de rester dans ma chambre ; je sentoís que si j'en étois sorti , mes pas se feroient portés d'eux-mêmes chez Louise : une feinte maladie m'en ôtoit la liberté , mais elle n'étoit pas feinte depuis plusieurs jours , j'étois consumé par une fièvre ardente , suite ordinaire des passions violentes , je ne dormois plus , je mangeois à peine ; mon changement excessif alarmoit mes parens , mais je les assurai que quelques jours de retraite & de tranquillité suffiroient pour me rétablir ; le comte , qui donna les plus grands éloges à ma fermeté , me quittoit peu ; tant qu'il étoit auprès de moi , il animoit mon courage , il soutenoit ma raison & je sentoís moins le tourment de ma passion ; mais , dès qu'il s'éloignoit , elle reprenoit tout son empire , & Fritz ajoutoit de nouvelles forces : il s'étoit bien apperçu , par quelques

mots qu'il avoit entendus, & par ceux qui
 m'échappoient à moi-même, que le comte
 combattoit mon amour; il en travailloit avec
 plus d'ardeur à l'exciter, & il ne falloit pas,
 pour cela, de grands efforts; dès que j'étois
 seul avec lui, je ne pouvois m'empêcher de lui
 parler de sa sœur; il m'assuroit qu'elle gémissoit
 de mon absence, & de me savoir malade,
 que depuis quatre jours qu'elle ne m'avoit
 vu, elle ne faisoit que pleurer; cette pauvre
 fille vous feroit pitié, Monsieur le baron,
 elle vous aime à la folie, & cache tout cela
 dans son cœur; pour moi, je crains qu'elle
 n'en meure; je suis toujours à la rassurer,
 à lui dire qu'elle n'est pas la première pay-
 sanne qui ait aimé un grand seigneur,
 qu'elle seroit trop heureuse avec vous, qui
 êtes si bon, si généreux, & certainement,
 vous ne l'abandonneriez jamais. Ces con-
 versations souvent répétées, enflammoient
 mon cœur & mon imagination, affoiblis-
 soient ma résolution. Enfin, un soir, c'é-
 toit le cinq ou sixième de ma retraite, le
 comte m'ayant quitté pour aller à la chasse,
 & Fritz me parlant de Louise & de son
 amour depuis une heure, je ne pus y résis-

ter ; je m'échappe , comme un enfant que son mentor a laissé à lui-même , & je vole à la ferme , espérant bien être de retour avant l'arrivée du comte. Johanès étoit aux champs , & Louise seule à la maison ; son rouet devant elle , elle ne filoit pas cependant ; sa tête étoit appuyée sur une de ses mains , & son mouchoir sur ses yeux ; elle ne me vit point d'abord ; mais , au bruit que je fis en refermant la porte , elle leva les yeux & fit un cri. Eh , mon Dieu ! monsieur le baron , dit-elle en rougissant , comment , c'est vous : on disoit que vous étiez si malade ; je suis bien aise de voir que... Je ne lui laissai pas le temps d'achever ; l'intérêt que je crus voir dans ce peu de mots , sa rougeur , ses yeux encore humides de larmes , tout me parut confirmer cet amour dont Fritz me parloit sans cesse. Enchanté , transporté , & de la revoir , & de la trouver sensible , je me précipite à ses pieds , je ne fais ce que je lui dis , ma tête n'y étoit plus , & je m'exprimois avec tant de feu & de vivacité , que Louise en fut effrayée ; mais elle ne pouvoit ni m'arrêter , ni m'échapper ; je m'étois saisi de ses

deux mains, que je tenois avec force & que je couvrois de baisers, lorsque la porte s'ouvre & le comte paroît; je ne sais lequel fut le plus confondu de nous trois; la surprise me fit abandonner les mains de Louise, qui en profita bien vite pour sortir précipitamment; je m'étois relevé, mais je n'osois pas regarder mon ami. — Vous ici, Lindorf, me dit-il enfin : je vous ai laissé dans votre chambre, & je vous retrouve aux pieds de Louise. — Ce n'est donc pas moi que vous y veniez chercher, repliquai-je, avec un étonnement plus grand encore que le sien; je ne sais ce qui se passoit alors dans mon ame. Je n'avois pas de soupçon, non, je n'en avois pas; cependant je ne savois comment expliquer son arrivée inattendue à la ferme. J'avois pensé d'abord, que ne m'ayant pas trouvé chez moi, il m'avoit soupçonné là; mais la surprise, qu'il n'avoit pu cacher, détruisoit cette idée. — Non, me dit-il, en se remettant, ce n'étoit pas vous que je cherchois ici, j'avois à parler à Johannes; je vous expliquerai : & me prenant sous le bras, il m'emmena, sans que je revis Louise. Dès que nous fûmes de-

hors, il me raconta que son sergent recrutoit au village prochain, qu'il venoit de lui parler, & qu'ayant engagé plusieurs hommes, que le vieux Johanes devoit connoître, il étoit entré, en passant, pour lui demander des renseignemens. Cela me parut plausible, & détruisit l'espèce d'inquiétude vague que j'avois malgré moi. — A présent, me dit le comte, permettez à mon tour que je vous demande ce que vous faisiez là, ce que vous disiez à Louise, dans une attitude aussi pressante, & avec tant de feu ? Pardonnez, Lindorf, vous m'avez accordé votre confiance, je croirois la trahir indignement, si je ne cherchois pas à vous sauver du plus grand des dangers. Vous m'aviez promis d'être huit jours sans voir Louise ; quel étoit le but de cette visite que vous m'avez cachée ? — De me convaincre que j'étois aimé, & dans ce cas-là... — Eh bien ? — Eh bien, dans ce cas-là, de tout sacrifier à Louise, de renoncer à tout pour elle ; famille, patrie, fortune, elle me tiendra lieu de tout ; je fuirais avec elle, au bout du monde, s'il le faut ; je lui ai offert à son choix, un ma-

riage secret , ou un enlèvement ; & je suis décidé à l'un ou à l'autre. Je ne demande pas au comte de Walstein de m'assister dans cette entreprise , mais je compte au moins sur sa discrétion. — Et Louise , me dit-il avec émotion , Louise y consent-elle ? — Elle ne m'a pas répondu ; vous êtes entré , mais elle s'attendrissait , j'ai vu couler ses larmes , & d'ailleurs , je suis assuré d'être aimé. — Vous pourriez vous tromper , me dit le comte ; je crois savoir plus sûrement encore que Louise aime ailleurs. — Elle aime ailleurs , répétai-je avec fureur , si je le croyois.... Mais , non , Louise est l'innocence même , elle ne sort jamais de chez elle ; elle ne voit que son père , son frère & moi. — Et un jeune paysan du village , reprit le comte , qu'on nomme Justin , je crois ; on assure que Louise & lui s'aiment depuis trois ans , & que Johanes ne veut point consentir à ce mariage , parce que ce Justin est pauvre ; mais s'il est vrai qu'il soit aimé — Je ne pouvois plus rien entendre , mon sang bouillonnait dans mes veines , la jalousie & toutes ses fureurs pénétraient mon ame : j'interrompis le com-

te, en l'arrêtant par le bras, & le fixant avec des yeux égarés. Puis-je savoir, comte, de qui vous tenez ces informations ; il me paroît bien étonnant.... Ma physionomie étoit si renversée, & le son de ma voix si altéré, en prononçant ce peu de mots, que le comte en fut alarmé. — Au nom du ciel, Lindorf me dit-il en m'embrassant, cher Lindorf, calmez-vous, remettez-vous ; il se peut que l'on m'ait trompé ; je m'en informerai, je le saurai, je vous le promets : avant qu'il soit peu, je vous apprendrai de qui je tenois ces détails, & s'ils étoient fondés. Oh, mon ami, ajouta-t-il, avec le ton le plus pénétré, vous déchirez mon cœur, il n'est rien que je ne fisse pour vous rendre à vous-même & au bonheur ! — Au bonheur, dis-je à demi-voix, il n'y en aura jamais pour moi sans Louise. Cependant les amitiés du comte, sa manière affectueuse & tendre, m'avoient un peu remis : je pensai qu'en effet il étoit mal informé. Je connoissois ce Justin, & jamais je n'avois eu sur lui le moindre soupçon ; c'étoit un pauvre orphelin, dont le seul avantage étoit une assez jolie figure,

figure , cachée sous des haillons grossiers , qui attestoient son extrême pauvreté. Elevé par charité dans la paroisse , on lui avoit confié la garde de tous les troupeaux du village. J'avois entendu parler souvent de la dextérité , de l'honnêteté , du zèle , & même du courage avec lesquels il remplissoit son petit emploi ; tous les animaux prospéroient par ses soins , il savoit les guérir de la plupart de leurs maladies ; il savoit aussi les défendre , & il avoit déjà tué plusieurs loups qui attaquoient son troupeau. On vantoit encore ses talens , il faisoit de jolis ouvrages en bois & en osier , seulement avec son couteau ; il avoit la voix très-belle , & jouoit très-bien du flageolet , sans avoir jamais eu d'autres maîtres que la nature , les oiseaux , & peut-être l'amour ; souvent , en chassant , je m'étois arrêté pour l'écouter , mais jamais il ne m'étoit entré dans l'esprit que le pauvre berger Justin pût être mon rival. Louise me paroissoit si fort au dessus de lui ; il est vrai que je la voyois au dessus de tout : en y réfléchissant alors , je pensai que , dans le fait , leur naissance étoit bien égale ; un peu plus de fortune mettoit

seule quelque différence entr'eux, &, malgré sa misère, Justin étoit un fort joli garçon; je me rappelai très-bien que, dans mes courses fréquentes à la ferme, j'avois souvent rencontré le troupeau de Justin de ce côté-là; il est vrai qu'il y étoit toujours lui-même, & que jamais je ne l'avois trouvé chez Louise; quelquefois j'avois parlé à elle ou à son père, des chants & du flageolet du jeune berger, il ne m'avoit pas paru qu'ils y eussent fait attention. Enfin, tour à tour rassuré ou tourmenté, je ne savois ce que je devois croire; dans le fonds, cette rivalité m'humilioit trop pour ne pas chercher au moins à en douter. Dès que je fus chez moi, j'appelai Fritz; Fritz, lié intimement avec sa sœur, & qui passoit chez son père la moitié de sa vie, devoit en savoir quelque chose. Je le questionnai très-vivement sur Justin, sur ses liaisons avec Louise, sur leur inclination prétendue, & sur le mystère qu'on m'en avoit fait : D'abord il parut très-surpris; ensuite il nia tout, parla du pauvre Justin avec le plus grand mépris, m'assura que sa sœur penseroit de même, & seroit très-offensée de ces bruits, & finit par me deman-

der de qui je pouvois tenir une telle imposture. — J'eus l'imprudence de nommer le comte. — M. le comte fait bien ce qu'il fait, répondit Fritz, en secouant la tête; il n'a garde de vous dire, que c'est lui-même qui aime Louise, & qui, ce matin encore... Mais il ne faut pas tout dire. Il feignit de vouloir fortir, je le retins de force; après s'être fait beaucoup presser, il m'apprit que depuis le jour que j'avois mené le comte à la ferme, il étoit devenu passionnément amoureux de Louise, que pendant ma retraite, il n'avoit pas passé un seul jour sans y retourner, & sans chercher à la séduire par les offres les plus éblouissantes; que ce matin même encore, lui, Fritz l'avoit trouvé là, près d'elle, & qu'il avoit voulu l'engager au secret vis à vis de moi. Peut-être l'aurois-je gardé, ajouta-t-il, pour ne pas trop chagriner monsieur, mais quand je vois qu'il cherche à calomnier ma sœur, en l'accusant d'aimer un gueux comme Justin, je ne puis plus me taire; aussi bien je voudrois consulter M. le baron là-dessus. Louise est sage; oh, elle est sage, & d'ailleurs elle

aime trop M. le baron, pour en aimer un autre.... Mais, après tout, que fait-on, les jeunes filles.... Ce comte est si riche, si presant, & puis il est son maître, lui; ni père ni mère, tout cela est diablement tentatif; &, s'il alloit aussi l'enlever, car il l'aime au point qu'il est capable de tout; le mieux ne seroit-il pas de le prévenir; si M. le baron le vouloit, cela seroit fait dans un tour de main, nous mettrons Louise en fureté. Pour moi, je l'ai toujours dit, j'aime mieux qu'elle soit avec monsieur, qu'avec tout autre. Pendant que Fritz me parloit, mon agitation étoit excessive; je me promenois à grands pas dans ma chambre, ne sachant ce que je devois penser de la conduite du comte: mon estime pour lui étoit si bien établie dans mon ame, que je ne pouvois me persuader une telle perfidie: ces discours si tendres, si persuasifs, cette éloquence si touchante, de la véritable amitié, n'auroient donc été que des pièges pour m'éloigner de Louise, pour m'enlever cet objet adoré. Je ne pus soutenir cette horrible idée, elle me parut absolument incompatible avec le caractère reconnu du

comte ; & regardant Fritz avec colère , je lui ordonnai de sortir de ma présence , & de ne plus outrager mon ami , par des impostures auxquelles je n'ajoutois aucune foi. Je fis plus , je voulus aller joindre le comte , & lui parler naturellement de cette infâme accusation , sûr que d'un seul mot il effaceroit chez moi jusqu'à la moindre trace du soupçon. J'y fus , mais je trouvai mon père avec lui , qui ne nous quitta pas de la soirée , & devant qui une telle conversation étoit impossible : la leur rouloit sur les devoirs de la société , sur les mœurs , sur le véritable bonheur : le comte dit là dessus des choses si fortes & si bien senties , il exprima avec tant d'énergie la façon de penser la plus noble , & la morale la plus pure , que je rougis intérieurement d'avoir pu douter un instant de sa vertu , & que je me promis même de ne point lui en parler ; il me sembloit que ce seroit un nouvel outrage , & que vis à vis d'un homme tel que lui , c'est moi qui aurois à rougir de mes soupçons. Il falloit d'ailleurs , jusqu'à un certain point , le mettre en compromis avec mon domestique , & cela ne se pou-

voit pas; je résolus donc de me taire, & de faire taire Fritz, qu'un faux zèle pour mes intérêts pouvoit avoir égaré; mais tout en repoussant de mon cœur, ce qu'il m'avoit dit sur le comte, je n'en étois pas moins décidé à profiter de sa bonne volonté, pour l'enlèvement de sa sœur: j'admire les principes du comte, sans me sentir la force de les imiter, ou plutôt je m'aveuglois sur les suites de cette action. J'imaginois, à force de bienfaits, consoler le vieux Johanes. Insensé que j'étois, comme si l'or pouvoit dédommager un père de la perte de sa fille, & d'une fille telle que Louise! mais je ne raisonnois plus, je n'étois plus à moi-même. Funeste & terrible effet des passions! qu'elles sont redoutables, puisqu'elles peuvent égarer à ce point un cœur fait pour être honnête & vertueux!

Le lendemain matin, le comte vint chez moi avant que je fusse levé; il étoit habillé & botté. — Lindorf, me dit-il, je vais jusqu'au village pour voir mon sergent & mes hommes; je ne vous propose pas de venir avec moi, parce que je veux passer à la ferme de Johanes, à qui j'ai à parler;

après votre scène d'hier, j'imagine que vous & Louise, seriez également embarrassés de vous revoir devant un tiers : je vous avertis que j'y vais, ajouta-t-il en riant, afin que, si vous voulez encore vous échapper, vous n'ayez pas la même surprise que hier; &, après m'avoir serré la main, il me laissa : cette visite à la ferme, dont il me parloit de si bonne-foi, auroit dû me rassurer plutôt que de m'alarmer; il ne pouvoit savoir que j'étois averti, donc il n'y avoit point de mystère : cependant je n'étois pas à mon aise; une sorte de défiance s'insinua dans mon ame, je sonnai : Fritz n'étoit pas là, ce fut un des laquais de mon père qui vint prendre mes ordres; il étoit du village, & il y alloit tous les jours : Je lui demandai de l'air le plus indifférent qu'il me fut possible, si le sergent du comte étoit là pour recruter? Il me répondit que oui, & même qu'un de ses frères s'étoit engagé, & aussi ce Justin, que le comte avoit prétendu être amant aimé de Louise. M. le comte, me dit-il, est un si digne homme, que tous nos jeunes gens voudroient servir sous lui. Cet

éloge naïf me fit rougir de nouveau de mes doutes ; tranquille , & sur le comte , & sur ce Justin , je ne pensai plus qu'au projet d'enlever Louise & de me l'attacher pour jamais : cette idée fermenta dans ma tête & dans mon cœur. A vingt ans , enflammé par une passion aussi ardente , on n'imagine aucun obstacle à ce qu'on désire ; secondé par Fritz , tout me paroissoit possible , & je l'attendis avec impatience , pour nous consulter ensemble , mais il ne paroissoit point , & le comte revint. Tout occupé de mon dessein , gêné par sa présence , il me trouva l'air tout extraordinaire & me le dit tout naturellement : je vis qu'il cherchoit à me sonder ; ne voulant pas trop le compromettre , je ne m'ouvris qu'à demi , mais je lui en dis assez pour comprendre que je persistois dans mes projets de la veille. L'après-dîner , il me quitta , me dit-il , pour aller écrire quelques lettres dans sa chambre , après quoi nous devons nous promener ensemble à cheval ; j'eus envie de profiter de cet instant , où il me laissoit seul , pour aller m'éclaircir avec Louise , obtenir enfin cet aveu tant désiré , & la décider à partir ;

mais je pouvois trouver son père avec elle, & ma course seroit inutile; une lettre que je lui remettrois moi-même adroitement, paroît à cet inconvénient; je fus l'écrire, elle se ressentoit du trouble de mon ame; je lui renouvelai mes propositions de la veille, je lui jurai un amour éternel, & de lui en donner toutes les preuves qu'elle pourroit en exiger. Je lui demandois une réponse, & je la renvoyois à son frère pour tous les arrangemens; ma lettre faite & pliée, j'allois la porter, lorsque Fritz, que je n'avois pas revu depuis la veille, entre dans ma chambre avec précipitation : Monsieur, me dit-il, vous m'avez traité hier d'imposteur, où pensez-vous que soit à ce moment M. le comte?.... Un frisson parcourut mes veines.... Mais chez lui, sans doute : pourquoi me dis-tu cela?... Oui, chez lui, c'est-à-dire chez ma sœur, où je viens de le voir de mes propres yeux. — Prends garde à ce que tu dis... Le comte? il est impossible. — Vous pouvez vous en convaincre, monsieur : allez-y; peut-être le trouverez-vous encore dans le jardin, où il attend Louise; elle n'étoit pas à la maison, ni mon père

non plus; il a chargé le petit garçon de la ferme, d'aller la chercher incessamment : j'étois dans un coin de la cour, il ne m'a pas vu, & dès qu'il est entré dans le jardin, je suis venu, pour dire à monsieur que je n'étois pas un menteur. — A mesure que Fritz parloit, ma rage augmentoit par degrés, bientôt elle fut à son comble; joué avec tant de perfidie & d'indignité.... Et par qui? par l'homme que je vénérois, que je respectois le plus au monde, par l'ami à qui je m'étois confié. Je renvoyai Fritz, un mouvement presque machinal me fit saisir mes pistolets, je les chargeai à balles, sans remarquer qu'ils l'étoient déjà, & les prenant avec moi, je sortis dans une fureur qui tenoit de l'égarement, &, dans quelques minutes, je me trouvai près de la ferme : il falloit passer en dessous du jardin; la haye dans cet endroit étoit basse; j'aperçus en effet le comte, se promenant avec l'air de l'impatience, & regardant sans cesse du côté de la porte du jardin opposé à celui où j'étois : je n'avois pas eu le temps de penser à ce que je devois faire, que cette porte s'ouvrit, & que je vis Louise,

la timide & modeste Louise, à qui jamais je n'avois pu dérober la moindre faveur, courir les bras ouverts au devant du comte, se précipiter dans les siens, lui baiser les mains, lui presser les fiennes, & fixer sur lui ses beaux yeux, étincelans d'amour & de joie; je ne fais comment je n'expirai pas, mais je crus toucher à mon dernier moment; un froid mortel glaçoit mes veines, mes forces m'abandonnèrent, & je fus contraint de m'appuyer contre un arbre; la fureur me ranima bientôt, je jetai les yeux encore sur ce fatal jardin; les deux amans (car je ne doutois plus de leur intelligence) se parloient avec feu, le visage du comte rayonnoit de plaisir; jamais je ne l'avois vu aussi animé; je ne pouvois les entendre, mais il paroïssoit par ses gestes, qu'il demandoit avec ardeur quelque chose, que Louise refusoit foiblement. Enfin le comte tire une bourse, qui me parut pleine d'or, & la lui présente; elle hésite encore un moment; enfin elle la prend d'un air moitié confus moitié attendri; le comte l'embrasse, & tous deux ensemble rentrent dans la maison, au moment où j'allois sau-

ter par dessus la haye qui nous séparoit,
 & peut-être immoler deux victimes à ma
 rage; je ne me connoissois plus, & je me
 ferois sans doute ôté la vie, si je n'avois
 vu le comte sortir de la ferme, avec la
 tranquillité de l'innocence & de la vertu,
 que je pris pour celle de l'amour satisfait,
 & courant à lui avec mes deux pistolets à
 la main : Défends-toi, m'écriai-je, traître!
 en lui en appuyant un sur la poitrine, &
 lui présentant l'autre : ôte-moi une vie
 que tu m'as rendu odieuse, ou laisse-moi
 délivrer la terre d'un monstre de perfidie...
 Il voulut m'arrêter le bras & me parler...
 Je n'écoute rien, lui dis-je, défends-toi,
 ou je suis capable de tout; & en disant
 cela, je portai la bouche d'un de mes
 pistolets sur mon propre front; plus heureux,
 sans doute, si le coup étoit parti, mais le
 comte le prévint, & se saisissant du pistolet :
 — Vous le voulez, dit-il; il recule quelques
 pas, tire son coup en l'air; le mien part
 en même temps, & va frapper mon généreux
 ami; je le vois chanceler & tomber à mes
 pieds, inondé de sang, en me disant :
 „ — Ah! malheureux Lindorf, quand vous

„ faurez.... Ah ! vous êtes bien plus à plaindre que moi ! ” — Ma fureur s'éteignit à l'instant même, je jetai loin de moi l'arme meurtrière, &, me précipitant sur mon ami, je cherchai à arrêter avec mon mouchoir le sang qui sortoit de sa blessure ; le coup avoit donné dans le visage, plus de la moitié d'une joue étoit emportée ; il me dit qu'il croyoit avoir le genou fracassé, mais qu'il sentoît que ses blessures n'étoient pas mortelles : je m'efforçai de le relever à demi, de l'appuyer contre un arbre, & de lui donner tous les secours que le lieu permettoit ; j'étois si troublé, que je ne songeois point que j'en aurois pu trouver à la ferme, dont nous n'étions pas à vingt pas : Dans ce premier moment, je ne savois même plus ce qui avoit pu causer cet affreux malheur ; toute autre idée que la sienne étoit effacée de mon esprit ; je le soutenois contre ma poitrine, &, malgré mon tremblement, je vins à bout de lui faire, avec nos deux mouchoirs, une sorte d'appareil ; quand j'eus fini, la mémoire me revint tout à coup. Ah ! Dieu, c'est moi, c'est moi, malheureux ! qui l'ai mis dans cet état affreux, di-

fois-je en gémissant , en me cachant le visage contre terre , en poussant des cris inarticulés. — Lindorf, me disoit le pauvre blessé, cher Lindorf, calmez-vous, écoutez-moi : il vous reste un moyen de réparer vos torts , de conserver mon estime, mon amitié, de les augmenter même. Oui, vous me serez plus cher que jamais, si vous me promettez sur votre honneur, ce que je vais exiger de vous.... Je ne doutai pas qu'il ne s'agît du sacrifice de mon cœur ; mais l'action atroce que je venois de commettre , avoit fait une telle révolution dans mon cœur, que je n'hésitai pas un instant, & que je m'engageai par les sermens les plus forts. Eh bien, me dit le plus généreux des hommes, j'exige que cette aventure soit à jamais un secret entre vous & moi ; heureusement, nous n'avons pas de témoin, laissez-moi dire ce que je voudrai sur mon accident, & gardez-vous de me démentir ; vous l'avez juré, & , je le répète, ce n'est qu'à cette condition que je puis vous pardonner & vous aimer encore : un seul mot vous ôte à jamais mon amitié. Je voulus parler, les sanglots m'en empêchèrent, je

ne pus que baiser sa main, & la presser contre mon cœur déchiré de remords; malgré mes soins, le sang sortoit toujours de la plaie; il voulut avec mon aide, essayer de se relever, mais il s'aperçut alors que sa blessure au genou étoit plus fâcheuse qu'il ne l'avoit pensé; le pistolet étoit chargé à double coup, une balle s'étoit écartée, & nous jugeâmes que l'articulation étoit cassée, du moins il ne pouvoit absolument se soutenir, & retomba sur terre : Je me détestois, je poussai des cris de douleur, je me prosternai aux pieds de mon ami, & c'étoit lui qui me consolait : Allez à la ferme chercher des secours, me dit-il enfin; vous y trouverez la preuve que je n'étois pas, comme vous avez pensé, le plus indigne des hommes; allez, &, sur toutes choses, songez à votre serment; si vous y manquez, je ne vous revois de ma vie. Je courus, sans lui répondre, à la ferme; j'entre précipitamment, & ce que je vis me mit à l'instant au fait de la conduite du comte, & me fit abhorrer la mienne : le berger Justin, très-bien habillé, étoit à côté de Louise, dont il tenoit une main dans les siennes; elle

se penchoit contre lui avec l'expression de la tendresse & du bonheur ; le vieux père Johannes assis vis à vis d'eux , contemploit avec joie ce doux spectacle , ainsi que la bourse que le comte venoit de donner à Louise , que j'avois regardée comme le prix de son déshonneur : elle étoit sur la table avec une autre tout aussi grosse ; j'aperçus ce tableau d'un coup d'œil , & je puis attester que la seule impression qu'il me fit éprouver , fut d'ajouter à mes remords : Ma pâleur , le sang dont j'étois couvert , les effraya. — Oh , mes amis , dis-je en entrant , venez tous au secours du comte , il est ici près , blessé : venez tout de suite. — Ah ! Dieu , notre cher bienfaicteur , s'écrièrent à la fois Louise & Justin ; nous courûmes tous en désordre où je l'avois laissé. La perte de son sang & la douleur l'avoient affoibli ; il étoit à peu près sans connoissance : Louise courut chercher de l'eau , du vinaigre. Il revint à lui , & leur dit avec peine , qu'un malheureux pistolet , avec lequel il avoit voulu s'amuser , crevé dans ses mains , avoit causé tout ce désastre , & que je m'étois trouvé là par hasard. Il s'agissoit de le transporter au châ-

teau ; Justin fut à la ferme , chercher une espèce de brancard & un matelas , nous l'étendîmes dessus : Justin , dans la force de la jeunesse , animé par la reconnoissance , & n'ayant pas , comme moi , le poids accablant du remords , nous fut très-utile ; Louise & son vieux père , nous aidèrent aussi de tout leur foible pouvoir ; nous nous mîmes en marche : pendant ce lent & pénible trajet , quelques propos de Justin & de Louise , me firent comprendre qu'ils s'aimoient depuis très-long-temps , & que ce jour-là même , le comte avoit vaincu tous les obstacles , & conclu leur mariage , en donnant à Justin une ferme assez considérable , dans sa terre de Walstein , sous la seule condition qu'ils se marieroient & partiroient tout de suite , & Johanès devoit y aller avec eux : Cette nouvelle & ces détails me rendoient bien criminel , mais ma passion pour Louise étoit si bien éteinte , que j'entendis même avec une sorte de plaisir , qu'elle s'éloigneroit , & que je ne la reverrois plus ; je sentoís que sa seule présence auroit été pour moi un reproche continuel. Enfin nous arrivâmes , & lorsque nous eûmes déposé le brancard

dans la cour, & appelé des gens pour nous aider, mon premier soin fut de monter à cheval, & de courir à bride abattue, à la ville la plus prochaine, chercher des chirurgiens; elle étoit à plus de trois lieues, cependant je fis une telle diligence, que je les ramenai à l'entrée de la nuit; je trouvai tout le château dans la consternation la plus affreuse; la manière dont mon père me reçut, en m'embrassant tendrement & en fondant en larmes, en louant mon zèle, me prouva qu'il ignoroit absolument que j'eusse quelque part à cet affreux malheur; il étoit déjà dans un tel désespoir, que c'eût été pour lui le coup de la mort, s'il l'avoit appris. Cette considération, plus que mon serment, me fit garder le silence, mais j'ose assurer qu'il en coûtoit à mon cœur, & que j'aurois voulu, dans ces premiers momens, me rendre aussi odieux à tout l'univers que je l'étois à moi-même. Les chirurgiens, après avoir extrait les balles & fondé les blessures du comte, déclarèrent qu'elles n'étoient pas mortelles, mais qu'il y avoit à craindre qu'il ne perdît entièrement un œil, & l'usage de sa jambe, qu'ils parlèrent même

de couper ; le comte , qui se défoit un peu de leur habileté , s'y opposa fortement , & foutint avec un courage inoui , & le pansement , qui fut très-douloureux , & l'arrêt qu'on lui prononça : Je ne pus y assister , mais dès que l'appareil fut mis , je rentrai dans sa chambre , & je jurai de n'en ressortir qu'avec lui. Je ne fais comment ma profonde affliction ne trahit pas notre secret ; elle étoit extrême ; mes larmes ne tarissoient point , & la malheureuse victime de ma barbarie ne cessoit de chercher à me consoler : Il en vint jusqu'à me dire & me jurer , qu'il regardoit cet événement comme un bonheur , que son goût & ses talens l'avoient toujours porté à l'étude plutôt qu'au militaire , qu'il avoit obéi à son père & au Roi , en se vouant à cet état , mais qu'il étoit charmé d'avoir un prétexte spécieux de le quitter , & de se livrer uniquement à la politique : D'ailleurs , me dit-il , je vous crois guéri de votre passion ; le remède , il est vrai , a été violent , mais s'il a eu son effet , je ne puis que bénir le ciel de tout ce qui s'est passé. — Oui , sans doute , j'étois guéri , je l'étois au point que , trois semaines environ , après

ce malheur, j'appris sans la moindre émotion, & même avec joie, par Justin, qui venoit tous les jours savoir des nouvelles de son bienfaicteur, qu'il avoit épousé Louise, & qu'ils étoient prêts à partir pour leur nouvelle habitation. Le comte à ce sujet, entra dans quelques détails avec moi; par délicatesse, il n'avoit pas voulu jusqu'alors en parler, mais je l'en sollicitai. Il m'apprit, „ que le lendemain de la visite que nous avions faite ensemble à la ferme, effrayé de la violence de ma passion, il revenoit aux moyens d'en détourner les terribles effets, lorsque son sergent lui présenta un jeune homme qu'il venoit d'engager; c'étoit le pauvre Justin; sa bonne mine & sa profonde tristesse frappèrent & intéressèrent le comte; il le questionna sur les motifs qui l'engageoient à se faire soldat; le naïf Justin ne chercha point à les déguiser.” — Passionnément amoureux de Louise, depuis plusieurs années, mais n'ayant aucune espérance; rebuté par Johanes, menacé par Fritz, il vouloit mourir, mais en brave garçon, & en combattant les ennemis de son Roi : Egalement, disoit-il, je mourrai de

douleur, de voir Louise à un autre, & ce malheur ne me manqueroit pas, car son père a juré qu'elle ne seroit jamais à moi. Le comte lui demanda s'il étoit aimé autant qu'il aimoit ? — Eh ! mon Dieu, sans doute, répondit-il ; sans cela, l'aimerois-je comme je fais depuis si long-temps : Pauvre chère Louise, je l'ai vue hier pour la dernière fois de ma vie, & nous avons tant pleuré, que nous étions pour en mourir ! — Je me rappelai, me dit le comte, que lorsque vous me menâtes chez Louise, sa tristesse nous frappa.... Mais j'espère, ajouta Justin, que lorsque je serai parti, elle sera moins malheureuse ; son père, & surtout son frère, la maltraitent tous les jours à mon occasion, c'est pour cela que j'ai voulu m'éloigner absolument ; je souhaite qu'elle se console ; pour moi, je ne me consolerais jamais.... Le comte fut extrêmement touché, & conçut à l'instant le généreux projet de faire le bonheur de ces deux jeunes amans, en me sauvant du plus grand des dangers ; il ne dit rien à Justin, voulant premièrement parler à Louise & savoir d'elle la vérité ; il fut deux fois chez

elle, sans pouvoir la trouver seule ; enfin, il guéta si bien le moment, qu'il y parvint : il n'eut pas de peine à obtenir d'elle l'aveu de son amour pour Justin ; son cœur en étoit plein, & depuis qu'elle le savoit engagé, elle ne faisoit que pleurer, cherchoit de son côté l'occasion de le recommander au comte : elle lui dit que leur inclination avoit commencé long-temps avant la mort de sa mère, que dès ce temps-là, elle alloit tous les jours le voir au pâturage. C'étoit pour lui donner le signal de venir le joindre, & pour l'accompagner lorsqu'elle chantoit, qu'il avoit essayé de jouer du flageolet, & qu'il y avoit si bien réussi ; c'étoit pour lui faire ses paniers, ses fuseaux, ses rouets, qu'il avoit commencé à tresser l'osier & à sculpter le bois ; elle montra au comte deux petits groupes très-joliment travaillés ; l'un représentoit Justin lui-même assis à ses pieds, & tous les deux assez reconnoissables ; l'autre, mieux fait encore, étoit le jeune berger, terrassant un gros loup ; car c'étoit pour elle aussi qu'il avoit donné ses premières preuves de courage, en tuant un loup qui emportoit une des vaches de Johanes. Com-

ment la tendre & reconnoissante Louise eût-elle pu refuser son cœur à celui qui l'avoit si bien mérité? Aussi disoit-elle au comte, avec feu & sentiment : Je l'aime de toute mon ame, & je l'aimerai toujours, quand même je ne le verrai plus... Hélas! nous avions un espoir, un seul espoir; souvent je disois à Justin, quand il se désoloit d'être aussi pauvre : Console-toi, mon bon ami, laisse seulement revenir notre jeune maître, il parlera à mon père, & j'ai dans le cœur qu'il nous mariera. Il est bien revenu, mais... Elle s'arrêta.... Mais achevez.... Mais, je vois bien, dit-elle, en baissant les yeux & rougissant, qu'il n'y a rien à faire; je serois même bien fâchée qu'il fût que j'aime Justin, car mon frère m'assure qu'il le tueroit tout de suite : au reste, à présent que Justin sera loin, cela m'est bien égal, je veux le lui dire la première fois, & s'il veut tuer quelqu'un, ce ne sera plus que moi... Le comte la rassura, il lui promit qu'elle seroit bientôt heureuse, que Justin étoit à lui actuellement, qu'il en pouvoit disposer, & qu'il vouloit en faire l'époux de Louise. Elle pouvoit à peine croire

ce qu'elle entendoit, & cet espoir lui paroïsoit un songe ; mais il lui dit que le soir même elle le verroit réalisé , qu'il alloit parler à Justin , & qu'ensuite il parleroit à Johanes.... C'est ce jour même , mon cher Lindorf , me dit le comte , c'est lorsque , après être convenu de tout avec le jeune paysan , après avoir joui du doux spectacle de la joie la plus vive & la plus pure , que je venois le proposer pour gendre à Johanes , que je vous trouvai aux genoux de sa fille ; la pauvre Louise , qui savoit ce que je venois faire chez elle , qui m'attendoit avec toute l'impatience de l'amour , fut troublée à l'excès d'être surprise avec vous ; j'avoue que je le fus aussi , au point de ne pouvoir vous le cacher , & ce fut là , peut-être , le commencement de vos soupçons ; j'en avois presque aussi , moi , sur Louise : Nous avoit-elle trompés , Justin & moi ? étoit-elle d'accord avec vous ? voilà ce que je brûlois de savoir , & votre réponse ne m'éclaircit qu'à demi ; elle me confirma seulement dans l'idée que vous couriez le plus grand danger , & qu'il falloit à tout prix , vous arracher l'objet d'une passion à laquelle

vous

vous étiez résolu de tout sacrifier. J'hasardai , vous vous en rappelez , une demi-confiance sur Justin , imaginant que peut-être votre amour s'augmentoît de l'idée qu'il étoit partagé ; si vous l'aviez reçue avec plus de modération , je l'aurois faite entière , mais votre égarement m'effraya , je vis votre raison prête à vous abandonner ; vos mouvemens , votre regard , avoient quelque chose de convulsif , qui me fit frémir ; je vis que ce n'étoit pas le moment de frapper les grands coups ; j'en avois même trop dit , & je n'avois fait qu'attiser le feu. Je cherchois donc à vous calmer , à vous ramener ; je vous promis de faire des informations ; par là , j'espérois gagner du temps , donner à Louise celui de s'éloigner avec son époux , & prévenir vos projets de mariage ou d'enlèvement. Voulant donc presser cette union , je fus dès le lendemain matin chez Johanes , après vous en avoir averti , uniquement , je l'avoue , pour que vous ne vinssiez pas troubler notre entretien ; je ne vis Louise qu'un instant , mais ce fut assez pour me convaincre du tort que je lui avois fait la veille , en la soupçonnant d'être d'intelligence avec

vous ; cette idée l'avoit tourmentée toute la nuit ; son inquiétude , sa douleur , sa naïveté , ne me laissèrent pas là-dessus le moindre doute. Elle me quitta , je restai seul avec son père , je lui parlai d'abord de mes recrues ; j'en avois la liste , que je lui lus ; au nom de Justin , je vis la joie se répandre sur sa physionomie. — Comment , dit-il , ce coquin s'est engagé ? que le ciel en soit loué , nous en voilà débarrassés ! — Comment , Johanes , ce coquin ? mais je ne veux point d'un coquin dans ma compagnie , & je vais lui rendre son engagement. — Gardez-vous-en bien , monseigneur , avec le respect que je vous dois ; quand je dis coquin , ce n'est pas que ce ne soit le plus honnête garçon du village , & brave comme le Roi ; ça vous tue un loup comme rien ; jugez ce qu'il fera d'un homme ; vous n'aurez pas un meilleur soldat : mais , s'il faut tout vous dire , ajouta-t-il , en baissant la voix , ne s'étoit-il pas mis dans la tête d'être amoureux de ma Louise , & la petite sotte ne vouloit-elle pas l'épouser bongré , malgré ; un garçon qui n'a pas le sou , élevé par charité ; j'aurois mieux aimé , je crois ,

la tuer, que de la lui donner ; mais , Dieu soit loué , le voilà parti , ou peu s'en faut , & j'espère que nous n'entendrons plus parler de lui : c'est dommage pourtant , il avoit bien soin de nos troupeaux ; il a sauvé ma vache avec un courage sans ce diable d'amour — Et ne pensez-vous point à marier Louise , pour la consoler du départ de Justin ? — Plût au ciel qu'elle le fût déjà , ça ne donne que du tourment ; à présent , que me voilà tranquille d'un côté , je vais avoir des inquiétudes de l'autre ; je vois bien aussi que notre jeune baron rode autour d'elle ; tant qu'elle avoit son Justin , elle n'étoit que trop bien gardée , mais à présent , je ne fais trop ce qui en arrivera ; je ne peux pas défendre ma maison à mon jeune maître , comme je l'avois défendue à Justin ; on a ses affaires , on ne peut pas toujours être là ; je mourrois content , si je la voyois bien établie ; mais il n'y a pas d'apparence : dans ce village , ils sont tous pauvres , & Louise n'est pas riche. — Eh bien , Johanes , si vous le voulez , je la marierai , moi , à un de mes fermiers , jeune , honnête - homme , & fort à

son aise ; il possède en propre une métairie , dans ma terre de Walstein , à quelques journées d'ici , qui est , je crois , plus considérable que celle-ci , & , comme je l'aime beaucoup , je lui donnerai , en le mariant , une bourse de cinquante ducats , & autant à votre fille pour les frais de la noce , & pour commencer le ménage : Voyez si ce parti vous convient , ce sera une affaire faite. — Johanes tout émerveillé , vouloit se prosterner devant moi : Oh , monseigneur , si je le veux ! j'en pleure de joie & de reconnoissance ; toute ma crainte est que lui ne veuille pas de Louise , & s'il alloit savoir cette amourette de Justin. — Ne craignez rien , il n'en sera pas jaloux , Justin est son meilleur ami , & plus Louise l'aimera , plus il sera content. Le bon Johanes ouvroit de grands yeux & n'y comprenoit rien ; il fallut lui expliquer la chose ; il n'en revenoit pas d'étonnement , mais il confirma son consentement avec d'autant plus de joie , qu'il faisoit le bonheur de sa fille. Ma seule condition fut , qu'ils iroient tout de suite habiter ma ferme ; il n'y mit aucun obstacle , & se proposa même de suivre ses

enfans , & de s'établir avec eux ; je le chargeai du soin d'apprendre le tout à Louise , & je le laissai pour courir au village : Je remis à Justin son engagement de soldat , l'acte de donation de la ferme , & la bourse de cinquante ducats , que j'avois promise , & je me hâtai de revenir auprès de vous ; votre air , tantôt rêveur , tantôt agité , quelques mots entrecoupés , l'absence de Fritz , qui avoit disparu depuis la veille , tout me fit craindre que vous n'eussiez concerté ensemble quelques projets , dont l'exécution seroit peut-être plus prompte que je ne le pensois. Je résolus donc de hâter , autant que possible , le mariage & le départ de nos jeunes gens , & ce fut dans cette idée que je retournai encore à la ferme ; je voulois mettre cette condition à mes bienfaits , & donner à Louise le présent de nocce que je lui destinois. Vous savez le reste , cher Lindorf , & comment vous fûtes abusé par une fausse apparence ; Louise avoit été tout le jour au village , chez une parente , peut-être pour éviter une nouvelle visite de votre part ; son père impatient de lui apprendre son bonheur , l'étoit allé chercher ; ils avoient

rencontré l'heureux Justin , qui venoit chez eux ; il leur montra son trésor ; le petit garçon que j'avois envoyé chercher Louise , lui disant dans ce moment que je l'attendois chez elle ; elle n'écouta que le premier mouvement de sa joie , courut à perte d'haleine , & me témoigna sa reconnoissance de manière à vous faire une illusion cruelle. Oui , je me mets à votre place dans ce terrible moment ; jugez donc si je vous pardonne ; un peu plus de confiance de ma part , un peu moins de vivacité de la vôtre , & ce malheur n'arrivoit jamais ; au reste , je vous le répète , mon cher Lindorf , il ne seroit réel pour moi , que si vous aviez été soupçonné.

Ce petit récit me fut fait à plusieurs reprises , & toujours en excitant chez moi un renouvellement de douleur & de remords déchirans. Je racontai à mon tour au comte , à quel point l'indigne Fritz avoit contribué à mon égarement ; depuis le jour fatal , je ne l'avois pas revu , il étoit disparu du château ; j'appris de son père qu'il s'étoit fait soldat , & je n'en ai plus entendu parler. Dès le lendemain de cet af-

freux événement, mon père crut devoit aller lui-même à la cour l'apprendre au Roi, &, laissant le comte à mes soins, il fit ce triste voyage : le Roi fut véritablement touché de cette nouvelle, il envoya sur le champ ses chirurgiens à Ronebourg, & dit à mon père qu'il y viendrait lui-même, dès que le blessé seroit hors de tout danger. Les chirurgiens confirmèrent ce qu'avoient dit les précédens ; seulement ils se flattèrent que la blessure du genou ne seroit pas aussi fâcheuse qu'on l'avoit craint, & que le comte en seroit quitte pour boîter. J'avois fait tendre un lit dans sa chambre, je ne le quittois pas un instant, ni le jour, ni la nuit, & je m'efforçois, par les soins les plus assidus, de lui prouver tout l'excès de mon repentir : il y paroïssoit aussi sensible que si ce n'étoit pas moi qui l'eusse mis dans le cas de les recevoir : je lui fis des lectures pour le distraire, dès qu'il fut en état de les soutenir ; jusqu'alors ma légèreté, mon extrême vivacité, & cette funeste passion pour Louise, m'avoient empêché d'étudier ; j'appris à connoître tout le charme de ce genre d'occupation, qui remplit le cœur

& l'ame, en même temps qu'il orne l'esprit ; il me fut aisé de m'apercevoir , que dans le choix des livres qu'il me demandoit , son but étoit plutôt de m'instruire & de m'y faire prendre goût , que de s'amuser lui-même ; ses lectures étoient suivies de réflexions justes & profondes , qui étoient pour moi des traits de lumière : Le plus souvent , il mettoit la conversation sur les devoirs d'un militaire , il me les peignoit avec force , il me prouvoit combien ils étoient compatibles avec les mœurs & le véritable honneur , & à quel point le vrai courage pouvoit s'allier avec l'humanité & la sensibilité... Homme excellent , si j'ai quelques vertus , c'est à lui que je les dois , il m'a fait ce que je suis , & ces deux mois de retraite avec lui , formèrent plus mon caractère , mon jugement , avancèrent même plus mes connoissances , que n'avoit fait toute mon éducation précédente.

Nous n'avons point voulu interrompre cette intéressante narration par le détail de tout ce qu'elle fit éprouver à Caroline , nous laissons à chaque lecteur le soin d'en juger d'après son propre cœur , & de mar-

quer comme il le voudra les endroits où le cahier fut posé & repris, & où il tomba des mains de l'épouse du comte, ceux où le cœur battoit plus ou moins fort, celui où un cri s'échappa : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne fut pas lu jusqu'ici sans interruption, & qu'à cette page, un mouvement prompt & involontaire lui fit saisir la petite boîte ; elle l'entr'ouvrit seulement, &, la refermant tout de suite avec une sorte de crainte respectueuse, comme si ses regards l'avoient profanée, elle la posa tout près d'elle & reprit le cahier.

Au bout d'un mois, le roi sachant que son favori pourroit le voir, vint à Ronebourg avec peu de suite ; je lui fus présenté pour la première fois, il me témoigna de la bienveillance & m'assura de sa protection ; mais, combien je fus confus intérieurement, quand je l'entendis me faire des éloges sur les preuves d'amitié que je donnois au comte dans cette triste occasion, & sur les soins assidus que je lui rendois.... Ah ! sans mon père.... je crois que, tombant à ses pieds, je lui aurois avoué combien je les méritois peu, & à quel point

j'étois coupable. — Lorsqu'on eut prévenu le comte, le roi passa dans sa chambre avec mon père & moi : Après quelques momens, ils désirèrent d'être seuls, & nous sortîmes ; long-temps après, mon père fut rappelé, & je ne tardai pas à l'être aussi ; quand je rentrai, je le trouvai aux genoux du Roi dont il baisoit la main : Venez, mon fils, me dit-il, venez vous jeter avec moi aux pieds du meilleur des maîtres, & remercier le plus généreux des amis.... Le comte remet sa compagnie aux gardes, & à sa prière, sa Majesté veut bien vous l'accorder.... Méritez un si grand bienfait en imitant, s'il est possible, votre prédécesseur.... — Ah ! c'étoit aux genoux du comte que j'aurois voulu me jeter & mourir de ma confusion ; j'en fis même la démonstration ; mon père, qui crut que la joie m'égaroit, me retourna du côté du Roi, qui me releva avec bonté, en me confirmant ce que mon père m'avoit dit, & en m'exhortant, comme lui, à imiter le comte.... L'imiter, dis-je, en m'approchant de lui, en me baissant sur sa main qu'il me tendoit, est-il un mortel qui

puisse approcher de tant de vertus?.... Et moi.... malheureux!.... il m'arrêta par un regard, en pressant sa main sur ma bouche.... Oh, Caroline! voilà l'homme auquel vous êtes unie; voilà celui à qui, dans ce moment, sans doute, vous êtes fixée d'appartenir, & que vous jurez de rendre heureux.... Oh! quel que soit l'excès de son bonheur, je dois convenir qu'il le mérite.... — Le Roi repartit le jour même pour Berlin, d'où peu de temps après il m'envoya mon brevet de capitaine : enfin, je me trouvai seul avec Walsstein, je pus lui exprimer une partie des sentimens dont mon cœur étoit oppressé, ou plutôt, non.... je ne lui dis rien, les paroles étoient trop foibles pour rendre ce que j'éprouvois; je lui témoignai ma reconnoissance comme on la témoigne au Dieu dont il étoit l'image, en redoublant de zèle & d'attachement : son amitié pour moi paroissoit aussi s'augmenter tous les jours; bon jeune homme, me disoit-il quelquefois en me tendant la main, lorsqu'il me voyoit fixer en soupirant l'appareil de ses blessures, non, ce n'est point un malheur,

croyez ce que je vous dis, nous y avons tous gagné, & moi plus que personne; un ami tel que vous le ferez toujours pour moi, mérite bien d'être acheté par la perte d'un œil; peut-être si j'avois une maîtresse, ferois-je moins philosophe, ajoutoit-il en souriant; mais, tel que je vais être, je ne désespère point de trouver une femme assez raisonnable pour m'aimer : c'est l'amour qui fut la cause de mon malheur, c'est à lui de le réparer.... Ah! sans doute, il le réparera, le ciel est juste, il t'a donné Caroline, & je serai seul malheureux.... mais non, je ne puis l'être, si je suis le témoin du bonheur de deux personnes qui me sont aussi chères, si je puis parvenir à rapprocher deux cœurs qui sont faits l'un pour l'autre.... Encore un moment, Caroline, je vous en conjure, & vous allez achever de connoître le meilleur des hommes.

Dès qu'il fut assez bien remis pour soutenir le voyage, nous partîmes ensemble pour Berlin; je pris possession de ma compagnie, que je trouvai dans le meilleur état possible, & lui se livra dans son cabinet, à

des études profondes & suivies, qui, jointes au peu d'exercice qu'il prenoit, altérèrent sa santé; il mangeoit beaucoup, & son application continuelle, tant à la lecture qu'à l'écriture, lui donna cette courbure dans la taille, qui vous aura sans doute frappée : mais il n'avoit plus la moindre prétention sur la figure, & l'étude étoit devenue chez lui une véritable passion : il se livroit entièrement à la politique ; à force de travail assidu, il se mit en état, en deux ou trois années, d'entreprendre les négociations les plus difficiles, & de remplir, avec le plus grand succès, le poste brillant qu'il occupe encore aujourd'hui.

Dès notre arrivée à Berlin, il m'avoit présenté chez sa tante, madame la baronne de Zastrow, celle chez qui la jeune comtesse Mathilde demeuroit depuis sa naissance : Veuve depuis quelques années, & n'ayant pas d'enfans, elle regardoit cette nièce comme sa fille & son unique héritière ; le comte chérissoit aussi sa petite sœur, pour laquelle il avoit les soins du père le plus tendre ; il m'en parloit souvent à Ronebourg, & ne me cachoit point qu'il verroit

avec plaisir que je m'attachasse à elle , & qu'un lien de plus vînt cimenter notre amitié : je la trouvai charmante , mais elle avoit à peine treize ans ; ce n'étoit encore qu'un fort aimable enfant , avec qui je jouois avec plaisir , mais qui ne m'inspiroit pas ce que m'avoit inspiré Louise ; cependant , comme mon cœur étoit alors parfaitement libre , & que la maison de la baronne de Zastrow étoit fort agréable , j'y allois régulièrement tous les jours , & j'y étois reçu comme l'intime ami du comte ; Mathilde surtout m'accabloit d'amitiés , elle m'appeloit son frère ; elle me disoit en riant , qu'elle ne voyoit presque plus le sien , depuis qu'il étoit devenu si laid & si savant , & que c'étoit à moi à le remplacer : je me prêtois à ce badinage , je l'appelois aussi ma sœur , ma chère petite sœur , & je me conduisois avec elle comme si elle l'eût été ; quoiqu'elle fût très-jolie & qu'elle se formât tous les jours , elle ne m'inspiroit pas encore d'autres sentimens que celui d'une amitié vraiment fraternelle : Son genre de beauté , séduisant peut-être pour tout autre , n'étoit précisément pas celui que je préférerois , ce n'étoient

ni les traits réguliers & frappans de Louise, ni cette physionomie enchanteresse, ce regard céleste qui va chercher le sentiment jusqu'au fond de l'ame, cette bouche si naïve, ce son de voix si touchant.... Ah, Caroline ! un mot de plus, & ce cahier ne vous parviendrait jamais ; laissez-moi m'occuper du comte, ne voir que lui, ne penser qu'à lui, me pénétrer de cette sublime idée & oublier tout le reste.... Où en étois-je?.... Je vous parlois, je crois, de la jeune comtesse Mathilde ; vous ne devez pas l'avoir vue, elle étoit à Dresde lorsque vous fûtes à Berlin, & même elle y est encore, madame de Zastrow y ayant fixé son domicile.... Elle ne ressemble point à son frère, tel du moins qu'il étoit avant mon malheur : au lieu de cette figure noble & touchante, celle de Mathilde est fort petite ; le caractère de sa physionomie est la gaieté & la vivacité ; tout est proportionné chez elle à sa petite taille : c'est un petit nez retroussé, de petits yeux bleus fins & rapprochés, une petite bouche de rose toujours prête à rire, un petit minois chiffonné, la plus jolie petite main, & le plus joli petit-

pied possible ; toutes les grâces de l'enfance :
 sa petite figure ronde & mutine excitoit le
 plaisir & la joie, mais jamais un tendre sen-
 timent ; elle paroissoit elle-même incapable
 d'en ressentir, en sorte qu'on badinoit avec
 elle sans y voir aucun danger, ni pour elle,
 ni pour soi-même.... Cependant, insensi-
 blement elle perdit beaucoup de cette gaieté
 folâtre qui la caractérisoit ; elle rioit encore,
 mais le plus souvent c'étoit un rire forcé
 bientôt suivi d'un soupir ; elle cessa peu à
 peu de me donner le nom de frère & de
 m'en accorder le privilège : quand je vou-
 lois l'embrasser, elle reculoit en rougissant,
 & quand je l'appelois ma chère petite sœur,
 elle me répondoit par un grave *monseigneur*,
 qu'elle sembloit même avoir de la peine à
 prononcer : le comte s'aperçut plutôt que
 moi de ce changement : ou je suis bien
 trompé, me disoit-il quelquefois, ou le cœur
 de notre petite étourdie commence à être
 bien d'accord avec mon projet ; & le vôtre,
 mon cher Lindorf, où en est-il ? pourrai-je
 bientôt vous appeler mon frère ? J'étois trop
 vrai pour cacher au comte que je n'en étois
 encore qu'à la tranquille amitié ; mais cer-

tainement, lui disois-je, mon cœur épuisé n'est plus capable d'aimer autrement.... (Ah Caroline, combien je m'abusois!) & puisque la charmante Mathilde ne le ranime pas, c'est fini pour la vie : dans quelle erreur vous êtes, me répondit-il, à vingt-trois ans, vous vous croyez blasé sur l'amour & vous ne le connoissez pas encore : votre passion pour Louise étoit plutôt une effervescence des sens qu'un véritable sentiment, son excès même en étoit la preuve, & je n'en veux pas d'autre que l'enlèvement que vous méditez : mon ami, quand un amant préfère son propre bonheur, son propre intérêt à celui de l'objet aimé, croyez que son cœur est faiblement touché; je souhaite que ce soit ma sœur qui vous fasse sentir la différence de ce que vous avez éprouvé au véritable amour; elle est assez jeune pour attendre cette heureuse époque; peut-être même est-ce sa grande jeunesse qui la retarde, vous ne la voyez encore qu'un enfant, mais cet enfant commence à devenir sensible; il n'y a qu'un pas de là à l'intérêt plus vif qu'elle va vous inspirer. J'embrassai le comte en l'assurant que déjà j'aimois assez

Mathilde pour m'occuper avec plaisir du temps où je l'aimerois davantage, & où je pourrois donner le nom de frère au meilleur des amis, mais que j'avois encore bien des torts à effacer, à faire oublier, que sa charmante sœur méritoit un cœur tout à elle qui pût sentir tout le prix du sien.

Peu de temps après cette conversation, il fut nommé à l'ambassade de Russie, nos adieux furent tendres & m'affectèrent beaucoup : Depuis mon crime, car je ne puis donner un autre nom à ce malheur, je ne fixois jamais le comte sans un renouvellement de douleurs & de remords; cette physionomie si belle, cette démarche si noble, ce regard qui exprimoit tant de choses, me revenoient sans cesse à l'esprit ; pour lui, il ne paroïssoit pas se les rappeler, & n'avoit pas l'air de rien regretter : avant de nous séparer, je le suppliai de me donner son portrait, tel qu'il étoit lorsqu'il vint à Ronebourg; je savois que ce portrait existoit, je voulois l'avoir pour me retracer sans cesse ma faute & sa générosité, pour être sûr que le temps n'en affoibliroit pas le souvenir : il me le refusa absolument : Non, mon cher ami, me

dit-il , vous n'aurez mon portrait ni d'une manière ni d'une autre , oubliez & ma figure passée & ma figure actuelle , comme je les oublie moi-même ; il ne doit plus être question ni de l'un ni de l'autre , ne pensez qu'à mon cœur , il vous est attaché pour la vie & sera toujours de même. Je n'insistai pas , parce que je le vis décidé , & j'avois encore une ressource ; la jeune comtesse Mathilde possédoit un portrait de son frère , en bracelet , mais depuis son accident elle ne le portoit plus du tout , & lui-même , je crois , l'avoit oublié ; elle me l'avoit montré une fois , je l'avois trouvé parfait ; j'obtins d'elle sans beaucoup de peine & sous le sceau du secret , de m'en laisser prendre une copie ; c'est celle que je joins ici , Caroline , & que je vous prie d'accepter : vous êtes la seule personne au monde à qui j'en aurois fait le sacrifice , mais je sais que vous en sentirez le prix : regardez-le souvent & pensez , en le regardant , que la belle ame qui animoit ces beaux traits existe encore , & plus pure & plus belle : Oui , le changement même de ses traits lui donne un nouveau lustre , & ce n'est pas pour votre époux que

ces cicatrices doivent vous donner de l'horreur.... Mais, Caroline, si vous en éprouvez pour son malheureux assassin, pensez à ses remords, à son repentir, à tout ce qu'il doit souffrir en vous faisant un tel aveu, en vous conjurant d'en aimer un autre, en s'éloignant de vous pour toujours; une telle expiation doit suffire pour effacer mon crime, & m'obtenir un généreux pardon. Le comte, en me quittant, m'avoit promis de m'écrire aussi souvent que ses occupations pourroient le lui permettre; tout entier aux devoirs de son état, il lui restoit peu de temps à donner à des correspondances de plaisirs ou d'amitié, cependant quelque temps après son arrivée à St.-Pétersbourg, je reçus de lui les lettres que je joins à ce paquet : lisez-les, Caroline, vous les trouverez numérotées dans leur ordre; votre époux s'y peint lui-même, mieux que je ne pourrois le faire.... — Caroline prit les lettres, chercha le N^o 1, & l'ouvrit promptement; l'écriture lui rappela d'abord ce petit billet en crayon, le seul qu'elle eût reçu de sa vie, dont l'impression avoit été si vive & si courte; elle sentit aussi l'aiguillon déchi-

rant du remords; pendant quelques momens, ses larmes l'empêchèrent de rien distinguer; enfin elle put lire, la lettre étoit datée de Pétersbourg, d'un an environ avant son mariage, & contenoit ce qui suit.

Lettre du comte de Walstein au baron de Lindorf.

St.-Pétersbourg, 7. 17...

N^o. I.

Une lettre, que je reçus hier de Mathilde, m'a confirmé ce que je soupçonnois déjà depuis long-temps; vous êtes aimé, mon cher Lindorf; cette ame pure & naïve, étonnée elle-même du nouveau sentiment qui l'agite, n'a pas su le cacher aux yeux clairvoyans de l'amitié fraternelle; chaque phrase, chaque mot de sa lettre, décèlent son secret, & je ne crois pas de la trahir en le confiant à son époux... Oui, son époux, cher Lindorf.... En vain votre délicatesse s'en défendrait plus long-temps, elle doit céder à tout ce que je vais vous dire, ou plutôt vous répéter; j'ai beaucoup réfléchi

à notre dernière conversation, parce que vous n'aimez pas encore ma sœur, avec ces transports, cette ardeur dévorante que vous ressentiez pour Louise, vous ne vous croyez pas digne d'elle, & vous en concluez que vous n'aimerez jamais; cependant vous avouez, & je le crois, que vous avez la plus tendre amitié pour Mathilde, & qu'elle est même à ce moment, non seulement la femme que vous préférez, mais la seule qui vous intéresse. ... Ah! mon cher ami, qu'est-ce qu'il faut de plus pour le bonheur? un sentiment si doux laisse-t-il quelque chose à désirer? & quand vous y joindrez encore la reconnoissance de tous ceux qu'elle aura pour vous, craignez-vous de ne pas l'aimer assez pour la rendre la plus heureuse des femmes? Ah! je crois son bonheur bien plus assuré que par une passion violente, qui se consume bientôt dans ses propres flammes, & ne laisse que des regrets & du vide; depuis que je m'occupe de cette union, qui feroit, je l'avoue, un des plus grands plaisirs de ma vie, j'ai étudié avec plus de soin que vous ne le pensez, le caractère de Mathilde & le vôtre; chaque remarque que j'ai

faite m'a confirmé dans mon idée, & convaincu que vous étiez nés l'un pour l'autre.... Sans être belle comme Louise, ou comme beaucoup d'autres femmes, ma sœur a dans la figure ce je ne sais quoi, qui plait tous les jours davantage, parce qu'il développe toujours quelque grâce nouvelle, quelque agrément de plus, & qu'il consiste dans le jeu varié d'une physionomie animée, plus que dans la régularité des traits, qui finit toujours par fatiguer : Vous me direz peut-être qu'elle n'est pas sensible, & que vous l'êtes à l'excès ; je vais bien vous surprendre, mon cher Lindorf, & peut-être vous fâcher : mais je crois.... oui, en vérité, je crois Mathilde pour le moins aussi sensible que mon jeune ami : Sous cette apparente légèreté de l'enfance, j'ai su démêler l'amie la plus tendre, la plus capable de s'attacher fortement ; vous voyez déjà que la petite insensible a fort bien su vous apprécier, elle saura vous aimer, & jamais vous n'aurez à vous plaindre de son cœur ; son esprit a tout ce qu'il faut aussi pour plaire au vôtre & pour vous fixer ; son aimable vivacité, sa gaieté soutenue, ses talens,

vous préserveront de l'ennui , le plus cruel fléau du bonheur conjugal ; sa douceur , sa bonté adoucissent cette fougue de tempérament , qui vous emporte si souvent , malgré vous-même , au delà des bornes de la modération , & dont au reste vous m'avez paru bien corrigé.... Je vous entends , mon cher Lindorf , je fais d'avance ce que vous allez me dire ; voilà la certitude de mon bonheur , il est vrai ; mais celui de Mathilde.... Va , mon ami , je te le dis encore , je n'en suis pas en peine , & quand je te presse d'épouser ma sœur , crois que je connois bien tout ce qu'elle peut attendre du cœur le plus excellent , & du caractère le plus sûr que je connoisse ; oui , sans doute , Mathilde seroit heureuse , j'ose te défier de me démentir là dessus ; d'ailleurs elle t'aime : ainsi , plus de bonheur pour elle sans Lindorf , & quoi que tu en dises , tu l'aimes aussi plus que tu ne le crois : mon ami , l'amour honnête n'est autre chose qu'une vive amitié , fondée sur une estime réciproque & toujours exaltée par la différence des sexes : Voilà ce que Mathilde vous inspire déjà , & que fera-ce donc quand
des

des intérêts communs, une même famille, des enfans, viendront y ajouter encore ? Des enfans ! Lindorf, sens-tu, comme moi, combien la mère de nos enfans doit nous être chère ? Oh, mon ami ! l'espèce de sentiment que vous éprouvez pour ma sœur ne peut que s'augmenter tous les jours, acquérir de nouvelles forces & vous conduire tous les deux au bonheur ; Renoncez donc à de vains scrupules & préparez tout pour ce charmant lien : Parlez à Mathilde, parlez à ma tante ; vous n'aurez pas besoin de beaucoup d'efforts avec la première, ma tante sera peut-être plus difficile, elle destinoit sa nièce à un neveu du défunt baron de Zastrow, héritier de ses biens & de ses titres ; mais je lui écrirai, elle aime trop ma sœur pour ne pas renoncer à cette idée & consentir à son bonheur ; d'ailleurs elle vous connoît & vous reçoit assez bien pour que vous puissiez espérer son aveu. — Adieu, mon cher Lindorf, répondez-moi tout de suite, il me tarde de savoir si j'ai pu vous convaincre que vous êtes tel qu'il le faut pour être le frère, & le frère chéri de votre ami.

Ed. comte de Walstein.

P. S. L'intendant de ma terre de Walfstein étant mort depuis peu, je me suis fait un plaisir de donner sa place à l'honnête Justin, qui conduisoit sa ferme à souhait : J'ai reçu hier sa réponse; elle est si naïve & peint si bien leur bonheur, que je crois vous faire plaisir de vous l'envoyer, & je la joins ici : peut-être auriez-vous mieux aimé celle de Mathilde. . . Oh, mon jeune ami, si cela est, vous pouvez l'épouser sans crainte !

Soit que la lettre de Justin fût restée par hasard dans celle du comte, soit que Lindorf eût pensé qu'elle pouvoit intéresser Caroline, elle y étoit : nous croyons aussi faire plaisir à nos lecteurs de la leur donner, & de les ramener un moment auprès de la belle Louise, qu'ils n'ont sûrement pas oubliée.

*LETTRE de Justin, à Son Excellence M.
le Comte de Walfstein, ambassadeur
à la Cour de Pétersbourg, incluse dans
la précédente.*

Monseigneur !

Je fais sûr, comme je connois monseigneur le comte, qu'il auroit lui-même la

joie dans le cœur, s'il avoit pu voir comme sa lettre nous a tous rendu encore plus heureux que nous ne l'étions déjà ; & , avant de l'avoir reçue, je ne croyois pas que cela fût possible ; il est vrai que je ne croyois pas non plus que le pauvre Justin fût jamais digne d'être l'intendant de monseigneur ; à présent, je sens bien que je suis capable de remplir cette belle charge, qui me rend aussi fier que si j'étois le roi ; oui, je suis capable de tout pour monseigneur, & j'espère bien de le contenter, & qu'à son retour, il trouvera tout en bon ordre. — Nous sommes déjà établis au château depuis deux jours ; ma chère petite femme regrettoit d'abord un peu la ferme ; mais, à présent, elle dit qu'elle est bien par-tout avec moi ; avec le respect que je dois à monseigneur, car je sais qu'il ne faut pas se vanter, mais quand on est le mari de Louise & l'intendant de monseigneur, on peut bien avoir un peu d'orgueil : — le vieux père est aussi tout fier & tout gaillard, cela l'a rajeuni de dix ans ; il ne m'appelle plus que *M. l'Intendant*, & tous les repas, il boit un verre de vin de plus à l'honneur de monseigneur ; il n'y

a pas, jusqu'à nos deux petits marmots, qui sont bien joyeux d'être au château, & qui s'amusent tant dans les jardins de monseigneur; l'aîné court déjà par-tout, c'est un robuste petit compagnon, & son petit frère, que Louise nourrit toujours, fait déjà un peu dire le nom de monseigneur; c'est le premier mot que nous leur apprenons; & quand le grand-père boit à la santé de monseigneur, il ôte vite son petit bonnet : cela fait, en vérité, deux gentils petits drôles & presque aussi beaux que leur mère. Je n'oserois pas raconter tout cela à monseigneur, s'il ne m'ordonnoit pas de lui donner des nouvelles du vieux père, de la jeune femme & des petits enfans.... & de mon flageolet, que j'allois encore oublier; mais Louise, qui fait par cœur la lettre de monseigneur, me le rappelle : Il va toujours son train; j'en joue à Louise pour l'amuser, pendant qu'elle nourrit son petit, & le plus gros danse pendant que je joue; nous sommes là comme les oiseaux dans leur nid; le mâle chante à sa femelle pendant qu'elle couve ses petits. Monseigneur voit bien à présent, que je suis l'homme le plus heu-

reux qu'il y ait au monde ; tout a réussi chez nous ; & quand nous sommes dans la prairie, nous voyons sauter autour de nous quatre veaux, trois poulains avec leurs mères, & je ne fais combien de brebis, de chèvres & d'agneaux, sans compter nos petits enfans : c'est pourtant à monseigneur que nous devons tout cela ; aussi je crois que monseigneur est, peut-être, encore plus heureux que nous, parce que c'est lui qui a fait le bien, & nous qui l'avons reçu ; mais cela est juste. Il lui manque cependant une Louise : que le bon Dieu la lui donne ! Nous le prions tous les jours pour monseigneur ; car, en vérité, monseigneur est dans notre cœur, tout à côté de Dieu ; qu'il accorde à monseigneur tout ce qu'il peut désirer, & une longue vie ; ce sont les vœux sincères de ses très-humbles serviteurs, & concierges de sa terre de Walftein,

Walftein, ce 12. 17....

JUSTIN & LOUISE.

Continuation du cahier.

Je répondis au comte par le courier suivant. — Reconnoissance, plaisir de lui appartenir de plus près. — Désir ardent de justifier la bonne opinion qu'il avoit de moi. Certitude de mon bonheur, promesse de celui de Mathilde; voilà ce que ma lettre exprimoit & ce que mon cœur me dictoit : le seul sentiment que je n'y trouvai point, étoit l'amour; mais le comte venoit de me convaincre qu'il n'étoit pas nécessaire au bonheur, & que l'espèce d'attachement que j'avois pour sa sœur, nous rendroit plus heureux. Il avoit trop d'ascendant sur moi, pour ne pas me persuader; je le crus d'autant mieux, que l'idée que j'étois aimé, donna un petit degré de vivacité de plus à mes sentimens pour l'aimable Mathilde. Je ne la revis pas sans émotion, & j'en eus même une assez vive, pour me rassurer tout à fait, lorsqu'à la suite d'une conversation que j'eus avec elle, elle me permit, en rougissant beaucoup, de parler à sa tante, & de tâcher de la faire entrer dans les idées de son frère.

Je crus cependant devoir attendre, pour cette démarche, que le comte m'eût prévenu, & lui eût écrit comme il me l'avoit promis. Je le dis à Mathilde, qui l'approuva, & qui ne craignit plus de m'avouer un penchant autorisé par son frère. Je continuai donc à venir tous les jours chez la baronne de Zastrow, & à lui faire ma cour assidue, qui me réussissoit peu : Depuis le départ de son neveu, elle avoit entièrement changé de conduite avec moi ; toujours polie, mais très-froide, elle affectoit de me recevoir avec la plus grande cérémonie, & prenoit si bien ses mesures, que je ne pouvois dire un seul mot à Mathilde en particulier. Ces obstacles, ces contrariétés, auroient dû, sans doute, augmenter mon amour ; j'en avois du moins un dépit secret, qui n'échappoit pas à Mathilde, & la consolait de tout, en lui persuadant qu'elle étoit aimée. Ah ! sans doute, elle l'étoit ; l'amitié, l'intérêt le plus vif, la reconnoissance, m'attachoient à cette aimable enfant ; & si, dans ce temps-là, j'avois obtenu sa main, je me serois peut-être mépris moi-même sur la nature de mes

sentimens pour elle. J'attendois cependant sans beaucoup d'impatience l'effet des promesses du comte, & de sa lettre à sa tante. Il m'écrivit qu'il n'avoit pu la persuader encore de consentir à cette union; qu'elle tenoit avec force à ses projets sur le jeune baron de Zastrow, actuellement en voyage, mais qu'il tenoit encore plus au sien, & qu'il y parviendrait sûrement : il me conjuroit de ne pas me rebuter, d'attendre avec patience. Un héritage considérable, qui dépendoit de cette tante, obligeoit à quelques menagemens, mais, de manière ou d'autre, il en viendrait à bout, & me regardoit déjà comme son frère. Je voulois montrer cette lettre à ma jeune amie, & je fus tout de suite à l'hôtel de Zastrow; il étoit exactement fermé, point de portier, pas un seul domestique à qui je pusse m'adresser : Cette singularité me frappa; la veille encore, j'y avois été reçu comme à l'ordinaire, & rien n'annonçoit un départ : Je fus prendre des renseignemens dans le voisinage; on avoit en effet vu partir une berline de très-grand matin, mais on ne savoit rien de plus : j'étois dans l'étonne-

ment le plus profond, lorsque je vois venir à moi la femme-de-chambre de Mathilde; je cours à elle, je veux l'interroger; elle ne m'en donne pas le temps : ne me demandez rien, je ne fais rien; je ne puis pas même vous dire où ces dames sont. Hier, quand vous fûtes parti, j'entendis madame parler haut, mademoiselle pleurer; toute la nuit, on a fait des paquets, on a grondé, on a pleuré, & on a fini par me donner mon congé, & par monter en berline; mais mademoiselle, en me disant adieu, m'a mis ceci dans la main, dit-elle, en me présentant un papier chiffonné, à mon adresse. Je le pris, je l'ouvris promptement, & d'abord je n'y compris rien; c'étoit une note de vaisselle & autres effets : enfin, je découvris entre les lignes & les chiffres, ce qui me regardoit. " Ah! „ M. de Lindorf, me disoit-elle, nous al- „ lons partir pour Dresde, dans quelques „ heures; nous y resterons long-temps, „ bien long-temps, peut-être toujours. „ Qu'allez-vous penser, quand vous vien- „ drez demain, & que vous ne retrouverez „ plus votre petite amie? Serez-vous affligé

„ comme elle? Oui, foyez-le un peu, je
 „ vous en prie, mais pas trop cependant,
 „ car je vous promets de penser à Dresde
 „ comme à Berlin, & comme je penserai
 „ toute ma vie; & puis, n'ai-je pas un
 „ frère, un bon frère? Ecrivez-lui tout de
 „ suite, &, si vous voulez me répondre un
 „ mot, envoyez-le-lui; il n'y a que ce
 „ moyen pour que je puisse avoir de vos
 „ lettres; il faut qu'elles passent par la
 „ Russie, mais qu'est-ce que cela fait, si
 „ elles me parviennent une fois; je vou-
 „ drois être aussi sûre que ceci vous par-
 „ viendra. Je ne savois comment faire pour
 „ vous écrire; heureusement, ma tante m'a
 „ donné une liste à copier; dès qu'elle me
 „ regarde, je fais un chiffre, & dès qu'elle
 „ sort, j'écris une ligne; quand j'aurai fini,
 „ je pourrai peut-être le donner à cette
 „ pauvre Charlotte, qu'on m'ôte, parce
 „ qu'elle auroit pu m'aider, parce qu'elle
 „ vous aime, & qui nous rendra bien ce
 „ petit service. Je suis fâchée d'attraper
 „ ainsi ma tante, mais elle.... comme elle
 „ m'a trompée; jusqu'à ce soir, je ne sa-
 „ vois pas un mot de ce départ; non, je

„ vous le jure, pas un mot. N'est-ce pas
 „ bien affreux, partir ainsi sans vous re-
 „ voir? Ah! je pleure si fort que je ne
 „ puis plus écrire, & puis ma tante va re-
 „ venir; ma liste ne ressemble plus à une
 „ liste à présent, c'est une lettre toute
 „ entière, il faut la cacher bien vite, &
 „ en faire une autre. Adieu, adieu, M. le
 „ baron, n'oubliez pas Mathilde, & ne pre-
 „ nez pas mauvaise opinion d'elle, parce
 „ qu'elle vous écrit la première.

Sans avoir même beaucoup d'amour, il étoit impossible de n'être pas touché du billet de la nièce, & piqué du procédé de la tante; j'éprouvois ces deux sentimens dans toute leur force: je revins chez moi, écrire au comte ce qui se passoit, & la manière cruelle dont sa tante m'avoit joué. Je crois que la colère l'emportoit sur le regret d'être séparé de ma jeune amie; du moins, j'insinuai à son frère, que je regardois notre projet comme impossible, & que, puisque sa tante paroissoit si décidée, il valoit mieux, peut-être, y renoncer tout à fait. Je joignis à ma lettre le petit billet de Mathilde, & ma réponse, en priant son frère de la lui

faire parvenir. Je reçus celle du comte aussitôt qu'il fut possible, & vous la trouverez ici, N° II.

LETTRE du comte de Walstein au baron de Lindorf.

N° II.

St.-Petersbourg, 18. 17.....

Je suis très-mécontent, mon cher Lindorf, du tour que nous a joué notre chère tante de Zastrow, car elle a beau faire, elle sera la vôtre : je l'ai juré, & ma sœur ne deviendra point la victime de son opiniâtreté; je n'ai rien à dire contre le jeune de Zastrow, que je n'ai point l'honneur de connoître, & à qui je souhaite toute sorte de bonheur, excepté celui d'être l'époux de Mathilde. C'est vous qui le ferez, mon cher Lindorf, vous, que ma sœur a déjà distingué, & que son cœur préfère. Non, ce cœur qui s'est ouvert à moi avec tant de confiance & d'ingénuité, ne sera point trompé dans son attente; elle n'aura point à combattre une inclination que j'ai cherché moi-même à

faire naître; elle n'aura point à rougir d'avoir écrit la première à un autre homme qu'à son époux. Chère petite sœur, comme son billet m'a touché; je lui écris aujourd'hui pour la consoler, je lui fais entrevoir le bonheur, dans un avenir peu éloigné; & nous y parviendrons avec un peu de persévérance : Je lui envoie votre lettre, qui, je pense, aura plus d'effet encore que la mienne : J'écris aussi à ma tante, &, s'il le faut, je ferai valoir les droits qu'un père mourant m'a remis sur ma sœur.

„ C'est à vous, me dit-il, que je confie le „ soin de son bonheur „. Oh, mon père ! votre attente ne sera point trompée ; j'unirai Mathilde à Lindorf, & votre Mathilde sera heureuse. Reprenez donc courage, mon ami, & soyez sûr que notre projet réussira : Mathilde n'a que seize ans ; dans trois ou quatre, elle sera plus formée, plus capable de vous rendre heureux & de l'être elle-même : ma seule crainte est, que, pendant ce temps-là, séparé d'elle, ce cœur, devenu tout à coup si froid, si insensible; ce cœur, qui n'est plus susceptible d'amour, ne rencontre l'objet qui doit le faire revenir de

cette erreur , & lui prouver qu'il ne le connoissoit pas encore ; du moins , mon cher Lindorf , si ce malheur nous arrivoit , promettez-moi , jurez-moi , que vous ne sacrifierez ni vous-même , ni ma sœur , à des engagemens , qui dès cet instant cesseroient d'exister ; je ne désire ce lien , qu'autant que je serai sûr qu'il ne fera le malheur ni de l'un , ni de l'autre ; & j'aime mieux avoir à consoler Mathilde de la perte de son amant , que de l'indifférence de l'époux que son cœur a choisi : Ainsi , du moment qu'elle ne seroit plus la femme que vous préférez à toute autre , du moment que vous serez convaincu , qu'une autre qu'elle peut vous rendre plus heureux , ayez le courage de l'avouer à votre ami ; soyez sûr , qu'au lieu d'altérer son estime , vous la redoublerez. Je crois une passion violente peu nécessaire au bonheur conjugal ; je vous l'ai dit dans ma précédente lettre , & je persiste dans mon idée ; mais je crois plus fortement encore , qu'il faut au moins que deux époux se préfèrent mutuellement à l'univers entier , & n'ayent jamais un instant de regret d'être liés pour la vie : Je crois qu'il faut entr'eux cet accord de

sentimens, ce rapport de goûts, cette confiance entière, cette liaison des ames, qui ne peut exister, si l'un des deux aime ailleurs, & doit nécessairement cacher à l'autre les pensées dont il est le plus occupé. Voilà, je vous l'avoue, ce qui, jusqu'à présent, m'a empêché de me marier, & de céder aux desirs de ma famille, qui s'éteindroit avec moi. J'ai craint que ma position brillante, & la faveur dont je jouis, n'engageassent peut-être la femme à qui je m'adresserois, au sacrifice d'une inclination précédente; j'ai craint d'acquérir des droits usurpés, sur un cœur engagé ailleurs; de séparer, sans le savoir, deux amans que je rendrois malheureux, & de l'être moi-même à l'excès, quand je viendrois à le découvrir. Vous me connoissez trop, mon cher Lindorf, pour croire que je veuille vous faire des reproches, quand je vous ouvre mon cœur. Vous savez ma façon de penser sur l'accident qui changea ma figure, elle est toujours la même, & je vous jure de nouveau, que je me félicite tous les jours, de pouvoir me livrer à mon goût dominant, & suivre la carrière qui me convenoit le

plus : Heureux d'avoir pu , dans celle que j'ai quittée , donner des preuves de mon courage & de mon zèle pour mon Roi , & de pouvoir le servir actuellement dans un autre genre : il a besoin de bons ministres , autant que de bons généraux ; je tâcherai de remplir de mon mieux ma vocation actuelle , & je pense avec plaisir , mon cher Lindorf , que je suis très-bien remplacé pour la précédente ; ainsi , je ne regrette rien , rien du tout , je vous assure ; mais , je me rends justice , je sens que je ne suis pas fait pour inspirer l'amour , & je n'y prétends pas ; peut-être est-ce par cette raison que je me suis persuadé , qu'il n'est pas nécessaire au bonheur ; mais , au moins , je voudrois trouver un objet qui ne fût prévenu par aucun autre objet ; je ne m'effrayerois pas même d'un peu de répugnance dans les commencemens , elle est naturelle , & je dois m'y attendre ; c'est à moi à la dissiper peu à peu , à me faire aimer d'abord par reconnoissance , ensuite par habitude ; on finira par s'accoutumer à ma figure , & mon unique étude seroit de la faire oublier , à force de bons procédés. Comment une femme ne finiroit-elle pas par s'at-

tacher à celui qui n'existeroit que pour la rendre heureuse, qui préviendrait tous ses desirs, qui lui soumettroit tous les siens, & lui feroit gré des moindres marques d'attachement qu'elle lui donneroit.

Voilà, mon cher ami, la douce chimère de mon cœur, que j'espère bien réaliser un jour; je vois tous les obstacles, ils ne me rebutent point; je fais la difficulté de trouver une femme dont le cœur n'ait reçu aucune impression, car alors tout mon ouvrage est détruit d'avance; on feroit sans cesse la comparaison de moi à l'objet aimé & regretté; on me regarderoit comme un monstre; la prévention, l'aigreur, empoisonneroient tout; mais si je puis rencontrer une jeune personne, telle que je la désire & que je ne cesserai de chercher, dont l'ame simple & naïve ne connoisse point encore l'amour & très-peu le monde; si je puis la trouver, elle fera à moi, duflai-je la forcer à m'épouser: je saurai la rendre malgré elle, la plus heureuse des femmes, & l'obliger à chérir ses liens, je sens que, dans les commencemens, on pourra m'accuser de peu de délicatesse, mais mon motif secret me justifiera à mes propres

yeux ; je n'ai pas d'autre moyen de jouir du seul bonheur que mon cœur désire, celui d'être époux & père, & de finir mes jours dans le sein de ma famille. Liens sacrés, relations intimes, qui doublent l'existence, sans lesquelles l'homme isolé ne tient à rien dans le monde, traîne une vie inutile, meurt sans être regretté.... Oui, vous ferez mon bonheur ; je n'y pense jamais sans émotion, & cette lettre de Justin que je vous ai envoyée, m'arrachoit des larmes d'attendrissement. Qu'ils sont heureux, ces bons gens ! *Il vous manque une Louise*, me disoit-il, *que le bon Dieu vous la donne !* Honnête & bon Justin, les prières d'un cœur pur comme le tien doivent être exaucées ; elles le seront, sans doute : oui, je la trouverai, cette compagne, que j'adore déjà sans la connoître. Elle & moi, Lindorf & Mathilde, Justin & Louise, voilà trois couples heureux dans l'univers : n'en acceptez-vous pas l'augure, mon cher ami ; pour moi, cette idée me transporte, elle me fait croire d'avance à la félicité suprême.

Qu'est-ce que vous me parlez d'héritage & de privation ? si ma tante étoit assez in-

juste pour priver Mathilde du sien, n'est-elle pas assez riche pour s'en passer? est-ce le plus ou le moins qui influe sur le bonheur, quand d'ailleurs on est dans l'aisance? & son bien réuni au vôtre, ne nous suffiroit-il pas? Cependant comme le plus n'y gâte rien, & qu'il vaut mieux que les choses se fassent de bonne grâce, attendons encore, mon ami; je ne répondrois pas d'être jaloux, si vous étiez heureux bien long-temps avant moi, & ma chère petite femme n'est pas encore trouvée; dans quelque temps je m'en occuperai sérieusement; à présent, je le suis beaucoup ici, des affaires du Roi; je crains de n'avoir pas trop le plaisir de vous écrire, aussi vous voyez que je prolonge aujourd'hui ce plaisir, &c. &c. &c.

Le reste de la lettre regardoit des affaires politiques, des détails sur la Russie, que Caroline sauta ou parcourut à peine : elle avoit bien autre chose à penser; son cœur ne pouvoit plus suffire à tout ce qu'elle éprouvoit : il lui paroissoit qu'elle étoit transportée dans un monde nouveau, dont jusqu'alors elle n'avoit pas même eu l'idée : cette dernière lettre surtout la frappa beau-

éoup ; elle la relut toute entière , d'abord avec une sorte de faififfement très-pénible. Cette espèce de prédiction sur Lindorf , cette crainte excessive d'être uni à une femme dont le cœur seroit engagé ailleurs , lui firent une impression cruelle ; mais quand elle en vint ensuite à ses projets de bonheur , aux motifs qui l'avoient engagé à l'épouser , malgré sa répugnance , elle en fut si touchée , que déjà dans cet instant , elle crut n'aimer plus que lui dans le monde , ou plutôt elle ne pouvoit démêler le sentiment dont elle étoit agitée ; elle restoit là , les yeux fixés sur cette lettre , sans penser que le cahier n'étoit pas fini : enfin , peu à peu cet enthousiasme se dissipa ; l'image du comte s'effaça , celle de Lindorf reprit son empire ; la lettre fut posée , & la lecture continuée.

Continuation du cahier.

Le temps s'écoule , Caroline , & les vingt-quatre heures que j'ai consacrées à ce pénible ouvrage , sont prêtes à finir ; j'aperçois déjà les premiers rayons du jour , de ce jour où je verrai peut-être pour la dernière fois ,

celle à qui , hier encore , à la même heure , je croyois consacrer ma vie entière. Combien j'étois heureux ! comme l'espérance & l'amour me berçoient de leurs douces chimères ! Un instant a tout détruit , m'a plongé dans le néant le plus affreux ; mais , que fais-je ! dois-je employer à me plaindre les instans qui me restent pour vous conduire au bonheur , pour vous en montrer le chemin ? Oui , Caroline , vous serez heureuse , & cette certitude peut seule me faire supporter la vie.

Un an à peu près s'écoula , sans apporter aucun changement à notre situation. Mathilde étoit toujours à Dresde , le comte toujours en Russie , & moi toujours à Berlin. Une correspondance suivie , soutenoit nos liaisons mutuelles , mais celle de Dresde passant par Pétersbourg , n'étoit ni bien fréquente , ni bien animée. Mathilde élevée dans la retenue , & même avec sévérité , n'osoit pas ses laisser aller à ses sentimens , & n'exprimoit tout au plus que de l'amitié : Je lui répondois bien naturellement sur le même ton ; mais décidé cependant à l'épouser , dès que sa tante voudroit y con-

sentir, la préférant sincèrement à toutes les femmes que je connoissois alors, je fuyois avec soin toutes les occasions de rencontrer des objets qui auroient pu me détourner de cette idée & l'emporter sur elle dans mon cœur. Il m'en coûtoit peu de me priver des plaisirs d'éclat; depuis la malheureuse aventure de Louise & du comte, j'avois conservé une sorte de mélancolie habituelle, qui s'accordoit fort bien avec mon projet : tout entier aux devoirs de ma vocation & au soin de faire ma cour au Roi, je consacrois le reste de mon temps à la lecture, à la musique, ou bien à me promener à cheval. Un malheureux événement vint troubler ma tranquillité & redoubler ma tristesse : mon père, qui ne quittoit point du tout sa terre de Ronebourg, eut une attaque d'apoplexie; ma mère, depuis long-temps foible & valétudinaire, faillit à succomber à sa douleur & à son effroi : on vint me chercher incessamment; j'arrive, je les trouve tous les deux dans le plus grand danger : ma vue parut les ranimer; ma mère surtout, qui me chérissoit avec la plus vive tendresse, se trouva sensiblement mieux, & l'attribuoit à ma présence & à mes soins;

mais l'état de mon père en demandoit de continuel : j'écrivis en cour, pour solliciter un congé : mon motif étoit trop légitime pour ne pas l'obtenir, & je me consacrai entièrement à mes parens. C'est précisément alors, Caroline, que vous vîntes embellir la cour, que j'avois quittée ; ce fut aussi à cette époque que le comte eut cette fâcheuse maladie, qui le retint en route si long-temps ; je l'appris indirectement. Dans tout autre temps, j'aurois volé auprès de lui, mais j'étois retenu à Ronebourg par des devoirs trop chers & trop sacrés, pour en avoir même l'idée. Quelque temps après, j'eus le plaisir d'apprendre par lui-même, qu'il étoit rétabli, & heureusement arrivé à Berlin : Sa lettre avoit bien une tournure énigmatique & mystérieuse, qui me frappa au moment que je la lus... Il auroit donné tout au monde, me disoit-il, pour me voir, pour me parler. Le cruel événement qui me retenoit à Ronebourg, étoit d'autant plus affreux pour lui, qu'il ne pouvoit absolument y venir, vu la distance (Ronebourg est au fond de la Silésie, à quatre grandes journées de Berlin), & le peu de

temps qu'il avoit à rester en Prusse, où tous ses momens seroient employés. Il passoit ensuite à Mathilde, s'affligeoit de la résistance de sa tante : il étoit résolu, disoit-il, dès que je serois libre, de quitter Ronenbourg, d'user de tous ses droits de frère aîné, pour terminer mon mariage. Un nouveau motif le pressoit ; peut-être lui-même touchoit-il au bonheur, peut-être étoit-il sur le point d'obtenir ce qu'il désiroit avec tant d'ardeur ; mais il ne pouvoit, ni ne vouloit être heureux sans moi.

Je fis moins d'attention à cette lettre que je n'en aurois fait dans un autre moment, à peine même eus-je le temps de la lire, & ce n'est qu'à présent que je me la rappelle ; je la reçus le jour où mon père, après avoir languï quatre mois, expira dans mes bras, en me recommandant ma mère, en m'ordonnant de ne la pas quitter. Ah ! mon cœur avoit déjà prévenu cet ordre si respectable pour moi ; j'avois déjà promis, juré, à la plus tendre des mères, que son fils unique ne l'abandonneroit point à sa douleur. Dès que j'eus rendu à mon père les derniers devoirs, j'écrivis au comte,

pour

pour lui apprendre la perte que je venois de faire , & pour le supplier de m'obtenir une prolongation de congé. Non seulement le Roi me permettoit de rester à Ronebourg , mais il daignoit même approuver le motif qui m'y retenoit. Il régnoit dans la lettre du comte un fonds de tristesse qui ne me surprit pas ; je savois combien cette ame sensible savoit partager les chagrins de ses amis , & d'ailleurs il étoit lui-même très-attaché à mon père ; il ne me disoit rien qui fût relatif à sa lettre précédente , qui s'étoit perdue dans le trouble de cet affreux moment , & que j'avois presque oubliée : il me marquoit seulement qu'il alloit incessamment à Dresde , voulant voir sa sœur avant que de retourner en Russie , s'il lui étoit possible , il viendrait aussi à Ronebourg , mais il n'osoit me le promettre , & , en effet il ne put y venir. Oh , pourquoi , pourquoi ne me confia-t-il pas alors ce fatal secret ? Mais , sans doute , sa délicatesse ne lui permit pas d'ajouter à mes peines , en m'apprenant un événement dont je pouvois me regarder comme la première cause.

Trois autres mois s'écoulèrent , plus trif-

Tome I.

L

tes, plus douloureux pour moi que les précédens; je n'avois plus autour de moi qu'un seul objet d'attachement; toute ma tendresse filiale étoit réunie sur ma mère, & je la voyois dépérir tous les jours, sans avoir d'autre consolation que celle d'adoucir ses derniers momens, & de lui procurer encore quelques instans de bonheur. Enfin, je la perdis aussi; cette ame pure quitta ce séjour terrestre, en se félicitant d'aller rejoindre son époux & d'expirer dans les bras de son fils.

Oh! Caroline! pardonnez ces tristes détails, j'ai besoin de m'appesantir sur mes malheurs, de me les retracer tous dans ce terrible moment, où je vais me séparer pour jamais de celle qui devoit me tenir lieu de tout; j'ai besoin de me pénétrer de l'idée que l'homme est né pour être malheureux, & que c'est là son unique partage; qu'il doit perdre successivement tous les objets qui lui sont chers, tout ce qui l'attache à la vie. Non, le bonheur n'est pas fait pour l'homme; un seul, peut-être.... mais ses vertus lui donnent le droit d'y prétendre, & je n'ai pas celui d'en murmurer.

Après la mort de ma mère, je me hâtai

de fuir ces lieux ; ma terre de Ronebourg m'étoit devenue odieuse , tant par la double perte que je venois d'y faire , que par le cruel événement qui s'y étoit passé ; je revins à Berlin & Postdam , j'y passai l'hiver , & je vécus plus encore retiré que l'année précédente. Le comte m'écrivoit peu , son style étoit triste & embarrassé , & je crus enfin entrevoir qu'il avoit un secret qui lui pesoit sur le cœur ; je le lui dis naturellement , il en convint , mais me renvoya pour me le confier entièrement , à son retour , qui devoit avoir lieu l'automne suivante : C'est aussi l'époque qu'il fixoit pour mon mariage avec sa sœur. Votre sort & le mien , me disoit-il , seront alors décidés sans retour. Puissent-ils être heureux , & si je dois y renoncer pour moi-même , que du moins le bonheur de ma sœur & de mon ami me tiennent lieu de celui que je n'ose espérer. Je pensai qu'il avoit , sans doute , une inclination en Russie , & qu'il s'y rencontroit des obstacles ; mais respectant son secret , je cessai mes questions , je recevois aussi de temps en temps quelques petites lettres de la jeune comtesse , & toujours par le canal de son

frère. Sa tante persistoit dans ses projets, & se préparoit à faire revenir M. de Zastrow, pour conclure ; son héritage étoit à ce prix. Mais la généreuse Mathilde étoit prête à le lui céder en entier, à me faire ce sacrifice, & me demandoit avec une ingénuité touchante, si je n'étois pas de cet avis, & s'il ne valoit pas mieux mille fois être moins riche & plus heureux ; je le pensois d'autant plus, que la mort de mes parens venoit de me rendre maître d'une fortune considérable, & qui s'augmenta encore par la mort & l'héritage du commandeur de Risberg, mon oncle maternel. Il vivoit comme un solitaire, dans la terre que j'habite à présent ; n'avoit jamais voulu me recevoir chez lui pendant sa vie, & me laissa tous ses biens, sous la condition cependant de me marier dans le cours de l'année, & de faire porter le nom de Risberg à mon fils aîné. Cette condition me parut alors facile à remplir ; mes engagements avec Mathilde m'en assurèrent la possibilité ; & peut-être même ce motif auroit-il pu contribuer à décider en ma faveur madame de Zastrow. Depuis lors, ah ! Caroline, combien je l'ai

trouvée douce, cette obligation de me marier dans le cours de cette année; combien, lorsque j'osai entrevoir le plus grand des bonheurs, je bénissais la mémoire de mon oncle; à présent, ah! j'y renonce pour la vie, à cette terre, à ces biens sur lesquels je n'ai plus aucun droit, & que je vais demain quitter pour jamais. Des biens! en est-il, en peut-il être pour moi, après celui que je perds? Non, jamais. Pardon, Caroline; les vœux, les sermens d'un malheureux que vous devez oublier, peuvent-ils vous intéresser? j'ajoute à mes crimes, en vous faisant celui de vous adorer toujours, & le but de cet écrit est de les réparer.

Décidé à ne plus demeurer à Ronebourg, qui me retraçoit des souvenirs trop déchirans, & qui d'ailleurs est trop éloigné de la capitale, je fus charmé de l'acquisition de Risberg, & je vins en prendre possession au commencement de cet été, peu de jours après la mort de mon oncle. — Caroline, Caroline! c'est ici où je vais avoir besoin de toutes mes forces pour continuer ce fatal écrit; femme adorée, pourrai-je vous parler de vous-même, de mes sentimens, &

ne pas mourir de douleur & de remords ? Sainte & pure amitié , toi qui dois expier tous les crimes que l'amour m'a fait commettre ; toi qui dois désormais remplir uniquement mon cœur , viens m'animer d'un nouveau zèle & soutenir mon courage !

Le local de ma nouvelle demeure me plut infiniment ; je comptois cependant n'y faire que peu de séjour , & j'en voulus profiter pour connoître tous les environs ; la veille du jour où je vous aperçus à la croisée de votre pavillon , j'avois déjà passé dessous , & déjà j'en avois entendu sortir ces sons touchans , cette voix si douce , ces accords si harmonieux , qui m'ont fait depuis tant d'impression , & dont je ressentis l'effet dès ce premier instant : J'avois entendu des voix plus belles & plus étendues , mais jamais aucune qui m'eût fait autant de plaisir ; je vous écoutai long-temps , & , lorsqu'enfin vous eûtes cessé , lorsque je me fus éloigné , je croyois encore entendre ces accens qui répondoient à mon cœur ; j'y revolai le lendemain ! Passionné pour la musique , je lui attribuai uniquement cet attrait irrésistible qui m'entraînoit malgré moi : J'avoue cependant ,

que je désirai avec ardeur de voir celle dont les talens me ravissoient, & que je crus aussi d'être conduit par curiosité ; j'imaginois de vous attirer à votre croisée en chantant avec vous ; ce moyen me réussit : je ne fis, il est vrai, que de vous entrevoir ; mais, dès cet instant, vos traits furent gravés dans mon cœur, & j'aurois voulu ne plus vous quitter : Oh, que ne puis-je m'arrêter sur tous ces détails qui me sont si chers, me retracer chaque minute de ce temps trop vite écoulé, & qui laisse dans mon cœur des traces si profondes ! Combien j'étois heureux, quand, totalement occupé de ce nouveau sentiment qui remplissoit mon âme, & qui l'absorboit en entier, je n'existois plus qu'à Rindaw, & j'oubliois le reste de l'univers ; quand, en vous quittant le soir, je n'emportoais d'autre idée que celle de vous revoir le lendemain, & qu'elle suffisoit à mon bonheur ! Je n'éprouvois ni cette ardeur inquiète & tumultueuse que m'inspiroit Louise, ni cette tranquillité monotone, ce repos du cœur & des sens que je trouvois auprès de Mathilde : délicieusement agité, un charme nouveau sembloit s'être

répandu sur toute mon existence, rien ne m'étoit indifférent, vous embellissiez tout à mes yeux, je portois votre idée sur chaque objet, ou plutôt, je ne pensois plus qu'à vous seule au monde ; & , pendant deux mois, la seule lettre que j'écrivis, fut pour demander la permission de passer l'été dans ma terre ; je l'obtins, & je crus que ce temps dureroit éternellement ; j'oubliai le passé, l'avenir ; j'oubliai tout, excepté Caroline : Mais pourquoi chercher à redoubler mes tourmens, par la peinture de mon bonheur passé ? Hélas , dans cet instant encore, j'oubliais que je ne dois plus vous parler de moi, & que vous appartenez au meilleur des hommes ! Ah , c'est de lui, de lui seul, que je dois m'occuper ! Il y a un mois, que je reçus une lettre de lui, & ce fut cette lettre qui me tira de ma douce ivresse : Il se plaignoit de mon silence, & Mathilde en étoit également surprise : Mathilde, son nom seul déchira mon cœur, & me fit sentir qu'il étoit tout à Caroline.... Je posai la lettre ; pendant long-temps, il me fut impossible de l'achever : enfin, je la repris & ce qui suivoit

me rassura. — Auriez-vous changé d'idées sur elle & sur nos projets, me disoit-il, & craignez-vous de me l'avouer, mon ami; tout ce que vous devez craindre, est de nous laisser là-dessus dans l'incertitude, ou dans l'erreur : je vous renvoie à une lettre que je vous écrivis l'automne passée à ce sujet; relisez-la, & rappelez-vous bien que la seule chose que je ne pourrois jamais vous pardonner, seroit de me tromper & de me sacrifier votre bonheur : Ecrivez-moi tout de suite, mon cher Lindorf, & surtout soyez vrai sur l'état actuel de votre cœur; c'est le seul moyen de me prouver qu'il n'est pas changé pour votre ami, &c.

Cette lettre fut un trait de lumière pour moi; elle m'éclaira tout à la fois sur mes sentimens pour Caroline, & sur mes devoirs envers le meilleur des amis : Hélas! je crus les remplir tous, en ayant pour lui la confiance la plus entière, en remettant mon sort entre ses mains, en le suppliant d'en disposer à son gré : Pouvois-je prévoir que cette confiance même étoit un outrage, & que je lui demandois son aveu pour lui ravir son bien le plus précieux? — Conduit

par une affreuse fatalité, j'étois donc destiné à l'offenser dans tous les temps & de toutes les manières les plus sensibles. Oh ! Walstein, Walstein, quel plus grand mal t'auroit fait un ennemi mortel ; mais si cet écrit a l'effet que j'en attends, si celle qui doit le lire sent le prix d'une ame comme la tienne, puis-je encore avoir des remords ?

Je joins ici, N^o 3, la copie de la lettre que j'écrivis au comte, le jour même où je reçus la sienne ; daignez la parcourir : c'est la dernière fois que vous vous occuperez d'un malheureux, qui vous conjure lui-même de l'oublier pour jamais ; pour prix de cet effort, voyez au moins comme il vous adoroit.

*Copie de la Lettre du Baron de Lindorf
au Comte de Walstein, ambassadeur
à Pétersbourg.*

15 Août 17...

N^o III.

Vous n'avez que trop bien deviné, mon cher comte, ce qui se passe dans le cœur

de votre ami : Oui, sans doute, j'ai un aveu à vous faire, & d'autant plus pénible à présent, que je l'ai trop différé : mais, me croirez-vous, quand je vous ferai le serment que votre lettre m'a seule éclairé sur la nature de mes sentimens, & que l'instant avant que de la recevoir, j'étois encore dans la sécurité, ou plutôt que je jouissois de l'état le plus doux, le plus heureux que j'aye connu de ma vie, sans chercher à en pénétrer la cause. — Oh ! mon ami, c'est l'amour, oui, c'est ce véritable amour dont vous me parliez si souvent, en m'assurant que je ne le connoissois pas encore. Grand Dieu, comme vous aviez raison, & combien ce que j'éprouve est différent de ce que j'ai senti jusqu'à présent. — Ah, sans doute, l'amour est la source du bonheur ! du seul bonheur que l'homme puisse goûter : Si vous saviez comme ces deux mois se sont écoulés, ils ne m'ont paru qu'un instant, & cependant, j'ai des volumes de détails à vous faire ; il n'y en auroit pas un qui ne servît à me justifier à vos yeux. — Ah, mon ami ! elle réunit tout, grâces, talens, vertus, ingénuité ; & cette modestie qui met tant de

prix à tout le reste ; une figure charmante est le moindre de ses avantages ; on l'oublie , dès qu'on entend sa douce voix , lorsque sa main parcourt les touches d'un clavecin , pince les cordes d'une harpe , anime la toile ou le cannevas , & qu'elle seule a l'air d'ignorer tout le charme qu'elle répand autour d'elle ! Oh , Walstein ! si vous l'entendiez chanter , si vous l'entendiez lire nos meilleurs poètes , & leur donner une grâce nouvelle , par son organe & par son expression ; si vous voyiez surtout comme elle se fait adorer de tout ce qui l'entoure ; si vous étiez le témoin de ses affections touchantes pour une vieille parente , infirme & aveugle , comme elle fait la rendre heureuse , la consoler , lui faire aimer la vie ! — Oui , si vous étiez à ma place , j'aurois bien une crainte , mais ce ne seroit pas celle de voir blâmer mon choix.... Oh , mon ami ! je le sens bien ; sans elle , il n'est plus de bonheur pour moi , elle seule me l'a fait connoître ; ce n'est qu'auprès d'elle que j'ai retrouvé ce calme , cette sérénité , j'oserois presque dire , cette paix de l'ame , que je croyois incompatible avec l'amour ; je ne suis plus le même , elle m'a

entièrement changé ; le bouillant, l'impétueux Lindorf, content de la voir, de l'entendre, de faire chaque jour quelques progrès dans son cœur, d'oser espérer qu'il est aimé, sans même oser le demander, ne désiroit pas d'autre jouissance : Oui, j'aurois passé ainsi ma vie entière, mais votre lettre m'a tiré de cette douce léthargie ; elle m'a fait sentir vivement que je ne puis être heureux sans l'aveu de mon ami & sans la certitude que mon bonheur n'altérera celui de personne : Mathilde, tendre & généreuse Mathilde, conserverez-vous votre estime & votre amitié à celui qui pût vous voir sans vous adorer, & qui, certain du bonheur d'être à vous, n'a pas su se défendre contre une passion tyrannique ; & vous, cher Walstein, pourrez-vous me pardonner & m'aimer encore, moi, que vous aviez déjà tant de raisons de haïr, & que vous destiniez à devenir votre frère ; moi, qui renonce à ce titre si doux ; mais non, je n'y renonce point, je vous remets la décision de mon sort ; soyez-en l'arbitre absolu, & recevez le serment que je fais d'être ce que vous voulez que je sois ; si c'est l'époux de Ma-

thilde, je ne puis vous promettre de renoncer à mon amour; il tient à mon existence; mais, bien de le renfermer toute ma vie au fond de mon cœur, & de me conduire de manière à vous le faire oublier à vous-même : Ce tort involontaire, & toujours ignoré, loin de nuire au bonheur de votre sœur, l'assureroit encore plus; réfléchissez-y bien, mon cher Walstein; & avec quelque impatience que j'attende votre réponse, ne la précipitez pas; pensez qu'elle fera l'arrêt du sort de votre ami: L'instant après l'avoir reçue, je m'éloigne d'elle pour jamais, ou je retombe à ses pieds pour lui consacrer ma vie entière; jusqu'alors je saurai me taire, elle ignorera combien elle est adorée.... — Ah! si, la voyant tous les jours, & tous les jours plus belle & plus sensible, je puis garder mon secret, ne croyez pas que, si vous l'ordonnez, je saurai, loin d'elle, le garder toute ma vie; si je dois renoncer à elle, vous-même, mon cher comte, vous n'apprendrez jamais son nom, il restera caché pour toujours dans le fond de mon cœur, & jamais ma bouche ne le prononcera; mais si j'obtiens votre aveu, avec

quels transports je vous ferai connoître celle qui mérite les adorations de l'univers; combien je jouirai de voir mon digne ami applaudir à tous égards à mon choix & partager mon bonheur; mais, je vous le répète, ce bonheur ne peut exister s'il coûtoit une seule larme à *Mathilde* & un seul regret à son frère.

Ainsi, tout contribuoit à mon aveuglement, jusqu'à ce mystère que je laissois sur votre nom; un seul mot qui vous eût fait connoître au comte, prévenoit au moins l'aveu d'une passion criminelle; il me rendoit moins coupable, mais je crus vous le devoir à vous-même, votre fatal secret; de quel droit vous aurois-je nommé, quand j'ignorois même si j'aurois celui de vous offrir ma main: Un autre motif me fit aussi garder le silence; votre immense fortune, cette fortune dont j'avois gémi plus d'une fois & qui m'eût peut-être empêché d'oser vous déclarer mes sentimens, si la mienne eût été moins considérable, pouvoit influencer sur la décision du comte, & je voulois qu'elle fût absolument libre; c'étoit assez, c'étoit trop, même, de lui avoir avoué que tout

le bonheur de ma vie en dépendoit : j'attendois la réponse avec la plus vive agitation ; quelquefois , me reposant sur sa générosité , sur ses principes , mon cœur se livroit au plus doux espoir ; d'autres instans , connoissant combien il tenoit à son projet & son extrême tendresse pour sa sœur , je craignis qu'il n'exigeât le sacrifice de mon amour , & ce sacrifice , auquel je m'étois engagé , me paroissoit au dessus de mes forces : mais quel étrange effet de l'espèce de sentiment que vous m'aviez inspiré , ce n'étoit qu'éloigné de vous que j'éprouvois cette horrible perplexité ; dès que je vous revoyois , elle disparoissoit ; je retrouvois auprès de vous cette même tranquillité , ou plutôt cet état de bonheur & de jouissance continuelle qui ne laisse place à aucune inquiétude : il me sembloit impossible alors que rien pût nous séparer ; cette amitié si tendre que vous me témoigniez avec tant d'ingénuité , les bontés marquées de la baronne , les propos même qu'elle me tenoit en votre absence , tout aidait à l'illusion ; tout me conduisoit à croire que j'allois être le plus heureux des mortels ; mais je l'étois

déjà ; & ces trois derniers mois devoient compenser un siècle de peine & de tourment : si leur souvenir n'empoisonne pas tout le reste de ma vie, il me tiendra lieu de bonheur. — Ah ! lorsque je sentirai trop le poids de cette vie, je me transporterai à Rindaw ; je me dirai : J'ai passé trois mois près de Caroline ; puis-je me plaindre de mon sort.... Enfin, je la reçus, cette réponse si désirée, redoutée ; je ne pouvois plus tenir à mon impatience, je sentoís à chaque instant que mon secret alloit m'échapper : Je courus la chercher moi-même au bureau des postes : mon attente ne fut point trompée, elle y étoit ; je tremblois si fort en la recevant des mains du facteur, qu'il s'en aperçut & crut que je me trouvois mal ; je lui demandai une chambre pour la lire, &, quand j'y fus seul j'y restai près d'un quart-d'heure sans oser l'ouvrir, & même sans le pouvoir ; comment rendre raison de cette émotion excessive ? ne devois-je pas connoître le plus généreux des hommes & le meilleur des amis ? Ah ! sans doute, c'étoit un pressentiment de la vérité, & de mon crime involontaire : Enfin, cette émotion

s'accrut au point que je ressortis sans avoir ouvert ma lettre , résolu de ne la lire que chez moi ; je remontai à cheval , mais je n'eus pas fait cent pas hors de la ville , que j'en descendis promptement , que je l'attachai à un arbre & que je rompis ce cachet qui renfermoit mon arrêt , résolu , s'il m'étoit contraire , à ne vous revoir jamais : Mon projet , dans ce cas-là , étoit de partir sur le champ , de joindre le comte à Pétersbourg & de chercher auprès de lui les forces dont j'avois besoin pour lui sacrifier bien plus que ma vie : Mais le sort , pour mieux m'accabler , voulut me laisser croire un instant au bonheur.... — Ah , Caroline ! jugez de mes transports lorsque je lus ce que je joins ici.

Lettre du Comte de Walsstein , au Baron de Lindorf ,

à Berlin.

St.-Pétersbourg.

Elle , mon cher Lindorf , elle seule au monde ; ne pensez plus qu'à elle dans l'uni-

vers entier ; ou , si votre bonheur vous laisse quelques instans pour l'amitié , employez-les à vous dire que votre ami en jouit presque autant que vous. Heureux Lindorf ! vous aimez , vous êtes sûr de l'être , vous avez trouvé le cœur qu'il vous falloit , l'ame qui sympathise avec la vôtre , celle à qui l'être Suprême dit , en la formant sur le même modèle : Je vous crée l'un pour l'autre ; & tu crains que je ne m'oppose à ses décrets immuables , que je ne t'arrache à celle qui r'étoit destinée de tout temps. Je n'en doute pas , il n'y a pas un mot dans ta lettre qui ne prouve le véritable amour ; tu fais trop bien le peindre , pour ne pas le sentir & l'inspirer. Le voilà précisément , cet état qui m'a toujours paru la félicité suprême , dont j'avois l'idée au fond de mon cœur , & que je croyois une chimère ; j'en voyois bien quelque chose dans le ménage de Justin & de Louise , mais je l'attribuois à la simplicité des champs , & ne croyois pas possible qu'on pût la trouver ailleurs ; il m'est bien doux que ce soit mon ami qui la réalise , qui me prouve qu'on peut être heureux sur cette terre , & l'être par le senti-

ment ; tout m'assure la vérité du vôtre , mon cher Lindorf , jusqu'à ce sacrifice que vous m'offrez de si bonne-foi , & que je serois un barbare d'accepter ; l'intérêt même de ma sœur , son intérêt bien entendu , me le défendrait quand le vôtre ne m'auroit pas décidé. Vous êtes honnête-homme & je vous crois , lorsque vous m'assurez de tous vos soins pour lui cacher qu'elle n'auroit pas la première place dans votre cœur ; mais êtes-vous sûr d'y réussir ? Non , mon ami , je suis convaincu qu'il n'est pas possible de tromper une femme là-dessus , & votre malheur à tous les deux , seroit une suite infaillible de cette découverte.

Je veux même tranquilliser tout à fait votre délicatesse & votre conscience sur notre chère Mathilde ; elle vous est certainement fort attachée ; vous êtes le premier & le seul homme qui lui ait fait quelque impression ; mais , soit que cela vienne de son caractère , de son éducation , ou de sa grande jeunesse , ce n'est point avec cette sensibilité profonde , qui fait qu'une première inclination décide ou du bonheur ou du malheur de la vie ; je ne fais même trop

si l'on doit donner ce nom à ses sentimens pour vous.

Il m'a paru que l'imagination étoit plus exaltée que le cœur n'étoit touché, que la contradiction & les obstacles lui avoient fait prendre pour de l'amour ce qui, peut-être, n'étoit dans le fonds que la simple amitié. A mon dernier voyage à Dresde, je fus frappé de la légèreté, de la gaieté même, avec laquelle elle soutenoit votre absence & ses chagrins; elle me parloit cependant de vous avec tendresse, mais elle pleuroit & rioit tout à la fois, & juroit qu'elle vous aimerait toujours, en faisant un saut, en chantant une ariette. Je ne m'en inquiétois pas, parce que, je vous l'avoue, je prévoyois un peu ce qui vous est arrivé; & dans le cas où je me serois trompé, je voyois bien des bons côtés dans cette façon d'aimer; je ne doute pas qu'elle ne se console très-vite, & qu'elle ne soit même charmée de vous savoir heureux. Le jeune de Zastrow est arrivé; on le dit très-aimable, peut-être aidera-t-il à sa consolation. Quoi qu'il en soit, ayez l'esprit en repos là-dessus, & croyez que la sœur & le frère seront heu-

reux de votre bonheur. Je vous rends donc votre entière liberté, mon cher Lindorf, & je ne vous blâme que d'en avoir pu douter; courez, dès que vous aurez eu cette lettre, en faire hommage à celle que vous aimez, & qui le mérite si bien, si j'en juge par le portrait que vous m'en faites; je le crois d'autant plus vrai, qu'il me paroît qu'avec tout l'enthousiasme de l'amour, vous avez conservé de la raison & de l'empire sur vous-même : combien je m'impatiente d'en juger par mes propres yeux, & comme vous le dites, d'applaudir à votre choix; ce plaisir sera peu retardé; je prépare tout pour mon retour à Berlin, & vous ne pouvez plus m'écrire ici : Quand vous recevrez cette lettre, je serai probablement en route, & bientôt après, dans vos bras; alors, mon cher ami, nous n'aurons plus de mystère l'un pour l'autre, car nous n'en sommes encore mutuellement qu'aux demi-confidences : J'apprendrai qui est *Elle*, & vous saurez aussi le secret de ma vie, que je vous ai caché, malgré moi, jusqu'à présent; il m'en coûtoit trop de vous affliger, & de vous faire partager un chagrin, que

vous ne pouviez adoucir ; peut-être cessera-t-il à mon arrivée, peut-être aussi, suis-je destiné à ne jamais jouir de ce bonheur, que je ne vous envie pas, mais que je voudrois partager avec vous. Oh, Lindorf ! il existe une *Elle*, aussi pour moi, & vous ferez bien surpris quand vous apprendrez..... Mais pas un mot de plus, jusqu'à ce que je vous revoye ; j'espère de vous trouver heureux, ou bien près de l'être : voilà du moins un bonheur dont je suis sûr, & qui peut me suffire. Adieu. Si vous parlez à *Elle* de votre ami, si elle fait qu'elle a remplacé ma sœur, dites-lui que j'ai déjà pour elle les sentimens d'un frère, peut-être aurai-je bientôt une amie à lui présenter ; qu'elle la rende sensible comme elle, qu'elle vous aime comme vous méritez de l'être, & je n'aurai plus rien à désirer.

P. S. Si vous n'étiez pas amoureux, j'aurais peine à vous pardonner deux étourderies ; la première, est de n'avoir point daté votre lettre ; je ne fais ni combien elle est restée en chemin, ni où vous êtes à pré-

sent ; j'imagine que c'est toujours à Berlin , & je vous écris à votre adresse ordinaire : L'autre , est de ne pas me dire un mot de votre oncle le commandeur , & de son testament ; je l'ai appris d'ailleurs , & je vous félicite de cette augmentation de fortune ; mais ce n'est pas ce qui vous touche à présent ; la clause de la succession qui vous oblige à vous marier dans l'année , vous paroîtra cependant douce à remplir. Adieu , cher Lindorf , combien je suis impatient de vous voir , & que nous aurons de choses à nous dire.

J'ai fini , Caroline , vous savez le reste , & les expressions ne rendroient pas ce que j'ai éprouvé depuis l'instant où j'ai reçu cette lettre , depuis celui surtout qui m'a découvert combien j'étois coupable : Je commençai cet écrit hier en vous quittant : A peine ce temps a-t-il pu me suffire ; ma main & mes yeux fatigués , peuvent à peine vous tracer un adieu effacé par mes larmes , & vous conjurer de pardonner au malheureux qui troubla la tranquillité de vos jours. Puissiez-vous , en l'oubliant entièrement , retrouver cette paix , cette sérénité qui faisoient

soient votre bonheur. Ah ! croyez-moi, Caroline, croyez l'ami qui vous connoît mieux que vous-même, & qui connoît aussi celui à qui vous devez désormais consacrer vos sentimens & votre vie, ce n'est qu'auprès de lui, ce n'est qu'en le rendant heureux, comme il le mérite, que vous le ferez vous-même; mais vous avez lu, votre cœur a prononcé; il est, sans doute, à lui seul, & je n'ai plus rien à vous dire.

Je n'ai pris encore aucun parti sur moi-même, je ne fais ni ce que je deviendrai, ni ce que je dirai au comte; peut-être lui devrois-je une confiance entière; mais un mot qui m'est échappé dans ma lettre, un mot que je voudrois racheter aux dépens de ma vie, me l'interdit à jamais.

Non, Caroline, votre nom ne sortira jamais de mon cœur, ni de ma bouche; je m'interdis jusqu'à la douceur de prononcer ce nom chéri.... Grand Dieu! suis-je assez malheureux? Adieu, adieu, Caroline; adieu pour jamais, puisque je m'impose la loi de ne plus vous revoir que lorsque j'aurai cessé de vous adorer. Oh, si cet amour pouvoit s'épurer assez, pour ne plus voir en

vous que l'épouse du comte de Walfstein ; si je pouvois une fois vous ramener un ami digne de vous & de lui ! Il n'y a plus pour moi que cette espérance, ou la mort. . . . Adieu, Caroline, je cours vous remettre ceci, vous revoir. . . . Non, je ne vous verrai pas, je ne vous regarderai pas ; vous êtes l'épouse de mon ami, la comtesse de Walfstein. Oui, c'est à la comtesse de Walfstein que je vais donner ces papiers, ce portrait. Caroline, elle n'existe plus pour moi ; voilà l'heure où vous devez vous rendre au pavillon. Vous y êtes, j'y vole , Grand Dieu ! donnez-moi des forces, soutenez mon courage !

Fin du cahier de Lindorf.

Nous n'essayerons pas de donner une idée des sentimens de Caroline , après cette lecture ; comment exprimer ce qui se passoit dans un cœur , partagé entre l'amour & les remords, l'admiration, & peut-être même un peu de jalousie. Louise & Mathilde l'occupèrent tour à tour ; elle relut les endroits où il parloit d'elles ; combien elle

trouva de feu , d'enthousiasme , dans l'expression de sa passion pour Louise , en la comparant aux sentimens qu'il lui avoit témoignés. Elle fut tentée de croire que ceux-ci n'étoient plus que la tranquille amitié : & cette jeune & jolie Mathilde ? ... qu'elle est heureuse d'oser aimer Lindorf , d'oser le dire... Oui , mais qu'elle est à plaindre de n'être pas aimée ! Charmante Mathilde , généreux Walfstein , méritez-vous de trouver des ingrats : elle se rappela très-bien que , pendant les huit jours qui précédèrent son mariage , le comte lui avoit parlé de cette sœur , & de l'espoir qu'elles se lieroient ensemble. Comme elle formoit alors son projet de séparation , elle y avoit fait peu d'attention. — Quelle cruelle suite de circonstances venoit retracer à son esprit cette belle-sœur , qu'elle offensoit aussi par l'endroit le plus sensible , à qui elle enlevait un cœur sur lequel elle avoit tant de droits , mais elle paroissoit peu sentir le prix de ce cœur : Caroline relut la lettre où le comte en parloit à Lindorf , & quoique la légèreté de Mathilde dût être à tous égards une consolation pour elle , elle eut peine à la lui

pardonner ; elle étoit encore plongée dans
 les différentes réflexions qui devoient suivre
 une lecture aussi intéressante pour elle , &
 ne s'appercevoit pas que la matinée entière
 étoit écoulée , lorsqu'un laquais de la ba-
 ronne vint la demander ; elle n'eut que le
 temps de rassembler à la hâte tous les pa-
 piers épars autour d'elle , & de les renfer-
 mer avec soin dans son bureau ; elle alloit
 sortir lorsqu'elle s'aperçut que la petite
 boîte à portrait étoit restée sur la table , &
 fut en courant rejoindre son amie qu'elle
 avoit laissée trop long-temps ; elle la trouva
 tenant un billet de M. de Lindorf , qu'elle
 ne pouvoit pas lire : Tenez , mon enfant ,
 lui dit-elle , dès qu'elle entra , voyez ce
 que dit ce cher baron , que nous n'avons
 pas vu depuis trois jours ; sachons ce qui
 le retient ; je ne puis exprimer combien il
 me manque. La triste Caroline , s'attendant
 bien à ce qu'elle alloit lire , soupira , leva
 les yeux au ciel , & prit le billet. M. le
 baron offroit ses honneurs à ces dames ;
 forcé de partir tout de suite , pour des af-
 faires essentielles & pressées , il n'auroit pas
 l'honneur de les revoir ; mais , en les raslu-

rant de sa reconnoissance, il les supplioit de lui conserver leur estime & leur amitié, &c.

Oui, sans doute, Caroline savoit d'avance tout le contenu de ce billet; elle ne fut pas surprise, mais émue au point de ne pouvoir l'articuler : Cette conviction qu'elle ne le reverroit plus, que tout étoit fini, & pour elle, & pour lui; le contraste étudié & froid de ce billet, avec ce qu'elle venoit de lire, avec ces mots d'estime & d'amitié, tracés de la même main qui venoit de lui peindre avec tant de feu les sentimens les plus vifs & les plus passionnés, la contrainte où elle étoit vis à vis de son amie; toute sa situation, enfin, devint si cruelle, qu'elle avoit peine à la supporter. Auroit-on cru que son supplice pût encore augmenter; elle achevoit à peine les derniers mots de ce billet, en s'efforçant de retenir ses larmes, qui inondoient ses joues; elle veut les essuyer, sort son mouchoir de sa poche; la petite boîte qu'elle venoit d'y mettre, & qui, dans cet instant, étoit bien loin de sa pensée, s'échappe, roule à ses pieds, s'ouvre en tombant, & présente en entier à Caroline, ces

traits, cette figure qu'elle n'avoit pas encore osé regarder : Ce petit accident étoit bien naturel, & , si l'on veut, bien puéril ; cependant il fit une impression incroyable sur Caroline, elle n'auroit pas été beaucoup plus vive quand le comte en personne se fût offert à sa vue, pour lui reprocher son attachement ; un cri lui échappe, elle se jette sur la boîte, la relève en détournant les yeux, & sort de la chambre avec précipitation, sans savoir pourquoi, ni ce qu'elle fuyoit.... Un instant suffit pour la remettre, elle rentra, trouva la chanoinesse surprise de son cri & de sa fuite soudaine, mais bien plus altérée encore du billet d'adieu de Lindorf, & de ce départ subit. Une cataracte décidée, qui s'épaississoit tous les jours, & lui laissoit à peine distinguer les objets, l'avoit empêché de voir le portrait ; Caroline put dire ce qu'elle voulut, il lui fut plus facile de répondre sur cet objet que sur les lamentations, les questions, les suppositions, sur le prompt départ de Lindorf, dont elle ne pouvoit revenir : il rompoit toutes ses mesures, déconcertoit tous ses projets, & la

mettoit au désespoir; il fallut que Caroline, toute affligée qu'elle étoit elle-même, s'épuisât pour la consoler : la meilleure manière auroit été, sans doute, de lui prouver, en lui avouant son mariage, combien ses projets étoient chimériques. Caroline, qui crut enfin appercevoir quelle avoit été son idée, en attirant Lindorf chez elle, eut bien celle d'avoir alors pour son amie une entière confiance, mais cet aveu, qu'elle avoit si fort désiré de lui faire, dont elle avoit si ardemment sollicité la permission, lui paroissoit alors tout ce qu'il y avoit de plus pénible & de plus difficile; comment prononcer seulement le nom du comte, rappeler tous ses torts avec lui, oser dire soi-même : je fais le malheur de l'être le plus vertueux, le plus grand, le plus digne d'être heureux ! &, quand je devrois m'estimer trop heureuse de lui appartenir, de porter son nom, j'ai pu m'abandonner à la plus injuste antipathie, & cette antipathie n'étoit pas le seul sentiment dont elle eût à rougir : le nom de Lindorf lui coûtoit bien autant à prononcer que celui de son époux. Elle résolut donc d'attendre pour

parler, & la réponse de son père, & la suite des événemens, & de soutenir aussi bien qu'il lui étoit possible, les regrets de la chanoinesse, sur le départ de Lindorf : Dans le vrai, elle le regrettoit trop elle-même pour que leurs cœurs ne fussent pas à l'unisson ; & ce sujet continuel de conversation, tout pénible qu'il est quelquefois, ne laissoit pas d'intéresser vivement son cœur, & d'avoir un attrait inoui pour elle ; elle devint plus assidue auprès de son amie, qui d'ailleurs privée de la vue, avoit plus que jamais besoin de ses tendres soins ; elle n'alla plus au pavillon, tous ses meubles revinrent l'un après l'autre dans son appartement ; mais ses instrumens, la musique, & même ses pinceaux, furent long-temps oubliés ou négligés ; il faut avoir l'ame tranquille pour s'occuper froidement à quoi que ce soit ; tous les momens où elle étoit chez elle, furent employés à relire son cahier & ses lettres, à penser à cette belle Louise, à cette jolie Mathilde, au comte, à se perdre dans une foule de réflexions qui n'avoient aucune suite, & qui finissoient ordinairement par un déluge de larmes. Elle s'est aussi fa-

miliarisée avec ce portrait , qu'elle ose à présent regarder , qu'elle regarde à chaque instant , & même avec une émotion qui n'est pas sans plaisir. Grand Dieu ! dit-elle quelquefois en le fixant , si à tant de vertus il joignoit cette figure si noble & si touchante , quelle mortelle seroit digne de lui ? mais le suis-je , même à présent ? Ah ! non , sans doute , & le meilleur des hommes méritoit un cœur tout à lui.

Laissons quelque temps l'aimable Caroline réfléchir , s'attendrir , lire alternativement le cahier de Lindorf & les lettres du comte , & voyons ce que faisoient pendant ce temps-là ces deux amis ; aussi bien la solitude profonde de Caroline , sa vie monotone , les combats de son cœur , ennuyeroient sans doute le lecteur ; pour elle , ce n'étoit pas de l'ennui qu'elle éprouvoit , c'étoit un état d'agitation continuel ; au moindre bruit qu'elle entendoit , elle tressailloit ; son imagination , sans cesse occupée de Lindorf & du comte , lui persuadoit que l'un des deux arrivoit à Rindaw. Quoi ! ce Lindorf , qui s'est banni pour jamais de sa présence , peut-elle penser qu'il reviendra ? Non , quand elle raisonne

avec elle-même, quand elle relit son cahier, quand elle se rappelle tout ce qu'il doit au comte, elle dit de bonne-foi : Jamais, jamais je ne le reverrai : mais l'imagination & l'amour ne raisonnent pas toujours, &, sans trop se l'avouer elle-même, elle pensa plus d'une fois qu'il n'auroit pas la force de tenir sa résolution; elle se trompoit; au fond de la Silésie, dans la triste terre de Ronebourg, Lindorf gémissoit de son crime involontaire, & trouvoit que ce n'étoit pas trop de toute une vie pour l'expier. Oh! combien de fois il fut tenté de la terminer, cette vie qu'il ne pouvoit plus consacrer à Caroline, & qui jusqu'alors avoit été si fatale au meilleur des amis; mais il les connoissoit trop tous les deux pour n'être pas sûr que c'étoit leur ôter pour jamais leur bonheur & leur tranquillité. Le fameux roman de Werther étoit presque son unique lecture & produisit sur lui l'effet contraire à celui qu'il attendoit; il y cherchoit des forces, des motifs, un modèle pour se décider à mourir; il ne vit que le désespoir de Charlotte, celui d'Albert, celui de l'ami de Werther, &, plus généreux que lui, il aima mieux vi-

vre & souffrir, que d'empoisonner les jours de ceux qu'il aimoit. Dans les premiers temps de son séjour à Ronebourg, la vie lui étoit devenue si odieuse & le sacrifice qu'il faisoit en la supportant, lui parut si grand, qu'il crut par là réparer tous ses torts, & que cette idée même servit à sa consolation ; d'ailleurs, si ses passions étoient violentes, elles ne duroient pas long-temps : malgré sa subtile distinction sur les différentes sortes d'amours, il avoit adoré Louise. Sans aimer Mathilde avec la même fureur, il est certain qu'elle commençoit à faire une impression assez vive sur son cœur, lorsqu'elle lui fut enlevée. On a vu depuis à quel excès il avoit aimé Caroline. Espérons que le temps, ou quelque autre passion, le guérira de cette passion malheureuse. Son cœur est trop honnête, il aime trop son ami, pour chercher à conserver un amour qu'il regarde comme un crime. Il y avoit cependant plus d'un mois qu'il vivoit en reclus à Ronebourg, & que sa guérison n'étoit pas bien avancée, lorsqu'un jour, qu'il essayoit pour la seconde fois d'écrire au comte, sans trop savoir ce qu'il devoit lui dire, il le voit

lui-même entrer dans sa chambre, & se jeter dans ses bras. A son arrivée de Pétersbourg, surpris de ne point trouver son ami à Berlin, d'apprendre des gens qu'il y avoit laissés, qu'il étoit à Ronebourg, & qu'il y étoit seul; il soupçonna quelque malheur inattendu, ne se donna pas le temps de voir le roi & son beau-père le chambellan, & repartit tout de suite, pour s'éclaircir des motifs d'une retraite aussi singulière, au moment où il le croyoit au comble du bonheur: Dès que les premiers instans de surprise, d'émotion & d'attendrissement furent passés, le comte lui fit des questions dictées par le plus vif intérêt. Cher Lindorf, dit-il, hâtez-vous de m'expliquer pourquoi je vous retrouve ici seul, triste, malade même, car vous voudriez en vain me le cacher, votre changement. . . Oh! mon ami, développez-moi ce cruel mystère! qu'est devenue celle que vous aimiez? Pourquoi n'est-elle pas avec vous, unie à vous? pourquoi mon ami n'est-il pas heureux? Lindorf l'auroit laissé parler plus long-temps, il n'étoit pas préparé à lui répondre & gardoit un morne silence; le comte se tut aussi, mais il pressoit les mains.

de Lindorf, & sa physionomie, attendrie, animée, sembloit exiger sa confiance. Quoi ! lui dit-il enfin, Lindorf, vous ne me dites rien, ne suis-je plus votre ami, le dépositaire de vos secrets, de tous les mouvemens de votre cœur, n'ai-je pas le droit d'y lire ; — Oui, oui, s'écria Lindorf, vous avez sur moi tous les droits imaginables ; oui, vous êtes mon ami, le meilleur de mes amis, jamais je ne l'ai senti plus vivement que dans cet instant, où je suis obligé de vous refuser ma confiance : le comte surpris, recula quelques pas. — Oh, mon cher comte, ne vous éloignez pas de votre ami malheureux ! ne me condamnez pas légèrement ; oui, je suis forcé de me taire, & vous m'approuveriez si vous connoissiez mes motifs ; lié par l'honneur, par mes sermens, par tout ce qu'il y a de plus sacré, je ne puis trahir un secret qui ne me regarde pas seul ; n'exigez aucun détail sur cette malheureuse affaire, & plaignez votre ami d'être privé de la triste douceur de vous le confier. Le comte s'étoit rapproché de Lindorf, il le seroit dans ses bras, & ses larmes lui prouvoient combien il étoit

affecté de sa situation : „ Lié par l'honneur, par des sermens ”, lui dit-il, ah ! tout est dit, je ne fais que trop moi-même à quel point un secret promis nous engage, & jamais aucune question indiscrete... Cependant, vous êtes libre de répondre ou non à celle-ci, mais elle échappe encore à mon amitié ; êtes-vous malheureux sans retour, & ne vous reste-il aucun espoir ; — Aucun, reprit Lindorf vivement ; j'ai perdu pour jamais celle que j'adorai toujours ; elle n'existe plus.... Il alloit ajouter, *pour moi* ; le comte l'interrompit par un cri. Ah, Dieu ! elle n'existe plus ; quoi ! c'est la mort, l'affreuse mort, qui vous a séparé d'elle ! cher & malheureux Lindorf, ah, combien je vous plains ! Lindorf faillit à le détromper ; mais, craignant d'en avoir trop dit, & que le comte ne devinât la vérité, il ne fut pas fâché de lui voir prendre le change, & confirma, par son silence, cette idée de mort, qui détournoit tous les soupçons qu'il pouvoit avoir sur Caroline ; mais il n'en avoit aucun : jamais il ne lui vint dans l'esprit que sa jeune épouse fût cette femme tant aimée & tant regrettée :

Depuis long-temps absent de la Prusse, il ignoroit également, & la situation de Rindaw, qu'il ne connoissoit point, & celle du château de Risberg; il ne savoit pas même alors que Lindorf l'eût habité, & qu'il eût formé là cette connoissance si fatale à son repos; d'ailleurs, il savoit que son épouse étoit vivante, se portoit bien; & il demeura persuadé que quelque événement tragique avoit privé de la vie l'amante de Lindorf. Le sombre désespoir où il demeura quelque temps, après cette conversation, ne lui laissoit aucun doute là-dessus; il s'efforça de le calmer, & lui demanda s'il ne vouloit pas revenir avec lui à Berlin. — Non, non, s'écria Lindorf avec effroi, non, mon cher comte, je ne le puis, il faut que je quitte ce pays, il faut que je voyage pendant quelques années; ne vous opposez pas à un parti nécessaire & absolument décidé; j'ai compté sur vous pour m'en obtenir la permission, la paix actuelle me l'a fait espérer; si le Roi me la refuse, je remettrai ma compagnie, il faut que je parte, il faut que je m'éloigne d'ici. Le comte ignorant tout, jugea qu'il avoit de

fortes raisons de quitter la Prusse, & combattit d'autant moins son idée, qu'il pensa que quelques années de voyage le distrairoient de sa douleur : il lui promit d'obtenir son congé, & il ajouta, après quelques momens : Il est très-possible, mon cher Lindorf, que je parte avec vous. — Vous, Walstein. — Oui, moi-même, mon ami ; peut-être aurai-je, ainsi que vous, des raisons de m'éloigner de ma patrie, au moins quelque temps ; nous voyagerons ensemble & nous serons moins malheureux. — Malheureux, s'écria Lindorf ! est-ce à vous ? est-ce au comte de Walstein à parler de malheur ? — Je comprends votre surprise, lui dit le comte en s'asseyant près de lui, il est temps de la faire cesser & de vous dévoiler un secret que je vous ai caché malgré moi : Cher Lindorf, puis-je vous blâmer du mystère que vous me faites, puisque vous ignorez que je suis marié depuis plus de deux ans. Lindorf ne joua pas la surprise, il lui eût été impossible, dans ce moment-là, de feindre ce qu'il n'éprouvoit pas ; mais son embarras, sa rougeur, tout ce qu'il éprouvoit réellement, & qui se peignoit sur son vi-

sage , lui donna l'air d'étonnement : Le comte continua : Oui , mon ami , je suis uni à la plus charmante des femmes , & je suis bien loin d'être heureux ; je vais vous raconter en détail ma triste histoire , c'est une consolation pour moi de vous ouvrir mon cœur ; puissai-je vous convaincre aussi comme je commence à l'être , que c'est dans l'amitié seule que nous devons chercher notre bonheur. Alors il commença cette cruelle confidence , que Lindorf prévoyoit & redoutoit au delà de toute expression. Ce récit , qui confirmoit son malheur , ses remords , & qui déchiroit son ame ; quelle impression dut faire sur cette ame agitée , le nom de Caroline , répété à chaque instant ; ce nom si bien gravé dans son cœur , & qu'il devoit avoir l'air d'ignorer. Ah ! si Lindorf eut des torts , s'il fut la cause involontaire des malheurs du meilleur des hommes : ce qu'il souffroit dans cet instant , suffit pour les expier & pour intéresser tout lecteur sensible à sa situation : Le comte prit son récit de plus loin , il lui raconta que c'étoit le Roi qui , sur les grands biens de Caroline , avoit eu l'idée de ce mariage , & lui

en avoit écrit en Russie. Le motif, dit le comte à son ami, & même la volonté du Roi, qui paroïssoit le désirer vivement, influèrent moins sur ma décision que l'âge & le genre d'éducation de celle qu'on me destinoit. Caroline de Lichtfield, sortie à peine de l'enfance, élevée à la campagne & dans la plus grande retraite, n'ayant jamais vu d'homme qui pût faire impression sur son cœur, me parut remplir parfaitement ce que je désirois depuis long-temps : Vous connoîsez mon système, c'étoit sur cette ignorance du monde & de l'amour qu'il étoit fondé. Je saurai bien, me disois-je, pénétrer dans ce jeune cœur, & me l'attacher, si non par l'amour, du moins par une amitié si vive, & une reconnoissance si tendre, qu'elles pourront m'en tenir lieu : le premier moment fera contre moi, mais tous ceux qui le suivront assureront notre bonheur mutuel. Plein de cette douce idée, je répondis au Roi avec transport, en l'assurant que je m'estimerois trop heureux si je pouvois obtenir la main de la jeune baronne de Lichtfield : Il ne tarda pas à m'apprendre qu'il avoit la parole du chambellan, & à m'ordonner de partir tout

de suite pour conclure mon mariage. Je me mis en route, mais je fus arrêté à Dantzic par une violente maladie, qui me mit à deux doigts de la mort : c'est alors, mon cher Lindorf, que vous remplissiez ici, auprès d'un père expirant, le premier & le plus saint des devoirs : ce ne fut qu'au bout de deux mois, que je pus continuer mon chemin ; j'arrive à Berlin, & j'eus le chagrin de ne point vous y trouver ; j'appris aussi avec peine, que ma jeune épouse future, trompée sur le moment de mon arrivée, avoit passé chez son père & à la cour, tout le temps de ma maladie. Ah ! combien ces deux mois pouvoient avoir apporté d'obstacles à mes projets de bonheur, & dérangé le plan que je m'étois formé pour y parvenir : je ne cachai point mes craintes à mon auguste maître, il me rassura avec sa bonté ordinaire, lui-même avoit souvent observé Caroline, & toujours il avoit vu chez elle ce même air d'innocence, d'insouciance, de gaieté qu'elle avoit apporté de sa retraite. J'ai répandu fourdement mes intentions, ajouta-t-il, & tous nos jeunes seigneurs les ont respectées ; quoique votre future soit char-

mante, aucun d'eux n'a cherché à acquérir des droits qui vous étoient réservés, & Caroline elle-même, sans distinguer personne, n'a cherché qu'à s'amuser.

Le soir même, je fus présenté au baron de Lichtfield ; mon beau-père futur, & le lendemain à son aimable fille.... Ici le comte parla à Lindorf de cette première visite, dont on a vu les détails ; de l'impression d'horreur qu'il inspira à Caroline, & qu'il ne put se diffimuler ; il avoua que, dès ce moment-là, sans doute, il eût été plus généreux, plus délicat, d'abandonner tous ses projets, & qu'il en avoit bien eu l'idée ; mais qu'il est facile, disoit-il à son ami, de se faire illusion : imaginez que ce cri, que cette fuite, ces mouvemens si naturels & si peu réprimés, qui devoient peut-être m'éloigner d'elle à jamais, furent précisément ce qui m'enchantait, & me fit désirer avec ardeur de l'obtenir ; je crus y voir la preuve indubitable de cette candeur, de cette innocence de la première jeunesse, que j'avois craint que son séjour à la cour n'eût altérées. Avec plus d'art, c'est-à-dire avec plus de fermeté, elle auroit bien mieux pu

cacher ce premier mouvement d'effroi, & je lui savois gré de s'y être abandonnée : à peine l'avois-je entrevue ; cependant à l'instant qu'elle entra, conduite par son père, sa physionomie ingénue, des grâces répandues dans tout l'ensemble de sa figure, m'avoient frappé bien agréablement, & c'étoit là l'idée que je m'étois formée de celle avec qui je voulois passer ma vie. Il ne tint pas au chambellan de me persuader que je n'entrois pour rien dans la fuite soudaine de sa fille : Sans le croire précisément, je l'écoutai avec plaisir, & j'en eus un très-vif, lorsqu'il me jura sur sa parole d'honneur, que, le matin même, elle l'avoit assuré que son cœur étoit libre, & qu'elle m'épouseroit sans peine : je ne l'ai point contrainte, me dit-il avec ferment, & demain, si sa santé le lui permet, elle pourra vous le dire elle-même. — Oh, mon ami ! qu'il est aisé de croire ce qu'on désire avec ardeur ; je sortis presque persuadé, & ce lendemain & les jours qui le suivirent confirmèrent mon illusion. J'observois ma jeune épouse, elle ne me parut que très-timide ; d'ailleurs, rien n'annonçoit la moindre répugnance : Notre

mariage fut fixé à huit jours , par le Roi ; elle y consentit sans demander aucun délai , & même une fois qu'il en fut question , elle insista la première pour qu'il n'eût pas lieu. J'aurois, dès ce temps-là , cherché à m'attirer au moins sa confiance & son amitié , mais , dans le peu de visites que je lui rendis , le baron crut qu'il étoit de l'étiquette de ne pas nous quitter un instant. Elle parloit peu , mais ce peu , étoit prononcé avec tant de grâce , & si bien placé , que je m'attachois tous les jours plus à elle , & que j'étois persuadé que je serois le plus heureux des hommes. La veille de la cérémonie , qui devoit se faire à la campagne , je crus cependant appercevoir des traces de chagrin sur son charmant visage ; ses yeux étoient rouges , son cœur paroissoit oppressé , on voyoit qu'elle s'efforçoit de prendre sur elle ; j'en fus très - ému , & saisissant une minute où son père nous avoit quittés , je m'approchai d'elle avec tendresse. Belle Caroline , lui dis-je , seroit-ce l'approche de mon bonheur qui fait couler vos larmes ? elle baissa les yeux , garda quelques instans le silence : enfin , elle dit à voix basse : On ne s'engage

pas pour la vie sans effroi , mais je vous crois bon & généreux , M. le comte , & cette idée me rassure , il ne tiendra qu'à vous que je me trouve heureuse.

J'allois lui répondre , lorsque son père entra ; elle reprit bientôt son ton naturel & ne me parut pas redouter le moment qui s'approchoit ; comment donc aurois-je pu soupçonner le coup qui m'attendoit. Alors , racontant tout ce qui s'étoit passé le jour de son mariage , il sortit de son portefeuille cette lettre que Caroline lui remit elle-même , & qu'on a vue ci-devant.... Tenez , mon ami , dit-il à Lindorf , en la lui remettant , lisez & voyez à quel point je dus être atterré. C'est ici où le pauvre Lindorf eut besoin de tout son courage ; il prit d'une main tremblante , & parcourut seulement des yeux cette lettre si naïve , si touchante , tracée par celle qu'il adoroit ; en la rendant au comte , il voulut dire quelque chose , mais il ne put rien articuler ; il se jeta dans ses bras , le serra contre son cœur , & quelques larmes qu'il ne put retenir s'échappèrent sur ses joues : Si le comte avoit eu le moindre soupçon de la

vérité, cette émotion excessive les auroit sans doute tous confirmés; mais il n'en avoit aucun & n'y vit que la grande sensibilité, excitée peut-être encore par quelque rapport de situation. Cher Lindorf, lui dit-il alors, lorsqu'il fut un peu calmé, vous partagez trop vivement ma situation; je crains même d'avoir rouvert, sans le savoir, la plaie de votre cœur : peut-être aussi quelque lettre cruelle.... Ah! je devois encore me taire & vous cacher ce fatal secret; vous avez assez de vos peines; je vous ai mal connu, quand j'ai pensé que les miennes seroient un motif de consolation; je vois, au contraire, qu'elles les aggravent; pardonnez, cher & sensible Lindorf; cette preuve de votre amitié, du vif intérêt que vous prenez à ma situation, me pénètre.... — Ah, Walstein, Walstein! s'écria Lindorf, accablé sous le poids des remords, en se cachant le visage de ses deux mains, & peut-être il alloit découvrir le véritable motif de son émotion & de ses larmes, mais le serment qu'il avoit fait à Caroline, de ne point la nommer, lui revint dans l'esprit & lui parut le premier
des

des devoirs.... Il s'arrêta : — le comte ne l'auroit également pas laissé continuer : Venez, mon ami, lui dit-il, allons nous promener dans votre parc, nous reprendrons une autre fois cette conversation ; & ils sortirent ensemble : Le comte lui parla du pays & de la cour qu'il venoit de quitter ; il entra dans les details les plus intéressans & les plus curieux ; son génie naturellement observateur, son rang, les distinctions flatteuses de l'auguste souveraine de ces vastes états, qui faisoit le plus grand cas de lui, l'avoient mis en état de tout voir & de bien juger. Cet entretien, qu'il animoit & prolongeoit pour donner à Lindorf le temps de se remettre, le calma en effet insensiblement & lui fit le plus grand plaisir : personne n'avoit l'art de se faire écouter & de captiver l'attention comme le comte de Walstein ; une éloquence douce, persuasive, un son de voix qui alloit au cœur, le meilleur choix de termes, rendoit sa conversation on ne peut plus agréable ; beaucoup de savoir, sans prétention ni pèdanterie ; souvent des mots très-heureux, placés avec goût, & ce genre d'esprit qui fait faire ressortir celui des autres, en fai-

soient véritablement un homme très-aimable dans toute l'étendue de ce mot, souvent trop prodigué ; on ne sortoit jamais d'avec lui sans avoir appris quelque chose & sans être en même temps très-content de soi-même. Depuis son mariage, il avoit perdu de cette gaieté de la première jeunesse, que son accident même n'avoit pas altérée, mais elle étoit remplacée par une imagination brillante, une énergie, un feu qui n'appartenoient qu'à lui, & qu'on ne peut exprimer : En l'écoutant, on ne pensoit plus du tout à sa figure, & plus d'une fois, à la cour de Pétersbourg, il n'avoit tenu qu'à lui de la faire oublier : Disons aussi, puisque nous en sommes sur cet article, que cette figure si maltraitée s'étoit raccommodée au point que Lindorf en fut surpris ; & Caroline, qui ne l'avoit vu qu'au sortir d'une maladie de deux mois, l'auroit été bien davantage : Ses cheveux, que la fièvre avoit fait tomber alors entièrement, étoient revenus en abondance, parfaitement bien plantés, & toujours arrangés avec soin ; le temps & un peu d'embonpoint avoient presque effacé les traces de sa cicatrice, & lui

donnoient un air de santé, de jeunesse, bien différent de ce teint jaune, de cette maigreur effrayante qu'il avoit lors de son mariage : Un œil d'émail, fait avec tout l'art possible, remplaçoit celui qu'il avoit perdu, au point qu'on pouvoit à peine s'apercevoir d'une légère différence : un peu d'attention sur lui-même lui avoit fait aussi redresser sa taille ; elle n'étoit plus remarquable que par une attitude aisée & négligée, bien préférable à la roideur ; il boitoit encore, il est vrai, mais on ne marche pas toujours, & il marchoit peu : On peut donc imaginer qu'avec de très-belles dents, & beaucoup d'expression dans la physionomie, le comte de Walfstein, alors âgé de 32 ans, n'étoit pas un objet bien effrayant ; s'il avoit été de même deux ans plutôt, Caroline seroit restée dans le salon, la lettre ne seroit point écrite, & ce livre.... n'existeroit pas : Tout est donc bien comme il est : Revenons à nos deux amis. Ils rentrèrent au château presque à l'entrée de la nuit ; Lindorf, qui s'étoit laissé entraîner par le plaisir d'avoir retrouvé son ami, & de l'entendre, en revint bientôt à son idée

habituelle : impatient de savoir quelle résolution le comte avoit prise sur Caroline , il le supplia d'achever son histoire : elle est finie jusqu'à ce moment , reprit le comte , & les choses en sont toujours au même point : Vous me connoîtrez assez pour savoir , sans que je vous le dise , que je n'eus garde de m'opposer à une demande aussi forte , aussi touchante , aussi raisonnable même que l'étoit celle de Caroline : J'obtins , non sans peine , qu'elle retourneroit à Rindaw auprès de l'amie qui l'avoit élevée : le Roi fâché , sans doute , qu'une union qu'il avoit arrangée tournât de cette manière , exigea le plus profond secret : mais , avec moi , interrompit Lindorf vivement , ne devois-je pas être excepté.... Oh , mon ami ! ne suis-je pas dans le cas de vous faire des reproches.... Quoi , me cacher l'évènement le plus intéressant de votre vie. Il est vrai , cher Lindorf , & souvent je m'en suis fait à moi-même ; mais un secret exigé par le Roi même , l'habitude où je suis de le garder ; malgré cela , je crois bien que si je vous avois vu , je n'aurois pu prendre sur moi de vous

faire un tel mystère : la crainte d'une lettre perdue , & la certitude que cette confiance vous affligeroit , m'a plus retenu , peut-être , que les ordres du Roi : en effet , il est heureux pour vous de n'avoir pas su plutôt mon secret. Lindorf ne répondit rien , il sentoît trop vivement le contraire , mais il ne s'attendoit pas à ce qui devoit suivre... — Mon ami , ajouta le comte en souriant , vous êtes jeune & sensible , ma petite femme est charmante , vous auriez voulu la voir , je vous en aurois prié moi-même ; & votre cœur libre alors , eût peut-être subi une épreuve cruelle , que je me félicite de vous avoir épargnée : Vous souffrez également par l'amour , il est vrai , mais quel que soit l'excès de vos malheurs , croyez que vous souffririez plus encore , si l'objet de votre amour étoit la femme de votre ami ; Caroline elle-même vous auroit-elle connu sans danger pour son cœur (& , lui frappant doucement sur l'épaule , il ajouta :) Mon cher baron , je vous chéris comme ami , mais je vous crains comme rival. Pauvre Lindorf ! heureusement c'étoit entre jour & nuit , dans une salle assez

obscure ; peut-être avoit-il choisi tout exprès ce moment , pour renouer l'entretien : Dès qu'il put parler : j'espère , dit-il , que le comte de Walfstein ne pense pas , n'imagine pas que je puisse jamais être son rival , & qu'il me rend la justice de croire que le seul titre de son épouse auroit suffi pour me garantir.... Oui, si l'on peut l'être contre la jeunesse, les grâces , l'esprit & la beauté : mais ne prenez point au sérieux une plaisanterie que je ne me ferois pas permise, s'il y avoit eu quelque danger.... Vous n'en êtes que trop à l'abri dans ce moment ; d'ailleurs , vous ne verrez point la comtesse , & peut-être que moi - même.... — Vous-même. — Mon ami , je ne fais ce que je dois faire ? peut-être tant de difficultés irritent un sentiment que huit jours de connaissance ne devroient pas rendre bien vif ; cependant il m'occupe sans cesse , je sens plus que jamais que le bonheur de ma vie seroit de vivre avec elle , de faire le sien , d'en être aimé autant que je puis l'être ; & jamais je n'eus moins d'espoir d'y parvenir. — Lindorf écoutoit en silence , les yeux baissés ; elle est toujours à Rin-

daw, continua le comte, d'où elle n'est point sortie depuis notre séparation; elle y vit dans la plus profonde retraite, sans voir jamais personne, ni goûter aucun des plaisirs de son âge; son petit séjour à la cour lui avoit cependant appris à les connoître, elle avoit paru surtout (m'a-t-on dit) aimer la danse avec passion, & cependant, le croiriez-vous, tous ces goûts, si naturels à 16 ans, cèdent à l'antipathie affreuse qu'elle a conçue contre moi; elle lui donne une force, une fermeté incroyable; & Caroline ensevelit avec plaisir sa jeunesse & ses charmes dans la solitude, pour ne pas vivre avec un époux qui lui fait horreur. — Avez-vous de ses nouvelles depuis votre retour, lui dit Lindorf, à voix basse; êtes-vous sûr qu'elle persiste dans cet injuste éloignement? Je n'en suis que trop sûr, reprit le comte en cherchant des papiers dans son portefeuille: Voici une lettre d'elle à son père, il l'a reçue depuis peu & me l'a laissée: lisez-la, vous verrez qu'elle lui déclare qu'elle veut rester à Rindaw & qu'elle n'a pu soumettre encore ni son cœur, ni sa raison, aux liens qu'on lui a donnés. Lindorf la prit, la lut

comme il avoit lu la précédente, remarqua la date, & vit qu'elle avoit été écrite le jour même qu'il écrivoit le cahier ; il soupira amèrement & la rendit en silence. — Le chambellan, reprit le comte, m'a dit qu'il y avoit répondu comme il convenoit ; & de lui, cette phrase m'a fait trembler : ce sera , sans doute , avec dureté , avec despotisme ; peut-être en ce moment , ma jeune épouse , noyée dans ses pleurs , m'accuse de cette nouvelle tyrannie , & sa haine s'augmente encore : heureux du moins , dans mon malheur , que cette haine ne provienne pas d'un autre attachement ! ... Oh , mon cher Lindorf ! parlez , guidez-moi ; que dois-je faire dans une circonstance aussi délicate ? j'attends de vous un conseil salutaire : Un conseil ! dit Lindorf en hésitant ; le comte de Walsstein n'en doit recevoir que de son propre cœur : je t'entends , mon ami , reprit le comte , & ce cœur m'a déjà dicté ce que je devois faire.... — Nous saurons dans la suite ce que c'étoit : Laissons respirer Lindorf , qui n'avoit de sa vie souffert autant que pendant ce pénible entretien. Laissons respirer le comte des fatigues de

son voyage , & revenons à Caroline. Elle avoit , en effet , reçu cette terrible réponse de son père ; non seulement , il lui permettoit , mais lui ordonnoit d'apprendre son mariage à la chanoinesse , & de se disposer à la quitter incessamment pour venir habiter l'hôtel de Walstein. „ Depuis trop longtemps , lui disoit-il , cet époux complaisant vous laisse suivre un caprice que son absence seule m'a fait tolérer ; il est temps qu'il finisse , le comte est arrivé & ne prétend plus être privé de son épouse ; il réclame ses droits , & je vous déclare que vous serez à jamais privée de tous ceux que vous avez à ma tendresse & même à mes biens ; si vous faites la moindre difficulté de revenir , n'attendez aucun appui de personne ; je vous parle au nom d'un Roi , d'un époux & d'un père , également irrités d'une trop longue défobéissance , &c. „ — Tout cela n'étoit point vrai , le chambellan agissoit de son chef , il n'avoit pris ni les ordres , ni les conseils de personne pour cette fulminante démarche , mais il vouloit essayer s'il n'obtiendrait pas de l'effroi & de la crainte , ce que la complaisance , la raison & l'ennui

n'avoient pu faire : Il étoit d'ailleurs outré de cette résistance qu'il n'avoit pas prévue : témoin des honneurs que le comte avoit reçus au retour de son ambassade, de l'amitié que le Roi lui avoit témoignée, de la haute faveur dont il jouissoit, il brûloit de pouvoir le nommer son gendre & partager sa gloire. — C'étoit dans un vif mouvement de ce désir contrarié qu'il avoit écrit à sa fille, mais elle, qui ne soupçonnoit pas qu'on pût jamais altérer la vérité, prit tout au pied de la lettre, & la colère du Roi & celle de son époux, & s'affligea d'autant plus qu'elle ne connoissoit pas à cette tyrannie ce généreux comte de Walftein, que le cahier de Lindorf & surtout ses lettres, lui avoient peint si différemment, & qu'elle commençoit à aimer, à force de l'admirer. Ces sentimens firent bientôt place à la crainte & à la terreur, dès qu'elle crut qu'il vouloit abuser de son pouvoir : Ah ! combien il faut que son caractère ait changé, disoit-elle, en relisant ses lettres à Lindorf ; autant que ses traits, ajoutoit-elle, en fixant son portrait qu'elle refermoit bientôt avec colère. S'il est

déjà si irrité de ma résistance, grand Dieu, que sera-ce donc, quand il apprendra le fatal secret de mon cœur, & qu'il est tout à son ami ! il ne pourra l'ignorer longtemps, & dès qu'il saura que je connois Lindorf, c'est comme si je lui disois que je l'aime. . . Alors son désespoir redoubloit, l'idée d'aller vivre avec un époux déjà prévenu contr'elle, peut-être jaloux & sûrement despotique, puisqu'il ordonnoit son retour, la révoltoit ; elle ne lui savoit plus aucun gré de sa condescendance à la laisser s'éloigner le jour de son mariage, & à consentir qu'elle passât à Rindaw tout le temps de son absence : il étoit bien aise, sans doute, que je fusse enfermée là pendant son séjour en Russie ; & il prouve bien que la délicatesse & la complaisance n'y entroient pour rien. — Ah, Lindorf, Lindorf ! votre amitié vous égare, & le comte de Walsstein n'a pas les vertus que vous lui supposez. — A tant de tourment, se joignoit encore celui d'avoir à raconter son histoire à la chanoinesse ; aussi souvent qu'elle voulut l'essayer, la parole expira sur ses lèvres, elle ne put jamais prendre sur elle d'affiger cette fen-

fible & malheureuse amie, d'exciter à la fois & sa colère & sa douleur, en lui apprenant le mystère qu'on lui faisoit depuis si long-temps & le prochain départ de sa chère élève : Depuis la perte de sa vue, la compagnie de Caroline étoit sa seule consolation ; elle disoit souvent que le moment où elle en seroit privée, seroit celui de sa mort ; & l'idée d'être obligée de la quitter étoit peut-être encore ce qui désespéroit le plus la sensible Caroline : elle ne put donc se résoudre à lui plonger le poignard dans le cœur, en lui parlant à l'avance de cette cruelle séparation ; quoiqu'elle lui parût inévitable, elle se flatta qu'elle seroit peut-être encore différée ; son père ne lui fixoit point de temps précis, il lui ordonnoit seulement de se tenir prête à partir lorsqu'il viendrait la chercher, sans doute, avec ce redoutable époux. Elle leur laissa le soin d'instruire la chanoinesse, & attendit d'un jour à l'autre ce moment, dans des tranfes mortelles, ayant pour unique espérance celle de mourir avec sa bonne maman du chagrin de se quitter ; elle étoit dans ce trouble, dans cette agitation continuelle, qui in-

fluoit même sur sa santé, lorsqu'un jour elle reçut une lettre dont elle reconnut à l'instant l'écriture & le cachet, & qui lui causa une émotion incroyable; elle étoit du comte lui-même, de cet époux si redouté; elle trembloit avant de l'ouvrir & faillit à s'évanouir en voyant d'où elle étoit datée; c'étoit du château de Ronebourg, chez M. de Lindorf.... — Grand Dieu, il est chez Lindorf, il est avec Lindorf! elle eut besoin de rassembler toutes ses forces pour pouvoir lire ce qui suit :

Lettre du Comte de Walstein à Caroline.

Du château de Ronebourg, chez
M. de Lindorf, ce 17 - Oct. 17..

Si j'étois assez malheureux pour que cette lettre fût reçue avec un sentiment de crainte ou d'effroi, je conjure celle à qui elle est adressée de se rassurer, de la lire avec bonté, d'être convaincue que celui qui l'écrit perdrait plutôt la vie que de lui causer un seul instant de peine.

Oui, madame! vous, à qui je n'ose donner un nom plus tendre; oui, je suis vo-

trè ami, je veux l'être, & c'est à ce titre que je vais m'entretenir avec vous de l'objet qui m'intéresse le plus au monde, du bonheur de Caroline. Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour l'assurer ; daignez me prescrire des ordres, des sacrifices, tout me deviendra facile, si je puis parvenir à vous rendre heureuse.

M. votre père doit vous avoir écrit ; j'ignore le contenu de sa lettre, mais quel qu'il soit, s'il vous impose la moindre contrainte, il est démenti par mon cœur : vous êtes libre, madame, maîtresse absolue de votre sort & du mien ; je vous remets à mon tour l'entière décision de ce que vous voulez que je devienne, & je jure de me soumettre à l'arrêt que vous prononcerez : Mais, puis-je me faire là dessus la moindre illusion, ou conserver le moindre doute : Ne l'ai-je pas sous les yeux, cette lettre cruelle où vous déclarez à votre père que votre cœur n'a point changé, que ce malheureux époux est toujours détesté, & que votre unique désir est de vivre loin de lui. Eh bien, Caroline, vous serez satisfaite, vos desirs doivent être des lois pour

moi, je n'ai que trop écouté les miens, lorsque je vous ai enchaînée pour la vie; je dois m'en punir, & mériter à la fois votre estime & votre reconnoissance, en m'éloignant de vous aussi long-temps que vous l'ordonnerez Non, Caroline, vous ne ferez point condamnée à vivre dans la retraite pour m'éviter; la cour ne sera point privée de son plus bel ornement, ni votre père d'une fille qui fait sa gloire: Revenez auprès de lui, jouir de ces innocens plaisirs, que vous êtes si bien faite pour goûter, & ne craignez pas qu'ils soient empoisonnés par ma présence: mon parti est pris; je suis ici chez un ami, qu'une passion malheureuse oblige à voyager quelques années, & je suis décidé à partir avec lui: Ma compagnie adoucira ses peines, & les miennes le feront par la consolante idée que vous êtes plus heureuse, plus tranquille & que je répare, autant qu'il est possible, tout le mal que je vous ai fait. Vous êtes la maîtresse du nom que vous voudrez porter; si le mien vous est odieux, si vous préférez d'être encore pour tout le monde Caroline de Lichtfield, & de vivre chez votre père,

j'obtiendrai facilement & de lui & du Roi, que le mystère de notre union soit encore prolongé; mais, si, comme il le paroît par votre lettre, il en coûtoit trop à votre ame franche & ingénue de cacher un tel secret, si vous consentez à m'avouer pour votre époux, prenez en arrivant à Berlin, le nom, le titre & le rang de Comtesse de Walstein: cette légère condescendance, en satisfaisant votre père & votre Roi, vous rendra peut-être encore plus libre & plus heureuse; vous habiterez mon hôtel, ou plutôt le vôtre; vous engagerez cette tendre & respectable amie, que vous ne voulez & ne devez jamais quitter, à venir l'habiter avec vous; & moi, je m'engage ici par les sermens les plus solennels, par ma parole d'honneur, à ne revenir à Berlin que lorsque vous m'y appellerez: Heureux si vous me laissez entrevoir dans l'avenir la possibilité de notre réunion; je me reposerai sur votre vertu, sur vos principes, sur votre générosité, & j'attendrai, non sans impatience, mais sans crainte & sans murmure, le moment où vous la fixerez: Il viendra, ce moment; oui, j'ose encore l'es-

pérer ; vous sentirez une fois le besoin d'un ami véritable ; & croyez - moi , Caroline , vous n'en trouverez jamais de plus tendre , de plus sincère , qu'un époux qui vous chérit , qui veut votre bonheur , qui ne peut être heureux que lorsque vous serez vous-même heureuse & tranquille. J'attendrai votre réponse avant de partir ; adressez-la à Ronebourg , chez M. le baron de Lindorf : c'est cet ami dont je vous ai parlé , & dont je vous parlerai souvent , si vous daignez consentir à une correspondance qui seroit une bien grande consolation pour moi : Ne craignez rien , ni du Roi , ni de votre père ; je saurai donner un prétexte plausible à mon voyage & à mon absence , qui fera peut-être bien prolongée , mais jamais on n'en saura le vrai motif. Adieu , madame , vous approuverez , sans doute , l'arrangement que je vous propose.... Hélas ! ce projet est bien différent de celui que je formai en demandant votre main ; mais s'il vous rend heureuse , mon but est également rempli.

Ed. - Aug. comte de Walstein.

Quel sentiment dominoit dans l'ame de

Caroline , en finissant cette lettre ; étoit-
ce la surprise , l'admiration , les remords ,
l'attendrissement ? ah , tout étoit confon-
du ! elle ne savoit ce qu'elle éprouvoit :
pendant long-temps , elle resta immobile ,
les yeux fixés sur ce papier qui venoit de
changer toutes ses idées , & dont elle avoit
peine à croire le contenu. En sortant de
cette espèce d'anéantissement , son premier
mouvement fut de se lever , d'ouvrir son
bureau , de rassembler tous les papiers que
Lindorf lui avoit remis , de courir dans l'ap-
partement de sa bonne amie , de lui faire
connoître cet homme étonnant , de lui ap-
prendre par quel lien elle tenoit à lui , de
chercher dans son amitié la force de le
supporter : Depuis quelques instans , elle
la trouvoit presque dans son cœur ; ils ne
lui paroissoient plus si pesans , ces redouta-
bles liens : Ah , Walstein ! dit-elle à demi-
voix , généreux Walstein , non , tu ne par-
tiras point , tu ne seras point la victime. . .
Elle s'arrêta , craignant de s'engager trop
avec elle-même ; son cœur étoit combattu ,
son ame oppressée , mais d'une manière moins
douloureuse ; & lorsqu'elle eut joint son

amie , ce fut sans trop de peine qu'elle la prévint sur la confidence qu'elle avoit à lui faire , & véritablement , il falloit la prévenir ; ses idées étoient si loin de ce qu'elle alloit apprendre. ... Caroline , sa Caroline mariée depuis plus de deux ans , sans qu'elle s'en doutât , étoit un événement si singulier , si inattendu , que tous ses romans ne lui en avoient pas offert un pareil , & qu'elle pouvoit en mourir de surprise. Ce fut donc après quelques préparations , & les plus tendres caresses , que son élève lui apprit enfin ce grand secret , & les raisons qu'on avoit eu de le garder. Lorsque la bonne chanoinesse eut exhalé tout à son aise , sa surprise , sa colère , ses reproches ; lorsqu'elle se fut tour à tour attendrie & fâchée ; lorsqu'elle eut bien grondé & bien pleuré ; lorsqu'elle eut répété cent fois qu'il étoit affreux qu'on se fût défié d'elle , & plus affreux encore qu'on eût sacrifié cette pauvre enfant ; Caroline demanda & obtint avec peine une demi-heure de tranquillité ; elle l'employa à raconter tout ce qui regardoit Lindorf ; ce fut sans doute ce qui lui coûta le plus , mais elle voulut avoir pour son amie une con-

fiance entière & sans réserve. Non , maman , lui disoit-elle avec tendresse , non , votre Caroline n'aura plus de secrets pour vous , j'ai trop souffert de cette affreuse contrainte , ce n'est que depuis peu de jours que j'ai la liberté de la faire cesser , & depuis bien peu d'instans que j'en ai le courage ; c'est au comte à qui je le dois ; oui , c'est à lui seul que je dois le bonheur d'oser vous ouvrir mon cœur & de n'avoir rien que de consolant à vous apprendre : Oh , quand vous saurez à quel ange je suis unie , & combien j'ai de torts avec lui , ce n'est pas votre Caroline que vous plaindrez ; elle ne vous demande qu'un peu d'indulgence & de patience pour un récit bien long , car je ne veux rien vous cacher ; non , rien du tout , je vous le jure : En effet , elle lui dit tout & ne la surprit point en lui avouant son penchant pour Lindorf. — Hélas , je l'ai bien vu , reprit la chanoinesse ; & moi , pauvre insensée qui m'en félicitois , je croyois j'avois arrangé dans ma tête . . . Voyez à quoi vous m'exposiez avec ce beau mystère ; ne fais-je pas ce qui arrive toujours : on se connoît , on s'aime , parce qu'enfin on est fait pour ai-

mer, & c'est pour la vie; car une première impression ne s'efface jamais. — Ah! j'espère qu'elle s'effacera, dit vivement Caroline; je ferai du moins tous mes efforts pour la détruire. — Et tu n'y réussiras pas, pauvre enfant, je fais ce que c'est; plus on combat une inclination, & plus elle augmente : est-il possible de cesser d'aimer? — Oui, sans doute, quand un attachement nous rend coupables.... Ah, maman, maman! vous ne savez pas encore à quel excès nous l'étions tous les deux; j'offensois le meilleur des époux; & Lindorf, un ami comme il n'en fut jamais. — Alors elle commença la lecture du cahier, & crut ne pouvoir l'achever, interrompue à chaque instant par les exclamations de la chanoinesse; elle se passionna d'abord pour le brave général tué en défendant son Roi. Le jeune comte aussi l'intéressa, mais son cher Lindorf lui tenoit encore au cœur; comme il écrit bien, disoit-elle! quel style tendre & sentimental : Ah, je le regretterai toute ma vie! c'est là l'époux qu'il te falloit : — Cependant, dès qu'il fut question de Louise, cette grande amitié baissa considérablement. — Quel éloge

il-fait de cette fille ! est-ce qu'un gentilhomme, un baron, s'avise de regarder si une petite fermière est jolie ? — Mais lorsqu'elle le vit sérieusement amoureux & projetant d'épouser, elle n'y tint plus, sa colère fut au point que Caroline se repentit presque de l'avoir excitée. — Ne m'en parlez plus, disoit-elle ; comme il m'a trompée ; aimer une payfanne, penser à l'épouser, & oser, après cela, faire la cour à Mlle. de Lichtfield ! En vérité, c'est odieux ; tu dois te trouver trop heureuse d'être mariée & de n'avoir pas été dans le cas de succéder à sa Louise : Le bel amour qu'un second amour ! & après une fermière encore ; comme cet homme m'a trompée ! à qui peut-on se fier ? Caroline, plus attendrie qu'humiliée d'être l'objet de ce second amour, ne répondit rien, soupироit & reprenoit sa lecture quand la pétulante baronne le lui permettoit. A mesure que Lindorf perdoit dans son estime, Walstein, au contraire, y gagnoit considérablement ; bientôt ce fut son héros par excellence ; cette noblesse, cette énergie, cette grandeur d'ame, l'enchantèrent : vous êtes trop heureuse, répétoit-elle à Caroline,

d'être la femme de cet homme-là. Mais qu'est-ce que vous disiez de sa laideur ? moi, je le vois beau comme un ange, & des sentimens d'une noblesse !... comme il parloit à ce petit Lindorf : Ah ! ce n'est pas lui qui auroit aimé une fermière. — Elle en eut cependant peur un moment, & ne savoit plus que penser ; mais, lorsqu'elle en fut à la terrible catastrophe, lorsqu'elle vit le comte blessé, défiguré, lorsqu'elle fut à quel excès il avoit porté la générosité & l'amitié, elle fit les hauts cris, & ne pouvoit plus se contenir ; Lindorf étoit un monstre, & Walfstein un Dieu devant qui on devoit se prosterner : son enthousiasme augmentoit à chaque ligne, & ses lettres à son ami y mirent le comble.... Elle jura que le ciel avoit créé cet homme tout exprès pour sa Caroline : ce n'est point une ame de ce siècle, disoit-elle, il ressemble à Cyrus, à Orondate, à tout ce que j'ai lu de plus sublime : & votre petit Lindorf ressemble à tous les hommes ; vous le voyez, il en aimoit encore Mathilde, il en aimeroit une douzaine à la fois ; passe pour celle-là, elle étoit comtesse, au moins, mais jamais je ne lui pardonnerai cette

Louise : sans doute qu'à présent il reviendra à la jeune comtesse ; mais j'espère qu'elle fera , comme je fis quand ton père m'offrit sa main , après la mort de sa femme , & qu'elle aura , comme moi , la noble fierté de le refuser. — Ah , j'espère bien que non ! s'écria Caroline ; & ce mot partit du fond de son cœur : elle en fut surprise elle-même. C'étoit la première fois qu'elle éprouvoit un désir bien vrai , que Lindorf revint à Mathilde , qu'il l'aimât , l'épousât , & ne fût plus que son frère : Par une révolution singulière & presque subite , elle sentit que son attachement pour lui n'étoit pas actuellement le sentiment le plus vif de son cœur : Il est vrai qu'elle étoit dans un moment d'enthousiasme , & que celui de son amie l'excitoit encore ; mais nous laisserons à celle-ci le soin de l'entretenir. Lorsqu'elle en vint à cette dernière lettre , que Caroline avoit reçue ce jour même , cette lettre où le comte parloit d'elle , pensoit à elle , & lui assuroit le bonheur de vivre toujours avec sa Caroline ; lorsqu'elle eut entendu cette phrase : „ Vous engagerez „ cette tendre & respectable amie , que vous „ ne

„ ne voulez & ne devez pas quitter, à ve-
 „ nir vivre avec vous.... ” elle ne put mo-
 dérer ses transports : Elle embrassa tendré-
 ment Caroline, en l'appelant sa chère petite
 comtesse, & lui disant, la larme à l'œil,
 nous ne laisserons pas partir cet ange, n'est-
 ce pas, ma fille, il ne partira pas ? — Non
 certainement, reprit Caroline, je serois la
 plus ingrate des femmes si j'y consentois ;
 permettez même que j'aie lui répondre
 tout de suite, le courrier part ce soir.....
 Elle sortit & laissa la bonne chanoinesse toute
 émerveillée, de ce qu'elle venoit d'enten-
 dre, & ayant bien assez à penser, pour ne
 pas s'ennuyer d'être seule. La seule idée
 d'écrire au comte auroit fait mourir d'effroi
 Caroline, si on la lui eût présentée la veille ;
 à présent, rien ne lui paroissoit plus facile
 à faire que cette réponse ; son cœur péné-
 tré & rempli de reconnoissance, d'admira-
 tion, ne demandoit pas mieux qu'à s'é-
 pancher ; son imagination exaltée, lui dic-
 toit mille choses, & à peine fut-elle dans
 son appartement, qu'elle courut à son bu-
 reau : Le premier objet qui se présente en
 l'ouvrant, est la petite boîte qui renferme

le portrait de son époux : pendant sa colère contre lui , elle l'avoit cachée sous le tas de papier qu'elle venoit d'ôter : elle la prend , elle l'ouvre , elle fixe ces beaux traits , cette physionomie si noble & si douce , avec un sentiment qu'elle n'avoit point encore éprouvé ; elle oublie combien il est changé , croit le voir tel qu'il est réellement & s'étonne d'avoir pu refuser son cœur à l'original de cette charmante peinture : Insensiblement elle s'attendrit , ses larmes coulent , elle approche le portrait de ses lèvres , & sent une véritable émotion : Elle étoit , comme on le voit , très-bien disposée pour sa réponse ; si elle l'eût faite dans cet instant , elle eût sans doute été plus tendre que le comte n'eût jamais osé l'espérer ; mais , voulant s'affermir encore dans ses nouveaux sentimens , qui lui paroïssent d'autant plus doux qu'ils n'étoient pas accompagnés de remords , elle voulut relire la dernière lettre du comte : quelle cruelle idée vient la frapper tout à coup : c'étoit lui qui avoit eu celle de cette longue & peut-être éternelle séparation ; c'étoit lui qui la proposoit , qui paroïssoit insister pour qu'elle eût

lieu.... sans doute, il craignoit de vivre avec une femme capricieuse , injuste , qui se laisse prévenir , avec un enfant volontaire , opiniâtre , déraisonnable , car c'est ainsi qu'il doit me voir , & je l'ai bien mérité : Le mot qu'il disoit de Lindorf , & qu'elle avoit à peine remarqué , lui fit aussi une impression cruelle : — Ils demeurent ensemble ! le comte peut-il ignorer quel est l'objet de la passion de son ami ? non , sans doute , il le fait ; Lindorf ne l'a point confié , mais le comte l'a devinée , c'est impossible autrement.... — On se persuade presque aussi facilement ce qu'on craint que ce qu'on souhaite ; voilà l'imagination de Caroline qui travaille , qui lui peint tout en noir : plus elle relit actuellement cette lettre , qui lui paroissoit si tendre , si flatteuse , plus elle est convaincue que c'est la générosité seule du comte qui a dicté ses expressions & qu'il veut d'ailleurs s'éloigner d'elle à tout prix : Quelle apparence , que sous ce motif , il voulût renoncer à sa patrie , à ses emplois , à la cour , à la position où le plaçoient la faveur & l'amitié de son souverain : s'il avoit le moindre dé-

fir de vivre avec elle, n'en auroit-il pas
 du moins fait la tentative? n'auroit-il pas
 cherché à la voir, à pénétrer ses sentimens
 actuels, avant de prendre cette cruelle ré-
 solution.... Ah! dit-elle, en posant trif-
 tement la lettre & le portrait, j'ai eu un
 instant d'illusion & presque de bonheur; il
 faut y renoncer, il n'est pas fait pour moi,
 & je ne puis m'en prendre qu'à moi-mê-
 me : . . . Comme il m'auroit aimée, mais
 il ne m'aimera jamais; il ne veut pas me
 connoître, il me méprise, il me hait
 peut-être, & cependant quelle bonté,
 quelle générosité : mais dois-je en abuser?
 & après l'avoir si cruellement offensé, le
 bannir encore de son pays. Non, mon
 parti est pris : je passerai ici ma vie en-
 tière, loin de lui, loin de tout le monde :
 il sera libre alors de rester à la cour,
 d'exercer ses vertus dans sa patrie, de faire
 le bonheur de tous ceux qui l'approcheront,
 & Caroline ne troublera plus le sien; il
 oubliera qu'elle existe : alors elle prit vi-
 vement une plume, une feuille de papier,
 & traça ce qui suit avec rapidité.

Lettre de Caroline au Comte de Walstein.

Rindaw.

Non, monsieur le comte, je ne retarderai pas d'un instant cette réponse que vous me demandez ; puisse cette promptitude vous prouver ma reconnaissance & les sentimens dont je suis pénétrée pour le meilleur & le plus généreux des hommes : je n'examine point les motifs qui vous portent à la proposition que vous me faites ; croyez que je les sens tous , & pardonnez-moi, de grâce, si je m'y refuse absolument ; ce voyage, cette longue absence, qui vous dérangerait sans doute, ne changerait rien à mon sort : Puisque vous avez la générosité de m'en laisser la maîtresse, je suis décidée, quoi qu'il arrive, à rester ici ; mon absence de Berlin ne nuit à personne, n'intéresse personne ; on a sûrement oublié cette petite fille qu'à peine on a vue , & mon père doit être accoutumé à se passer de moi : Madame de Rindaw, cette chère amie , ou plutôt cette tendre mère, est-le seul être au monde à qui mon existence &

ma présence puissent être utiles & agréables ; je ne puis ni la quitter, ni lui faire abandonner le genre de vie qu'elle a choisi depuis si long-temps. Permettez donc que je me consacre entièrement à elle & que je rende à sa vieillesse les soins tendres & soutenus qu'elle a pris de mon enfance ; votre lettre m'assure de votre consentement : pourvu que nous soyons séparés, qu'est-il besoin que ce soit par une distance immense ? Je dois, je veux vivre ici, oubliée & tranquille, s'il m'est possible : Pour vous, M. le comte, vous vous devez à votre patrie, à votre Roi ; rien au monde ne doit balancer de tels motifs. Est-ce à Caroline à y apporter le moindre obstacle ? Ah ! c'est alors que je serois vraiment coupable, & que les reproches les plus amers empoisonneroient mes jours ! Non, je me rends justice, je me soumetts à mon sort ; il n'a rien de fâcheux, pendant que je puis habiter dans le sein de l'amitié, & dans le séjour paisible où j'ai passé toute ma vie. Ces plaisirs dont vous me parlez sont effacés de mon souvenir, ou du moins ils y ont laissé une trace si légère, que je ne puis ni les regretter, ni les désirer. Ah ! je ne regrette rien, que de n'avoir

pu faire le bonheur du meilleur des hommes, & mon seul désir est d'apprendre dans ma retraite, qu'il est heureux comme il mérite de l'être. Ma résolution doit y contribuer, j'y saurai persister, je vous le jure; la solitude n'a rien du tout qui m'effraye, au contraire, je borne tous mes vœux à y passer ma vie entière, &, s'il est vrai que vous vouliez mon bonheur, vous ne vous y opposerez point; le comte de Walfstein à Berlin, Caroline à Rindaw, seront tous les deux placés comme ils doivent l'être.

Mon amie fait enfin, depuis ce matin, les liens qui nous unissent, & puisque vous consentez que je prenne un nom, je me ferai gloire de le porter; je serai désormais, pour le peu de personnes qui me verront, & pour ceux à qui vous voudrez le confier,

*Caroline de Walstein,
née baronne de Lichtfeld.*

Fin du Tome premier.



